

2011.3147.5

Université de Montréal

V.016
11483152

Prête-moi tes jambes
suivi de *Les Femmes créatrices et le concept d'autorité*

par
Shanti Van Dun

Département d'études françaises
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M. A.)
en études françaises

Août, 2003

© Shanti Van Dun, 2003



PQ

35

U54

2004

V.016

Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Prête-moi tes jambes
suivi de *Les Femmes créatrices et le concept d'autorité*

présenté par :

Shanti Van Dun

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

François Hébert
président-rapporteur

Jean Larose
directeur de recherche

Andrea Oberhuber
membre du jury

Résumé

Prête-moi tes jambes est un roman qui retrace le parcours initiatique de Marianne. Après une rupture amoureuse avec Nicolas et des nuits sans sommeil, la jeune femme arrive chez sa grand-mère Anita en profonde détresse. Anita lui confie alors son dernier désir : se rendre à Saint-Jacques-de-Compostelle à travers elle. Marianne accepte de prêter ses jambes à sa grand-mère et nous la suivons pendant quarante jours de pèlerinage sur le *Camino francés*. Sur le plan formel, soulignons que le relais de la narration – généralement à la troisième personne – est parfois repris par Marianne elle-même dans des passages à caractère onirique qui permettent d’avoir un accès plus direct à son intériorité.

Les Femmes créatrices et le concept d'autorité est un essai qui aborde la problématique de la création littéraire chez les femmes. Je m’y intéresse au concept d’autorité et au modèle patriarcal qu’il charrie : comment ont-ils influencé les femmes qui désirent créer ? Je montre que la conception de l’écriture comme activité foncièrement *séparatrice* engagée dans un rapport d’opposition avec la vie a contribué à éloigner les femmes de la création et je propose que l’écriture puisse aussi être considérée comme une entreprise d’*unification*, comme un désir de complétude. Il serait donc possible d’écrire en *séparant*, selon le modèle de Dieu le Père, mais aussi en *rassemblant*, selon le modèle d’Isis, la déesse égyptienne. Dans l’épilogue, j’explique comment l’adoption de cette nouvelle conception de la création m’a permis de vaincre ma propre paralysie devant l’écriture.

Mots clés : pèlerinage ; Compostelle ; création littéraire ; vie ; écriture ; séparation ; unification ; Dieu ; Isis ; paralysie.

Abstract

Prête-moi tes jambes is a novel about a young woman's initiatory journey. After a painful break-up with Nicolas and many sleepless nights, Marianne ends up knocking at her grand-mother's door, in total distress. Anita, her grand-mother, then decides to entrust her with her last dream : to walk to Saint James of Compostella through her. Marianne accepts to lend her legs to Anita and during forty days we can follow her pilgrimage on the *Camino francés*. The novel mostly obeys to a third-person formal narrative structure, however we can sometimes follow Marianne through dream-like narrations, allowing us to gain access to her inner self.

Les Femmes créatrices et le concept d'autorité is an essay on the creative process of female writers, in which I try to show that women's desire to write is affected by a patriarchal model of authority still dominant in our society. I argue that a patriarchal conception of literature, in which the act of writing is presented as an intrinsically *separating process* opposing the God-like-writer to his world and life, has caused women to move away from writing. I then suggest that the act of writing can also be a *unifying* vehicle, as a way to higher integration. It would therefore be possible to write while *separating*, following the Christian God's model, but also to write while *reassembling*, following the model of Isis, the Egyptian Goddess. In the epilogue, I explain how this new conception of the creative process has allowed me to overcome my own writing related fear.

Keywords : *pilgrimage ; Compostella ; creative writing ; life ; separation ; unification ; God the Father ; Isis ; authority ; women.*

Table des matières

Résumé.....	iii
Abstract.....	iv
Remerciements.....	vi
<i>Prête-moi tes jambes</i>	1
I.....	4
II.....	20
III.....	41
IV.....	61
V.....	77
VI.....	101
VII.....	111
<i>Les Femmes créatrices et le concept d'autorité</i>	117
Définition du mot <i>autorité</i>	121
Le modèle de Dieu le Père.....	121
Le deuxième récit de la création de la Genèse.....	122
Lilith la Première Ève.....	126
Écrire en <i>séparant</i> comme Dieu le Père.....	134
Écrire en <i>rassemblant</i> comme Isis.....	139
Épilogue.....	140
Bibliographie.....	vii

Remerciements

Merci à mon directeur, M. Jean Larose, dont j'apprécie, depuis le début, la qualité de regard sur mes textes. Je lui suis reconnaissante de m'avoir fait confiance, de m'avoir laissé la marge de liberté dont j'avais besoin pour trouver ma voie, tout en sachant m'aiguillonner et me relancer avec sensibilité aux moments opportuns.

Merci à M. Yvon Rivard, dans le séminaire duquel mon projet de mémoire a pris naissance.

Enfin, merci à mon compagnon Étienne, complice de tous les instants, et à tous mes proches grâce auxquels ma marche n'est pas toujours solitaire.

Prête-moi tes jambes

Roman

*À Sophie. À Katrien.
Au petit Pascal aussi.
Et à ceux qui restent sur le pont,
à scruter l'horizon.*

Il pensa : « Je n'y arrive plus » et continua

Peter Handke,
L'Histoire du crayon

I

Mon regard perce la nuit noire comme un faisceau lumineux. Mon regard déchire la nuit noire, en fait des lambeaux. Je repose, immobile, entre les bras d'un homme qui dort. Tu dors. J'ai cherché l'abrutissement dans les gestes de l'amour mille fois répétés. J'ai voulu faire taire le rugissement de mon âme en épuisant mon corps contre le tien. Je t'ai ouvert mon lit pour m'aider à tromper l'insomnie. Tes bras sont là pour me soustraire à l'emprise de la nuit, de la solitude, mais tu dors. Ma solitude, de plus en plus insoutenable, chaque nuit.

Chaque nuit, mes yeux s'ouvrent ; je suis assaillie par des lambeaux de nuit que mon regard arrache à l'Infini. C'est dense, la nuit, c'est plein aussi. Plein de silences assassins, plein de rêves et de cauchemars, plein d'invisibles créatures, plein de cris, de pleurs, de plaintes, de gémissements, de chants tziganes, de hurlements de loups, de peurs d'enfants, d'angoisses surtout. D'angoisses muettes qui paralysent.

Seule éveillée au milieu d'un peuple qui dort. Seule éveillée au sein d'une humanité dormante. Mon refuge - horreur ! - : les bras d'un homme qui dort...

Tu me laisses seule éveillée, les yeux ouverts et scintillants : deux feux follets égarés dans la nuit noire. Tu dors, traître ! Tu m'abandonnes aux lambeaux de nuit qui s'enroulent autour de mon cou. J'ai une écharpe de nuit autour du cou. Que je bouge et elle m'étrangle. Ma bouche collée à ton oreille, je murmure : « Ouvre, je t'en prie, ouvre les yeux ! Tes yeux, deux touches de bleu dans ma nuit noire ! » Tu es sourd ou je suis muette.

Ton souffle dans mon cou, comme un supplice, affreusement calme et régulier. Ton corps avachi, ta bouche ouverte, trop vulnérable, un trou béant. Qui sait ce que la nuit peut y semer ? Ton inertie me révolte, ta quiétude m'enrage, me

fait envie. Réveille-toi ! Cesse de baver sur ton oreiller comme un nourrisson comblé. Veille. Sois lumière avec moi. C'est vaste la nuit, à éclairer, pour moi toute seule.

- *Veux-tu traverser la nuit avec moi ? Veux-tu me tenir compagnie jusqu'à l'aube ? Veux-tu partager le fardeau de la nuit ? C'est dense et plein, la nuit, c'est lourd aussi, pour mes seules épaules. Imagine... Nos quatre yeux comme des étoiles... une constellation !*

Tu as dit oui, tu as souri, mais tu n'as pas saisi l'urgence de mon cri. Tu as relâché ta vigilance. Tu m'as précipitée dans les ténèbres. Seule à lutter contre la nuit. Ton sommeil insulte mon insomnie. Tes yeux fermés provoquent les miens qui ne savent que pleurer, s'écarquiller d'épouvante et briller parfois. Chacune de tes expirations tranquilles m'étouffe un peu plus. Ta présence m'isole. Blottie dans tes bras flasques, bercée par un cadavre encore chaud et mou. Je me dégage de ton étreinte. Tu ne bronches pas, tu dors. Seule dans mon lit comme sur une île, je pleure. Secret désir que tu t'éveilles. Je pleure encore, je pleure plus fort, mais déjà mes sanglots s'étranglent et toi, tu dors. Ton sommeil comme une reddition.

Non, je ne te laisserai pas désertier. Je n'y tiens plus, je me jette sur toi, je te secoue. Tu grognes, me traites de folle, me tournes le dos. Je saisis le verre posé sur ma table de chevet, te jette l'eau au visage : « Va-t'en. Débarrasse. Va-t'en, maintenant. »

Tu bondis hors de ta léthargie, essuies l'eau qui ruisselle sur ton visage. Furieux, tes yeux s'allument enfin : deux lueurs bleues, comme des phares dans ma nuit noire ! Tu me gifles et tu te lèves. Pendant que tu t'habilles, je porte la main à mon visage. Ma main glisse sur l'empreinte rouge de la tienne, laissée sur ma joue droite. Ma main contre la tienne, presque dans la tienne. Attends ! La brûlure, la chaleur de ta main comme une caresse sur ma joue droite : je ne suis plus seule.

Attends ! Nue devant toi, je veux te dire : « Reste, prends-moi encore. Regarde, je t'appartiens. Prends-moi, frappe-moi, si tu veux, mais reste... » Je me tais, et tu t'en vas.

Épuisée, je me lamente, je me répands... Je n'ai pas le droit de fermer les yeux ; il fait trop noir, la nuit, sans mes yeux comme deux étoiles.

Avant, Marianne arrivait à trouver quelques heures de sommeil sans rêve après de longs ébats sinon amoureux, du moins passionnés. Elle aimait Nicolas pour cela, parce qu'il ne se lassait pas de la prendre, encore et encore, goulûment. Quand elle s'éveillait paniquée au milieu de la nuit, elle se précipitait sur lui et quémandait de nouvelles caresses. Flatté d'être l'objet d'un désir aussi fougueux, Nicolas se fit d'abord un point d'honneur de ne rien refuser à sa voluptueuse maîtresse qui savait l'allumer mieux que quiconque.

À la longue, Marianne ne sut plus se passer de la bouche, du sexe, mais surtout des mains délicieusement rudes de son amant. Elle ne trouvait plus le repos sans d'abord déchaîner son corps contre le sien. Elle lui parut bientôt suspecte : que cherchait-elle à atteindre à travers lui ? Troublé par cette ardeur érotique démesurée, il la quitta une fois, deux fois, mais elle rappliqua – à sa grande joie –, le suppliant de lui revenir. Chaque fois les retrouvailles furent torrides. Pour qu'elle ne devine pas à quel point elle le fascinait et l'effrayait, il prit l'habitude de la traiter avec mépris, de la baiser brutalement, ce dont elle ne se plaignait pas, au contraire. Un jour, il voulut mesurer l'emprise qu'il avait sur elle ; il la quitta une troisième fois.

Aussitôt, Marianne perdit le sommeil. Elle n'avait plus de récif sur lequel briser son corps chaque soir pour enfin s'endormir, épuisée. De longs jours, d'interminables nuits d'insomnie passèrent. Une nuit, consciente d'être tout près du gouffre, elle courut se réfugier chez sa grand-mère. Qui d'autre saurait l'accueillir dans cet état pitoyable ? Qui d'autre ramasserait sur le seuil de sa porte pareille épave ?

En ouvrant, la grand-mère eut un choc. Elle n'avait pas vu sa petite-fille chérie aussi ravagée depuis... depuis les dernières vacances qu'elles avaient passées ensemble, dix ans plus tôt. Anita voulut la serrer entre ses bras anguleux, mais Marianne s'esquiva. Son corps meurtri de fatigue n'aurait pu supporter la

moindre étreinte. Alors l'aïeule offrit son lit, mais la jeune femme préféra le divan du salon. Pendant que la bouilloire sifflait et que du four s'exhalait un délicieux parfum de biscuits à la mélasse, elle réussit enfin à s'abandonner, à s'assoupir. Elle crut dormir longtemps. Sa grand-mère trottinait sans arrêt dans la cuisine, s'approchait souvent du divan où elle gisait, effleurait son front du bout d'un doigt comme pour lui signifier : « Tu peux dormir, ma chouette, mon oiseau de nuit, je suis là, toute proche, aux aguets. »

La première chose que vit Marianne en ouvrant les yeux fut la flamme dansante du lampion jaune sur la table basse du salon. Elle aimait à penser que c'était toujours le même qui brillait là, sans jamais se consumer, depuis des années. Juste à côté elle reconnut ensuite le napperon de laine beige et brun, tissé à la main, sur lequel avaient été soigneusement disposées ses collations d'enfant. D'ailleurs, les deux galettes à la mélasse étaient bel et bien là, comme autrefois, mais une infusion au tilleul avait remplacé le verre de lait.

Marianne se prit un instant à sourire. Pendant toutes ces années, jamais elle n'avait avoué qu'elle ne se régalaient pas des galettes à la mélasse. Elle préférait de loin les biscuits aux brisures de chocolat ou au caramel. Si elle s'était tue, ce n'était pas d'abord pour éviter de décevoir sa grand-maman, mais bien parce qu'elle aurait été mortifiée qu'elle changeât de recette. L'essentiel, ce n'était pas pour elle le goût plus ou moins sucré des galettes, mais le fait qu'elles soient là, toujours les mêmes, moelleuses et chaudes, à l'attendre, elle, chaque fois.

Elle resta longtemps silencieuse devant sa collation avant de l'entamer. Il lui semblait tout à coup que le monde n'était pas complètement absurde, qu'il avait peut-être un sens, tout compte fait, puisque deux galettes posées sur un napperon

tissé à la main, puisqu'un lampion jaune sur une table basse existaient encore dans la maison d'une grand-maman...

* * *

« Crois-tu vraiment que tu ne peux pas vivre sans lui ? », risqua très doucement Anita, sans que Marianne n'ait rien expliqué. Sans voix, honteuse, la jeune femme fit signe que oui. Elle n'osa pas avouer qu'elle n'avait qu'une obsession : retourner en rampant chez Nicolas, pressante, suppliante, implorante – Ouvre ! La porte aussitôt refermée derrière elle, elle se dénuderait et offrirait son corps en pâture, son corps et avec lui son âme à déchiqueter.

Elle fut sur le point de se lever et de partir, mais le regard clair de sa grand-mère la retint. Les yeux d'Anita contenaient autant de bleu qu'elle en pouvait supporter sans défaillir. L'aïeule parlait depuis quelques minutes déjà, mais Marianne n'avait porté attention qu'à la musique de sa voix, qui s'interrompit subitement. Un long silence résonna entre elles et la petite-fille comprit que la mélodie était finie, qu'il fallait à présent écouter chaque mot qui s'échapperait de la bouche d'Anita :

– Prête-moi tes jambes pour aller à Compostelle.

* * *

Atterrée, Marianne voulut se défilier, mais Anita n'en démordait pas. C'était pour elle une mission impossible. Elle ne supportait plus la solitude, elle était partout poursuivie par les assauts de la nuit, comment pourrait-elle prendre la route à pied, seule au milieu de pèlerins accompagnés de Dieu ?

- C'est impossible, grand-maman. Je ne peux pas te les prêter, elles sont brisées, mes jambes.
- Reposons-les d'abord, tu partiras ensuite.

* * *

Le passeport de pèlerin arriva par la poste. Sur le précieux document figurait le nom des deux femmes liées par le sang. C'était exceptionnel. Anita et Marianne se plongèrent longtemps dans la contemplation de leur *credential* qui se déployait en accordéon. Sur la dernière page, l'Alléluia du pèlerin. La vieille dame en fit la lecture à voix haute :

- Alléluia signifie « louez le seigneur » ! Comme chante le voyageur, chante, mais marche. Ne cultive pas la paresse, chante pour soutenir ton effort. Qu'est-ce à dire, marche ? Avance, avance dans le bien. « Il en est, dit l'apôtre, qui progressent dans le mal. » Toi, tu avances et tu marches, mais avance dans le bien, avance dans la foi droite, avance dans la vie pure. Sans t'égarer, sans reculer, sans piétiner, chante et marche !

Marianne fut profondément bouleversée. Ce n'était pas la prière de saint Augustin, mais celle d'Anita. À travers les derniers mots de l'Alléluia, sa grand-mère d'ordinaire si effacée exprimait une volonté affirmée, peut-être sa dernière. Comment diable osait-elle lui demander quelque chose d'aussi pénible, de marcher en chantant, sans piétiner, sans reculer, sans s'égarer, elle qui ne demandait jamais rien, sauf peut-être à Dieu, et encore...

La foi inquiète d'Anita était d'ailleurs restée un mystère pour sa petite-fille. C'était la toute première fois que surgissait une prière entre les deux complices.

Parce que l'aïeule devinait l'absence qui régnait en Marianne et craignait de l'exacerber en dévoilant ce qui l'habitait ; parce que la jeune femme respectait, enviait et protégeait ce qui vacillait chez sa grand-mère, elles avaient pris l'habitude de se tenir l'une à la frontière de sa foi, l'autre au bord du vide, pour être aussi proches que possible, laissant couler dans l'intervalle des ondes de silence.

* * *

Les jours passèrent sans que Marianne ne parvienne à apprivoiser l'idée du départ. Elle commençait à regretter de s'être réfugiée chez sa grand-mère. Elle trouvait là et nulle part ailleurs, il est vrai, du réconfort, de brefs moments de repos. Mais elle savait qu'elle ne pourrait résister indéfiniment, qu'elle ne pourrait refuser éternellement d'acquiescer à la seule demande qu'eût jamais formulée Anita. Où trouver le courage de quitter pareil havre de paix ? Comment être sûre que ses pas la mèneraient aux pieds de saint Jacques et non de Nicolas ? Comment partir sans risquer de trahir...

Anita sortit faire des courses. Marianne arpenta tranquillement la grande maison, trop vaste pour une vieille dame seule. Cette maison donnait pourtant l'impression d'être tout entière habitée. Partout la petite-fille sentait une présence discrète, mais réelle, mais palpable, une présence qu'elle ne savait à qui, à quoi attribuer. Aux douze enfants dont les rires en cascade, dont les cris déchirants, dont les courses folles, les jeux de cache-cache et les frayeurs nocturnes avaient si longtemps fait vibrer la maison ? À son grand-père qui posait fièrement à différents âges un peu partout sur les murs du salon ? À l'odeur de mélasse qui enveloppait tout ? Ou bien aux mille illusions perdues, aux mille rêves semés et oubliés par sa grand-mère au fil du temps et qui rôdaient encore entre les meubles...

Elle entendit fermer la porte. Anita était de retour, l'air un peu triste et pourtant souriante, un bouquet de fleurs porté comme un enfant dans le creux des bras.

- Tu n'es pas allée à la pharmacie, grand-maman ?
- La pharmacie ? Pourquoi ? Quelle pharmacie ? Ah ! Oui ! La pharmacie... Je me demandais aussi, pourquoi j'étais sortie. Je ne voulais pas rentrer les mains vides. J'ai acheté des iris. Ils sont beaux, tu ne trouves pas ?
- Ils sont magnifiques.

Anita reprit patiemment le chemin de la pharmacie pendant que Marianne, attendrie, disposait les iris dans un vase en verre teinté. Les absences de sa grand-mère n'étaient encore que d'occasionnelles distractions, mais le décompte était commencé, inutile de le nier.

Ce soir-là, la jeune femme s'étendit tôt sur son divan sans pour autant trouver le sommeil. La lueur de l'éternel lampion jaune faisait danser l'ombre des iris sur le mur du salon. Bientôt les ombres se mirent à s'allonger, prenant la forme mouvante de créatures aux bouches béantes. Ces bouches lui crachaient au visage des reproches dans une langue étrangère aux accents pourtant familiers. Peut-être était-ce le charabia inquiétant des fantômes de son enfance, si souvent combattus. Elle se souvint de son allié d'antan, arme et compagnon tout à la fois, qui répugnait tant à sa mère : son vieux balai aux poils hérissés. Elle avait pris l'habitude de l'étendre par terre tout près de son lit, le soir. Avant l'arrivée des fantômes, elle pouvait se confier à lui, elle pouvait aussi lui insuffler le courage dont il aurait bientôt besoin pour rouer de coups les monstres qui approchaient. Le bras gauche hors du lit, elle frottait vigoureusement ses poils du bout des doigts. Le bruissement produit parlait un langage secret qu'elle s'ingéniait à décoder. Ainsi s'instaurait un vrai dialogue qui, aussi longtemps qu'il durait, savait garder à

distance la menace de la nuit. Mais dans la maison d'Anita, nul balai capable de repousser les ombres. Marianne les vit soudain quitter le mur et errer dans la pièce. Même ici, elle n'était plus à l'abri, puisque la nuit osait se servir du lampion jaune et des fleurs de sa grand-mère pour l'assaillir. Recroquevillée sur le divan du salon, elle attendit le jour.

Je refuse de dormir. Je préfère encore l'angoisse de la veille aux tourments du sommeil. Je suis aspirée, je sombre doucement. Monter la garde, résister. Ne pas basculer, résister... Un courant m'emporte malgré moi. Mes paupières coupables tombent, comme un rideau de théâtre derrière lequel - déjà - un spectacle commence. Je succombe.

* * *

Je surplombe la baie. Je n'existe que par mon regard, qui l'embrasse tout entière. En bas, je vois un homme à la carrure de géant, les pieds plantés dans la vase, l'allure fière. Autour de lui, la côte forme une enceinte, semblable à une piste de cirque. Devant, très loin encore, le fleuve salé et ses douces marées. Si imposant, cet homme puissant, que tout à l'heure, à la pleine mer, il pourra vider la baie d'une seule gorgée.

Mine de rien, l'horizon semble se rapprocher, comme si le colosse marchait à reculons. Mais il est immobile ; c'est la marée qui monte, mine de rien. Et devant la lisière fluide qui progresse fourmillent de petits êtres difformes. Ils grouillent et tirent derrière eux l'onde de marée comme une couverture. Plus ils avancent, plus ils s'allongent. L'arrogant géant ne bronche pas devant cet étrange cortège marin. Pourtant, ses pieds s'enlisent dans la vase. Qu'attend-il pour s'enfuir ?

Oh ! Quel est ce fardeau qui l'écrase tout à coup ? Il rapetisse et s'arrondit, se gonfle, comme un ballon. Mais va-t'en donc ! Ne sens-tu pas le danger qui te presse ? Va-t'en ! Il est sourd ou je suis muette. Je n'existe que par mon regard. Les petits génies, de plus en plus près du gros bonhomme, s'étirent sans fin. Ils ressemblent maintenant à des hommes désarticulés, juchés sur de hautes échasses. Ils gesticulent, se contorsionnent. Au bout de leurs cous qui

poussent comme de la mauvaise herbe viennent éclore des visages tordus en sinistres grimaces.

Me détourner... Paralysée, spectatrice forcée.

La sarabande étourdit le petit géant qui s'atrophie. Les bras des génies s'aplatissent de plus en plus, leurs doigts minces se multiplient et s'affinent davantage. Ils se mettent à claquer des dents en basculant la tête en arrière. Leurs rictus se transforment. Leurs bouches hideuses se pincent, se font de plus en plus pointues, deviennent de longues mandibules très dures.

Fermer mes yeux sans paupières...

Le minuscule géant se résume à présent à une petite boule de chair très dense, frétilant à l'approche de cette légion d'échassiers aux longs cous, dressés ou repliés, à la démarche lente et menaçante. Ils atteignent enfin l'homme nain et ne trouvent à sa place qu'une grenouille aux yeux exorbités, qu'une grenouille pétrifiée, prisonnière de pattes interminables comme autant de barreaux. Petits et grands hérons, gris ou verts, butors et bihoreaux se disputent le batracien à grands coups de bec secs et cruels : qui une patte, qui la tête...

Mal de mer, mal de cœur.

La marée a fini de monter ; la baie est comble et les oiseaux digèrent l'homme-grenouille.

Mes yeux rouges et secs, brûlés par le sel.

L'eau se retire maintenant, sans se presser. Elle entraîne à sa suite les échassiers en proie à la métamorphose inverse. Elle les engloutit pendant qu'ils se

rétractent, reprenant leur forme de petits génies disgracieux avant de se dissoudre en elle.

Le reflux s'est bien acquitté de son ouvrage. La grève est polie, la vase est lisse. Plus de trace de génies, ni d'échassiers, ni d'homme, ni de grenouille.

Ne restent que mes yeux hagards, que le calme de la baie, que la quiétude d'une piste de cirque désertée.

Au petit matin, épuisée par une autre nuit tourmentée, Marianne sortit sans prévenir. C'était la toute première fois depuis son arrivée en catastrophe. Elle croyait se diriger vers une boutique quand elle reconnut droit devant elle l'appartement de l'homme qui l'obsédait. Elle s'en voulait terriblement, mais elle s'approcha lentement de la porte, y appuya son front, ses paumes. Il était tôt encore, il devait dormir, lui qui avait le sommeil si insouciant. La main blanche de Marianne glissa lentement sur la porte de bois en souvenir du torse de Nicolas, puis s'immobilisa sur la poignée. Parfois, quand il savait qu'elle viendrait le rejoindre, il ne verrouillait pas. Elle n'aurait qu'à tourner très légèrement la poignée pour savoir s'il l'attendait, s'il l'espérait. Si le passage était libre, elle le trouverait abandonné au milieu du lit trop grand pour lui seul. Elle se laisserait tomber sur ce corps nu qui soudain, traversé de frayeur et de colère, reprendrait vigueur. Nicolas la secouerait d'abord violemment, la traiterait de malade, de folle, de cinglée, lui enfoncerait ses pouces dans les bras, finirait par la plaquer brutalement au matelas. Un moment d'accalmie suivrait pendant lequel on n'entendrait que leurs deux souffles se répondre. Dès qu'il lâcherait prise, Marianne, le visage imperturbable, se dévêtirait lentement. Devant sa poitrine offerte, il serait bientôt dévoré d'un désir fiévreux.

La tension extrême qui torturait l'amante appelait d'urgence une libération. Souffrante, elle n'en pouvait plus. Tout son être avait soif d'un corps à corps avec l'homme qui dormait derrière la porte, tout son être aspirait à la bienheureuse indolence qui suivrait... La poignée tourna silencieusement. Elle entra.

Elle trouva Nicolas endormi, exactement comme elle l'avait imaginé. Plus elle approchait, plus il lui paraissait méconnaissable dans la lumière matinale. Elle s'agenouilla près du lit et le dévisagea. Pour la première fois, elle remarqua que les cheveux blonds étaient si ras qu'on entrevoyait le cuir chevelu ; pour la première fois, elle vit un sillon peu profond traverser le front. Depuis quand les sourcils fournis se rejoignaient-ils ? Les lèvres charnues avaient-elles toujours été ainsi

craquelées ? Stupéfaite, elle distinguait chaque pore, chaque poil sur le torse qui se bombait légèrement à intervalles réguliers. Au bout des bras musclés mais inertes reposaient les mains entrouvertes. Elle observa chaque ligne creusée dans les paumes. Elle constata à quel point les ongles étaient coupés court, combien les lunules étaient apparentes, pour la première fois... Un drap blanc dérobaît au regard aiguïté de la jeune femme le bas du corps de l'homme allongé.

Marianne s'efforçait de voir un visage là où elle ne trouvait que front, nez, pommettes, bouche, menton ; elle essayait en vain de rassembler tous ces morceaux épars – tête, cou, tronc, bras, doigts. Elle n'y parvint pas : non seulement Nicolas refusait de lui apparaître, mais elle restait aux prises avec une vision si fragmentée que la simple image d'un homme, même anonyme, n'arrivait pas à s'imposer. Tout à coup elle craignit que tout ne s'effrite de la même façon autour d'elle. Déjà la chambre à coucher ressemblait à un décor de théâtre ou de cinéma. Elle s'enfuit précipitamment, plus perturbée encore qu'à son arrivée.

* * *

Elle revint chez sa grand-mère quelques heures plus tard munie de bottes de marche et d'une gourde. Elle passa par l'arrière, saluant au passage le cerisier planté de ses mains d'enfant des années plus tôt. Il était plus beau que jamais. Quand Anita vit sa petite-fille sur le pas de la porte, elle disparut dans sa chambre, en rapporta un bourdon et un *Guide du pèlerin* qu'elle lui remit avant de s'éclipser. Marianne se mit à feuilleter le guide. En voyant le trajet en pointillé qui traversait l'Espagne d'est en ouest, elle fut prise de vertige. Elle contempla distraitement quelques photos du chemin, vit que chaque étape était décrite avec soin. Puis, elle remarqua que d'antiques témoignages figuraient par-ci, par-là dans un encadré. Elle en lut un au hasard qui datait du XII^e siècle : « Entre *Los Arcos* et l'hôpital coule une rivière qui tue les chevaux et les hommes qui boivent de son eau. Par l'endroit appelé *Cuevas* coule une eau également meurtrière... » « Une eau

meurtrière », ces mots se répercutèrent en elle à l'infini. Elle referma brutalement le guide.

* * *

– Grand-maman, pourquoi ?

La question flotta longtemps dans l'air et Anita déploya un immense effort pour contenir son émotion. Déjà Marianne regrettait ses paroles. Qui était-elle pour ainsi interroger une vieille dame qui avait toujours eu la sagesse d'attendre les réponses, pour ainsi douter de la légitimité de sa requête ? Elle s'en voulait d'avoir fait surgir de régions inconnues une douleur qui semblait si profonde... Anita voulait lui confier la réalisation de son désir intime, celui de marcher à travers elle jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle ; cela aurait dû suffire. Fallait-il encore demander des justifications, des raisons raisonnables ? Elle souhaita n'avoir jamais posé la question.

– Une promesse, Marianne, une vieille promesse à tenir, articula lentement Anita avant de se retirer.

II

Marianne partit de Saint-Jean-Pied-de-Port, en France. Elle voulut d'abord étouffer son angoisse en poussant son corps à la limite du supportable. Elle dévora les kilomètres – jusqu'à 40 par jour avec 15 kilos sur le dos – et dépassa des dizaines de pèlerins sans leur adresser la parole, faisant fi de tous les inconforts, de toutes les souffrances. Elle ne comprenait pas que les autres ne se pressent pas, qu'ils ne meurent pas d'envie d'arriver, d'en finir au plus vite. Elle ne daignait même pas échanger avec eux un regard, de peur qu'ils n'aperçoivent son visage dévasté, de peur qu'ils ne lisent sur ses traits son Alléluia à elle : « Souffre et marche ! »

Elle quittait le refuge vers 6 h le matin pour profiter de la fraîcheur du jour. Son ombre qui toujours la précédait la rendait folle. Au petit jour, elle devait mesurer plus de trois mètres, ce qui lui donnait l'impression de ne jamais coïncider avec elle-même. Comme un chien court après sa queue, elle poursuivait son ombre jusqu'à midi.

Le quatrième jour, une douleur au genou, jusque-là gênante, devint lancinante. Marianne n'arrivait plus à penser à autre chose, toute son attention convergeait vers ce foyer de douleur ranimé à chaque enjambée. Elle ne se contentait plus de boiter, elle traînait sa jambe droite, appuyée de tout son poids sur son bourdon. Un pèlerin la dépassa, puis un deuxième qui lui posa une question qu'elle devina sans la comprendre. Jamais elle n'avait autant haï un pur étranger. Sans le regarder, elle répondit entre ses dents qu'elle n'avait besoin de personne. Il parut offusqué et repartit aussitôt d'un pas plus leste. La jeune femme dut se contenir pour ne pas lui cracher dans le dos. Peu après, elle entendit des pas derrière elle. Cette fois, elle fit mine de prendre une pause pour éviter l'humiliation. Un groupe de cinq pèlerins, hommes et femmes, la doubla sans se

préoccuper d'elle. Quelle ingratitude ! Les mâchoires serrées, elle se répétait sans arrêt : « Souffre et marche. Voilà ton destin. »

Quand le chemin se mit à descendre vers *Los Arcos*, ce fut le comble. Son genou ne pouvait retenir son corps dans la pente qu'au prix d'un véritable supplice. Elle dut se rendre à l'évidence, jamais elle n'atteindrait son but d'ici la tombée de la nuit, c'était impensable. Il fallait maintenant viser le refuge le plus proche. Où était-il au juste ? À quelle distance ? Elle l'ignorait. Combien de kilomètres, voire de mètres pouvait-elle encore parcourir avant de s'effondrer au beau milieu du chemin, à la vue de tous ? Le dernier village qu'elle avait traversé était loin derrière et comme le chemin était depuis longtemps bordé de vignobles et de champs dorés, elle n'avait aucun point de repère. Il lui aurait fallu sortir le guide du pèlerin que sa grand-mère lui avait offert pour arriver à se situer, à mesurer à quel point elle était dans le pétrin. Mais la seule pensée de déposer son sac, d'en sortir le guide, puis de devoir le soulever de nouveau pour le replacer sur ses hanches l'épuisait. À moins que ce ne soit la crainte de constater que le prochain abri était hors de portée pour une handicapée de sa sorte... Quelle idée avait eue Anita ! Ce jour-là, Marianne nourrissait envers elle une hargne terrible. Pourquoi n'avait-elle pas voulu croire sur parole sa petite-fille qui avait avoué, en toute honnêteté, son incapacité à réaliser l'exploit demandé ? Pourquoi avait-elle besoin d'une preuve à ce point dégradante ?

L'orgueil de Marianne la soutint encore une heure durant laquelle elle parcourut une distance dérisoire. Elle finit par se ranger en bordure du chemin, à l'ombre d'un pin. Assise sur son sac à dos, elle se promit de se ressaisir, mais elle était en proie à de méprisables sanglots de rage. Finalement, deux jeunes hommes qui avaient dû la voir flancher s'arrêtèrent auprès d'elle. Sur le sac de l'un d'eux, elle remarqua un drapeau italien. Ils se mirent à lui parler doucement, se consultant l'un et l'autre de temps en temps, jusqu'à ce qu'elle pointe son genou coupable. Le moins chargé des deux se saisit alors de son sac. Surpris par sa lourdeur excessive,

il se mit à maugréer et partit devant. L'autre se donna pour mission de supporter l'éclopée jusqu'au prochain refuge. Le jeune homme passa un bras autour de sa taille, elle fut contrainte de le tenir par le cou. Pouvait-il deviner le trouble qu'il déclenchait ainsi ? Elle était depuis si longtemps privée de contact charnel et voilà que cet homme croisé un instant plus tôt appuyait son flanc contre le sien. Le malaise ne venait pas du fait qu'elle ne connaissait pas cet homme – Marianne s'était donnée souvent sans pudeur à de parfaits inconnus. Le geste était généreux, presque tendre, tellement compromettant ! Spontanément, le pèlerin l'aidait à surnager plutôt qu'à sombrer. C'était intolérable. Elle avait l'impression d'être violée dans son intimité la plus profonde par ce jeune Italien qui allégeait son corps dans le seul souci de la conduire au gîte le plus proche. Elle avait envie de le repousser, mais elle avait besoin de lui pour avancer, pour rejoindre son sac qui contenait tous ses biens vitaux, *besoin* de lui tout court... Plus ils avançaient ainsi, l'un contre l'autre, soudés dans l'effort, plus elle craignait qu'il remarque qu'elle avait plus chaud que tout à l'heure et qu'elle s'essoufflait malgré la lenteur de leur progression. Avec effroi elle sentait qu'une membrane invisible se formait entre eux. Plus ils tarderaient à se scinder, plus la coupure serait douloureuse.

Ils atteignirent enfin le refuge de *Los Arcos*. La désunion des corps fut une atroce déchirure. Il la quitta quelques minutes et revint avec un sac de glace pour calmer la douleur de son genou. Comme il cherchait avec insistance les yeux de sa compagne de marche, elle se détourna, se jeta sur son sac posé à l'entrée et feignit d'être affairée. Déçu, il repartit alerte pour rattraper son compagnon en route vers *Viana* où Marianne elle-même avait souhaité passer la nuit. Elle n'esquissa pas le moindre mouvement de gratitude. Au contraire, une pointe de rancœur naquit puis enfla dans les replis de son être. De quel droit cet homme qu'elle n'avait pas interpellé l'avait-il laissé tanguer vers lui pour s'esquiver une heure plus tard ? N'avait-il rien perdu dans la déchirure, était-elle la seule à subir le douloureux arrachement de la chair ? Elle se rendit à l'évidence. Il s'éloignait intact, elle restait avec une plaie à vif au côté droit. Il partait, à son insu, avec des débris de

femme collés à la peau, des débris dont il ne ferait rien et qui s'effriteraient avant même qu'il ne les remarque...

Le corps de Marianne avait fourni un tel effort depuis le matin qu'il n'aspirait plus qu'au repos du guerrier. La menace de l'Italien disparue, elle s'installa sur le lit inoccupé le plus proche. Elle plaça le sac de glace sur son genou, puis s'étendit sur le dos. Presque aussitôt ses yeux roulèrent en arrière ; elle sombra dans un sommeil qu'elle aurait voulu désert.

Mon corps raide et son corps souple, ma peau bleutée, sa peau ambrée, ma froideur et sa chaleur. Je suis immobile, il bouge, il danse, agile et beau. Devant cet homme séduisant, je me souviens du mouvement. Il s'enroule autour de moi comme un lierre. Lentement, sa sève m'innerve. Il m'enserme et je m'anime.

Il remarque à mes poignets des traces d'entailles, par où jadis beaucoup de sève s'est écoulée. Il s'effraie et je m'affole ; il s'apaise, appose ses paumes sur les entailles.

D'abord, rien.

Puis un fourmillement, de plus en plus puissant, un tressaillement qui gagne lentement mon corps entier qui se défend par des secousses spontanées.

Il perçoit le grondement qui sourd de moi. Dans ses paumes, une chaleur nouvelle... Ma sève se transforme en un liquide brûlant qui court en moi, malgré moi. Ses mains craintives se retirent, son corps souple s'esquive.

Maintenant qu'il n'est plus là, que tout se glace de nouveau ! Que tout se fige ! La peau tendre de mes poignets résiste un instant encore... puis se déchire. Il refuse d'assister au spectacle du barrage qui cède. Par mes poignets fissurés s'écoule une lave incandescente... Il fuit.

* * *

Je regrette mon corps raide, ma peau bleutée et ma froideur. Je tâte la peau tendre de mes poignets. Pas d'entailles, mais des veines dans lesquelles mon cœur bat. Je suis vivante. Mon côté droit me chauffe. La glace a fondu sur mon genou.

Marianne n'avait pas l'habitude de dormir l'après-midi, contrairement à de nombreux pèlerins. La sieste risquait trop d'appeler l'insomnie la nuit venue. Aussi avait-elle toujours résisté à la lassitude tant qu'il faisait jour, avec raison, pensait-elle à présent, puisque le sommeil diurne n'échappait pas à la tourmente. Elle payait cher son bref repos : il lui fallait maintenant repousser vigoureusement les images de son cauchemar, avant même l'arrivée de la nuit...

Le refuge d'une quarantaine de places offrait un confort relatif, une cuisine bien équipée. Marianne aurait aimé manger un bon repas chaud, ce soir-là, pour se donner l'illusion d'une vie normale. Se rendre jusqu'à l'épicerie était impensable ; son genou continuait de faire la grève. Demander à un pèlerin de faire ses courses ? Jamais elle n'aurait osé. Elle trouva dans son sac un bout de baguette, une tomate ramollie, une boîte de thon et un jus de pommes. Elle se contenterait d'un sandwich. Elle sortit tout de même le napperon de laine beige et brun qui ne la quittait pas depuis son départ. Ce rituel du napperon déroulé – qu'elle fût à table, sous un arbre, dans les marches d'un escalier – conférait à chaque repas, frugal ou copieux, une dignité qui lui plaisait, sans compter qu'elle sentait ainsi la présence apaisante d'Anita.

Après avoir avalé son sandwich, elle repensa aux grognements de l'Italien s'emparant de son sac à dos. Porter un tel poids la fatiguait indûment et nuisait à son genou, c'était une évidence. Elle étala donc ses affaires sur le lit pour faire le tri. Trop de vêtements inutiles : elle renonça à une paire de jeans qui, de toute façon, séchait trop lentement, à un short, une camisole, une paire de sandales trop délicates et à un gros tricot. Sa laine polaire suffirait. Elle mit aussi de côté une serviette de bain et des sous-vêtements. Le lendemain, elle en ferait un colis qu'elle enverrait à sa grand-mère. Désormais, elle laverait son linge à la main tous

les soirs, comme les autres, mettrait ses vêtements à sécher pendant la nuit et porterait un poids plus raisonnable.

* * *

Les yeux rivés au plafond, l'insomniaque appréhendait la nuit qui avançait, mais aussi le jour qui viendrait. Inutile de s'aveugler, elle avait beau avoir allégé son sac, son genou refuserait d'obéir au petit jour. Sous aucun prétexte elle ne voulait s'exposer de nouveau à se faire ramasser au bord du chemin, anéantie.

Elle tentait en vain d'occulter l'image de l'Italien, et surtout les sensations qu'il avait éveillées et dont elle ne savait que faire. Sa brûlure au côté droit se ravivait dans le noir. L'homme avait induit un mouvement en elle, discret mais dérangeant, qui l'empêchait de dormir.

À l'autre bout du dortoir, un vieil homme toussait toutes les cinq minutes. Il donnait chaque fois l'impression de cracher ses poumons et Marianne craignait qu'il s'étouffe pour de bon. Elle accueillait chaque nouvelle quinte de toux avec autant de soulagement que d'exaspération.

L'angoisse de ne pas pouvoir continuer sa route le lendemain l'étreignait tant qu'elle désespérait de jamais trouver le sommeil. D'ailleurs, si elle parvenait à s'endormir, elle trouverait au petit jour le vieil homme mort... Elle se roula en boule, sans rien espérer. Après une journée si éprouvante, elle ne se sentait pas la force d'affronter seule, les yeux ouverts, la nuit qui s'épaississait. Si seulement Nicolas était là pour prendre possession de son corps, pour tuer le mouvement qui l'habitait et la reconduire aux portes du sommeil... Loin de lui et du seul remède qu'elle connût, Marianne se savait perdue.

Tu me manques, plus que jamais. Plus que jamais je me sens seule, une plaie de plus au côté droit. Entends-tu mon appel, ma voix se rend-elle jusqu'à toi, se fraye-t-elle un chemin dans ton sommeil de plomb ? Je regrette de t'avoir laissé derrière moi, toi que j'ai choisi au hasard pour tes yeux bleus et tes mains rudes. Ne me laisse pas seule dans la nuit espagnole. Sans toi, plus de repos, même illusoire. La nuit passe, ma défaite attend le jour pour éclater. Je suis un cormoran trempé, plus guère capable de voler. Qui soufflera sur mes ailes noires pour les sécher ? Viendras-tu ?

Je t'attends dans le noir d'un dortoir. Avec délices je me rappelle tes mains, tes mains rugueuses qui sablent ma peau, polissent mon corps. Si tu savais comme j'ai besoin d'offrir mon corps à l'érosion de mains rêches ! Je rêve du jour où des milliers de mains d'hommes aux yeux bleus auront réduit en cendres ma triste carapace. Je rêve du jour où tes mains corrosives atteindront enfin mes entrailles et le mal qui les ronge.

Marianne n'avait pas fermé l'œil de la nuit, mais elle attendit pour se lever que tous les pèlerins soient partis. Étonnée, elle constate que même le vieil homme quinteux a repris la route. N'y a-t-il qu'elle pour abandonner ? Ne figure-t-elle pas parmi les plus jeunes ? Elle fait quelques pas le long de son lit pour tester son genou. Elle arrive à marcher clopin-clopant, mais la douleur est aiguë, même sans sac à dos. Inutile. Avant de pouvoir continuer, il lui faut récupérer.

La jeune femme rassembla ce qui lui restait de forces pour aller faire des courses. Par chance, elle tomba vite sur une modeste épicerie tenue par une grosse femme à l'air absent. Elle acheta une mangue verte, une mandarine, une pomme, une grappe de raisin, quelques biscottes et un morceau de fromage blanc. De retour au refuge, elle se prépara une salade de fruits frais. Le mariage de couleurs – rouge, orange, vert, blanc – avait quelque chose de réjouissant. Elle se régala des premières bouchées, mais la nausée l'empêcha de vider son bol. Ce symptôme de grande fatigue, elle le connaissait bien.

Elle s'apprêtait à s'étendre sur son lit quand quelqu'un l'apostropha. C'était la gardienne de l'endroit, celle qui avait apposé la veille le sceau du refuge sur son *credential*. Marianne est prise de panique. Que lui veut cette femme ? Souhaite-t-elle vraiment la chasser comme elle en a l'air ? Le refuge n'est pourtant pas rempli à pleine capacité. Perçoit-elle à son allure qu'elle n'a rien d'un pèlerin ? L'invalide tente d'expliquer, par des gestes et des phrases maladroitement espagnols, qu'elle est clouée sur place par son genou souffrant.

– *Entonces hay que ver a un médico, señorita. Se necesita una autorización para dormir aquí dos noches. No puede quedarse para siempre. Los refugios son para pe-re-gri-nos, no para turistas.*

Marianne fut profondément blessée. Qu'elle ne ressemblât pas à un pèlerin, elle l'admettait volontiers. Mais qu'on la prenne pour une touriste prête à simuler une

blessure pour profiter des gîtes l'offensait. Qu'on l'oblige à subir une fois encore l'humiliation en rencontrant un médecin la révoltait. À qui encore devrait-elle confesser son incapacité à continuer ?

* * *

Marianne se rendit tant bien que mal jusqu'au centre du village consulter le médecin. Il ferma la porte du cabinet, l'observa par-dessus ses lunettes : « *Una peregrina...* » Elle haussa les épaules. Le médecin fronça les sourcils et esquissa un sourire, mais sa patiente s'empressa de décrire sa douleur à l'articulation pour diriger son attention au plus vite. Le médecin posa ses mains sur le genou fautif avec bienveillance.

- *Inflamación.*
- *¿ De verdad ?* siffla Marianne, moqueuse.

Il fallait bien peu de perspicacité pour avancer pareil diagnostic. Même la gardienne du refuge, avec la moindre dose de bonne foi, aurait pu remarquer l'enflure. Le médecin ne releva pas l'insolence. Il formula quelques recommandations d'usage : à l'avenir, marcher moins de 20 kilomètres par jour, renoncer aux espadrilles au profit de bottes de marche qui offrent un meilleur support, repos complet et application de glace pendant quatre ou cinq jours... mais il parlait dans le vide.

- *Escúchame. Hay que descansar. ¿ Sabes lo que quiere decir « descansar » ?*
- *Claro,* soupira Marianne, excédée.
- *Nadie puede caminar sin descanso,* insistait le médecin. *Tienes que descansar... y no sólo la rodilla. ¿ Cómo se dice « descanso » en tu lengua ?*

- Repos. Ou répit.
- ¿ Sabes lo que quiere decir : « répit » ?

Marianne ne venait certainement pas se faire poser des questions de vocabulaire... Elle mit fin abruptement à la consultation, se leva et fit un effort surhumain pour ne pas boiter devant le médecin en quittant son bureau. Du répit... et pas seulement pour son genou ! Mais de quoi se mêlait-il ? Qu'il se contente donc de faire son boulot... La jeune femme jura intérieurement sur la route du retour.

Au refuge, elle fit part à la gardienne de l'avis du médecin : repos forcé. La dame demanda à voir la prescription. Marianne fut outrée. Ce foutu pèlerinage qu'elle n'avait pas initié était déjà assez éprouvant, son invalidité assez déshonorante sans qu'on la traitât comme une enfant d'école ! Elle explosa.

- ¡ Mierda ! ¿ Quiere llamar a mi madre ?
- Hay que respetar las reglas, répartit froidement la dame.
- ¡ Cretina !

* * *

Le lendemain, Marianne s'évertua à éviter la « sorcière » – c'est ainsi qu'avec une joie puérile, elle avait surnommé la gardienne. En après-midi, les pèlerins se firent de plus en plus nombreux. Elle sortit flâner derrière le refuge, en quête d'un peu de tranquillité. De loin, elle aperçut un âne, immobile, tête basse, la longe négligemment attachée à un arbre. Elle marcha à sa rencontre. L'animal avait été soulagé de sa charge, mais portait toujours son harnais. Ses oreilles rabattues entre lesquelles des poils rebelles se dressaient lui donnaient un air penaud. Dans son pelage ébouriffé aux reflets roux, elle vit une promesse de douceur. Ses naseaux soufflaient fort, il devait être exténué. Elle chercha en vain le mot « âne » en espagnol. Elle avait appris à dire chat, chien, cheval, coq, oiseau,

lion et même poisson, mais âne, jamais. Quelle injustice pour un animal si dévoué à l'homme ! Marianne opta pour bourricot, à l'espagnole, *burrico*, qui sonnait tout de même mieux que *ano*...

– *Y tú, burrico, ¿ sabes lo que quiere decir « descanso » ?*

Elle s'assit à quelques mètres de l'âne, tira de sa poche le carnet de notes encore vierge qu'elle traînait depuis le départ et entreprit de faire le portrait du baudet. Elle n'avait jamais été particulièrement douée pour le dessin, mais elle n'avait rien de mieux à faire.

Elle s'attarda longuement sur les yeux sombres et humides. Elle n'arrivait pas à rendre l'émotion qu'elle lisait dans ce regard noir et luisant, mélange de tendresse, de lassitude, de nostalgie... L'âne se coucha. Elle prit cela pour une invitation. Elle s'en rapprocha et recommença pour la troisième fois son portrait. Elle changea cette fois de perspective pour privilégier le profil. N'avoir qu'un œil à dessiner ne réglait rien. Sur sa feuille, en dessous des cils, noir charbon, l'œil semblait mort, tandis que celui de l'âne trahissait une vie intérieure secrète, mais réelle, Marianne en était sûre. Elle renonça. En bas de la page, elle écrivit : « Alléluia de Mariâne : souffre et marche ! » Comme l'animal restait d'un calme placide, elle tendit la main vers son museau, doux et chaud.

– Hé ! bourricot, comment tu t'appelles, hein ?

Elle aurait tant aimé qu'il lui réponde, dans n'importe quelle langue ! Il lui semblait qu'ils auraient pu se comprendre, tous les deux. Après tout, ils n'avaient ni l'un ni l'autre choisi la route. Elle prêtait ses jambes faibles à Anita, lui son dos robuste à un maître qui n'avait pas demandé son assentiment avant le départ. Elle répéta sa question affectueusement :

- Tu ne dis rien, bourricot ? Moi, c'est Marianne. Comment tu t'appelles, toi, dis-moi ?
- Baçîra, répondit une voix grave qui la fit sursauter.

D'un geste vif, elle ferma son carnet avec l'impression d'être prise en défaut.

- Je t'ai fait peur ? Excuse-moi. Elle s'appelle Baçîra, « Clairvoyante », en arabe, à cause de l'ânesse de Balaam qui voyait les anges mieux que son maître. Je me suis dit qu'avec un nom pareil, elle saurait guider mes pas sur le *Camino*.

Marianne ne connaissait pas l'histoire de l'ânesse de Balaam, mais elle aurait bien aimé, elle aussi, avoir un compagnon de voyage en prise sur l'invisible.

L'homme fit lever Baçîra et commença à curer ses sabots. Il n'avait rien d'un Arabe, pensa Marianne, avec son teint pâle, ses yeux clairs comme ceux d'Anita et son accent français. Pourtant, sa façon de prononcer Baçîra, en étirant le « î » et roulant le « r », s'accordait mal avec son prénom : Jean-Paul. Il n'était pas jeune pour entreprendre pareil périple tout seul, mais il paraissait encore vigoureux.

- Baçîra est fatiguée, elle a plus de 1000 kilomètres dans les pattes. Nous sommes partis ensemble de Vézelay.
- Toutes mes félicitations ! s'exclama Marianne avec aigreur. Moi, j'ai marché 135 misérables kilomètres et je ne peux déjà plus avancer. Tout un exploit, pas vrai ?

Elle se leva et s'éloigna lentement, traînant sa jambe droite comme un poids mort.

Le reste de la journée, Jean-Paul chercha à entrer en contact avec Marianne, mais elle se défila. Elle n'avait qu'une envie : téléphoner à sa grand-mère pour lui annoncer son retour immédiat. Elle ne pouvait envisager de rester quatre ou cinq jours dans cet horrible lieu surveillé par une sorcière...

Je suis un oiseau noir qui se dandine devant chez toi. De mon bec jaune je frappe, mais tu n'entends pas. Je frappe encore, je frappe plus fort – c'est moi ! Ta porte ne s'ouvre pas.

- *Ouvre, grand-maman ! C'est moi, Marianne ! Ouvre, Anita, je suis là ! C'est moi, ta petite-fille !*

À force de frapper, mon bec se fracasse contre ta porte fermée.

- *Grand-maman, ouvre ! Je suis fourbue...*

Soudain tu apparais, les yeux plus noirs que mon plumage. Devant chez toi, un grand oiseau les ailes ouvertes quête une caresse. Tu ne me reconnais pas...

- *Grand-maman, c'est moi, écoute ma voix... Reprends-moi. Reprends-moi sous ton toit.*

Tu es sourde ou je suis muette.

Anita, tu t'es trompée, c'était trop me demander. Reconnais-le, reconnais-moi... Tu continues de te taire et tes traits durs te défigurent. Tu deviens une sorcière et moi, je te suis étrangère.

- *Grand-maman, c'est une erreur, je ne suis pas un oiseau migrateur... Je suis un oiseau de malheur, je suis un cormoran trempé incapable de voler. Laisse-moi rentrer.*

Ta voix n'est plus chantante, mais tranchante :

- *Même trempé, un cormoran peut encore marcher.*

Mon bec blessé se bute sur ta porte qui claque. Le long de mon cou, un filet de sang coule lentement.

Ta maison fermée, je suis hors du monde entier.

Marianne se leva avant tout le monde. Elle sortit chercher un peu de réconfort auprès de l'ânesse de Jean-Paul. Les premières lueurs de l'aube pointaient à l'horizon, Baçîra dormait toujours. Qu'y avait-il sous ses paupières ? Rêvait-elle, elle aussi ? À quoi ? Si éveillée elle voyait des anges, sa nuit était-elle peuplée de démons ? À quoi pouvait bien ressembler un sommeil d'âne en route vers Compostelle ?

Le nouveau visage d'Anita hantait sa petite-fille. Que de dureté ! Par moments, il se superposait à celui, implacable, de la gardienne du refuge. « Même trempé, un cormoran peut encore marcher. » La voix cassante d'Anita, le claquement de sa porte ruinaient la paix matinale de la nature encore à moitié endormie. Impossible d'abandonner. S'écraser sur la porte close d'Anita : Marianne ne pouvait imaginer scénario plus affreux. Mieux valait encore crever en chemin plutôt que d'essuyer pareil rejet de la part de sa grand-mère.

Un besoin impérieux de quitter ce lieu maudit s'imposait en Marianne. Ici, elle est menacée de toutes parts. *Los Arcos*... il y coule une rivière qui tue les chevaux et les hommes... une eau meurtrière... Ces mots effrayants émergent de sa mémoire... Et si le pèlerin médiéval disait vrai ? Et si rien n'avait changé depuis le Moyen Âge ? Oui, elle est en danger, ici, Baçîra aussi.

* * *

Vers 7 h, Jean-Paul trouva Marianne près de sa monture.

- Jean-Paul, il faut partir.
- Du calme, demoiselle ! Il faut d'abord que je charge Baçîra.
- Dépêchez-vous. C'est urgent.
- Ah oui ? Pourquoi ? De toute façon, si tu boîtes autant qu'hier, jeune fille, tu n'iras pas loin aujourd'hui !

Elle ne répondit rien, mais dans ses yeux Jean-Paul lut un effroi véritable.

- Ça va, j'ai compris. Mais jusqu'à *Viana* seulement. Baçîra n'a l'habitude que du poids des bagages, pas plus.

Jean-Paul se chargerait lui-même du sac à dos de sa compagne de route, mais il fallait modifier le harnachement de Baçîra afin qu'elle pût porter l'invalidé en plus des bagages habituels. Le soin qu'il y mettait irritait Marianne.

- Je ne veux pas que le bât blesse Baçîra. Je dois trouver l'équilibre parfait.

La jeune femme dut prendre son mal en patience.

* * *

Avoir pour monture une ânesse appelée Clairvoyante inspirait confiance. Jean-Paul marchait en silence à côté de Baçîra, sa longe dans la main, et Marianne, les paumes enfouies dans le pelage de l'animal, se détendait à mesure qu'ils s'éloignaient du refuge qui resterait pour elle le symbole de l'humiliation.

À peine avaient-ils quitté *Los Arcos* qu'elle aperçut sur sa droite un cimetière sur la porte duquel figurait cette inscription : « *Fui es, eris sum.* »

- Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-elle à Jean-Paul.

Il réfléchit un moment et répéta deux ou trois fois la phrase latine à haute voix avant de répondre :

- *Fui es* : « moi qui fus ce que tu es »... *Eris sum* : « tu seras ce que je suis »... Quelque chose comme ça, je pense...

« Moi qui fus ce que tu es, tu seras ce que je suis... » Que pouvait bien signifier cette phrase étrange ? Marianne se serait volontiers attardée pour y songer, mais elle n'osait demander une autre faveur. Son intuition lui soufflait que Baçîra aurait été d'accord pour flâner un peu, mais Jean-Paul l'intimidait.

La démarche chaloupée de l'ânesse berça donc ses réflexions sur l'inscription. Sans doute devait-on la mettre dans la bouche d'un mort... Mais devait-on entendre un rappel cruel ou un rassurant présage ? Par exemple : « Moi qui fus ce que tu es, vivant, tu seras ce que je suis, poussière », ou encore : « Moi qui fus ce que tu es, un pèlerin tourmenté, tu seras ce que je suis, un dormeur tranquille. » Comment les deux bouts de phrases devaient-ils s'articuler ? Et si ces mots sortaient plutôt de la bouche d'Anita, quel sens revêtraient-ils ? Marianne médita longuement. Elle était si absorbée par ses pensées que ce n'est qu'à quatre ou cinq kilomètres de *Viana*, quand Baçîra s'immobilisa en bordure d'un champ d'oliviers, qu'elle redevint présente à son environnement... Le maître soupira, flatta le cou de son âne : « Qu'est-ce qui se passe, Baçîra, toi aussi tu aimes les oliviers ? » On convint de faire une petite pause. Marianne mit pied à terre, Baçîra brouta distraitemment et Jean-Paul avança à travers champs.

Quand il revint vers la jeune femme, il lui confia que les oliviers lui rappelaient l'Algérie, le pays où il avait appris à aimer les ânes. Le pays où il avait appris à aimer tout court, peut-être aussi. Dans la voix du pèlerin, Marianne perçut une émotion contenue. L'homme se ressaisit vite, puis se remit à parler, d'un ton plus détaché :

- À mon arrivée à Aïn-Sefra, il y a bien... mon Dieu, quarante ans de cela, j'ai tout de suite été fasciné par les ânes. Il y en avait partout. Souvent surchargés, ils portaient tous une blessure à l'épaule ou à la hanche. Un jour, je me suis rendu compte que leur blessure n'avait rien à voir avec le bât. C'était leur maître qui la pratiquait, c'était lui qui l'entretenait. Pour faire bouger la pauvre bête, il taquinait la plaie avec un bâton... Cette blessure-là, les Arabes l'appellent *al-debra*.

Jean-Paul se tut tandis que Marianne remontait sur Baçîra. Ils se remirent en route vers *Viana*. Une trentaine de mètres plus loin, il ajouta :

- *El-behîm yastahlî bi-debertu*, l'âne trouve agréable sa blessure. Quel terrible proverbe, tu ne trouves pas ?

La question n'appelait pas de réponse, mais laissa Marianne songeuse... L'âne trouverait agréable la blessure qu'on lui inflige... Quelle drôle d'idée ! À moins que l'animal, à force de porter cette plaie, finisse par la considérer comme indispensable à sa marche, à sa vie, à son corps... *Aimer* sa blessure, non, elle ne pouvait imaginer pareil masochisme, mais s'y reconnaître, s'y attacher, y tenir parce qu'elle nous force à avancer ?

Les voyageurs arrivèrent au refuge sans échanger un mot. Encore hier, ils étaient l'un pour l'autre des étrangers ; ils n'éprouvaient pas le besoin de partager plus avant leurs réflexions sur le mystérieux proverbe arabe. Même Baçîra méditait pudiquement là-dessus, Marianne en était sûre.

Jean-Paul avait d'abord eu l'intention de déposer l'estropiée à *Viana* et de continuer sa route jusqu'à *Logroño*, mais il se ravisa. Le temps risquait de se gâcher la nuit venue et il avait déniché un endroit confortable où Baçîra pourrait dormir. Elle avait bien mérité une nuit réparatrice. Il ne fut pas question pour le

trio de poursuivre ensemble le pèlerinage. Pour ne pas surcharger Baçîra, son maître aurait dû continuer de porter lui-même une partie des bagages. L'arthrite dont il souffrait ne lui permettait pas de renouveler cet effort trop souvent. Quant à Marianne, elle avait promis à sa grand-mère de lui prêter ses jambes. Impossible de refiler sans honte la besogne à un âne... Ainsi, le lendemain matin, elle assista au départ des deux compagnons avec émotion. Il lui coûtait de les voir s'éloigner ensemble. En fait, elle regretterait surtout Baçîra pour laquelle elle s'était découvert une véritable affection. Jean-Paul, à la longue, aurait tenté de s'immiscer dans son monde, ce qu'elle n'aurait pu tolérer.

D'abord sur ses gardes, la convalescente constata vite que personne ne lui cherchait querelle à *Viana*. Le refuge était calme et convivial, elle y trouva le *descanso* salubre recommandé par le médecin. Après deux jours de repos, l'état de son genou lui permit d'envisager un nouveau départ.

III

Chaussée de ses bottes qu'elle n'avait pas encore portées, un sac un peu moins lourd qu'auparavant sur les épaules, Marianne se retrouva sur le *Camino* pour un cinquième jour de marche. Dans sa précipitation à réintégrer le flux des pèlerins, dans sa hâte d'atteindre enfin son but, elle reprit sans s'en rendre compte le rythme effréné des premiers jours.

Elle avait déjà parcouru une dizaine de kilomètres au moment de s'engager sur le grand pont qui traversait le *Río Ebro*. Devant elle surgit une ville qui ne pouvait être que *Logroño*. Au milieu du pont, elle s'arrête pour mieux contempler le reflet de la ville dans l'eau calme. Suspendue au-dessus de la large rivière, elle envie sa force tranquille. Une force obscure qui entraîne toujours vers l'avant, vers l'ailleurs. Le *Camino* apparaît alors à Marianne comme le lit d'un long fleuve formé du flot de pèlerins hors du temps. Elle est tentée de se laisser porter par ce courant humain vieux comme le monde... Mais l'accomplissement de sa mission ne pouvait tarder. Son corps craignait sans cesse de reculer, de s'embourber, de s'enliser... Pour se rassurer, il ne lui restait qu'à se précipiter vers l'avant, sans perdre un instant... De toute façon, elle ne se trouvait aucune ressemblance avec les autres marcheurs, sauf peut-être avec Baçîra qui avait depuis longtemps disparu dans le lointain.

Marianne est immobile depuis trop longtemps déjà. Elle sent se ranimer sa brûlure au côté droit : *al-debra*, pense-t-elle, stupéfaite. Plus encore que de la blessure elle-même, elle souffre de n'avoir personne pour y plonger les mains. Nicolas est si loin et l'Italien, emporté par le courant des pèlerins... Fiévreuse, elle se remet en route précipitamment. Ce jour-là, elle avala plus de 35 kilomètres, presque autant le lendemain...

* * *

C'était le troisième jour de marche de Marianne depuis son nouveau départ. La douleur à son genou demeurait dans les limites du supportable, mais elle s'accompagnait désormais de celle causée par les bottes qu'elle devait casser. La cadence devenait de plus en plus difficile à tenir.

Ce matin-là, la chaleur était impitoyable. Des gouttes de sueur dégoulinèrent sur le front de la marcheuse et lui brûlaient les yeux. Soudain, le gargouillis d'un invisible cours d'eau attira son attention. Ensorcelée, elle quitta le sentier et chercha un instant avant de découvrir un joli ruisseau. Le chant de l'eau l'enveloppa, puis la ramollit peu à peu. Elle se débarrassa de son sac à dos et s'effondra. Appuyée contre un chêne, elle enleva ses bottines, ses bas. Ses orteils, ses talons pleins d'ampoules la faisaient atrocement souffrir. Elle plongea ses pieds dans l'eau fraîche et vive. Un immense soulagement l'envahit, aussitôt suivi de l'effritement de toute sa volonté. Le visage dans les mains, les pieds dans le ruisseau, elle pleura. Non, pensa-t-elle, elle ne pourrait pas continuer. Nicolas avait raison, mille fois raison, c'était au-dessus de ses forces. Si jamais elle réussissait à se relever, elle prendrait le premier autobus, le premier train pour n'importe où. Jamais elle n'aurait le courage de s'exposer de nouveau à ce soleil implacable qui l'attendait au-dessus du chemin, jamais plus elle ne supporterait de marcher dans sa lumière crue. « Grand-maman, il faut que je rentre, tu comprends, il n'y a même pas de nuage dans le ciel espagnol », murmura-t-elle.

Comment Anita réagirait-elle si elle renonçait ? Serait-elle vraiment impitoyable, comme sa petite-fille l'avait imaginé ? Ne devrait-elle pas reconnaître qu'elle avait demandé l'impossible ? Marianne se sentait abandonnée. Nicolas avait eu raison de la quitter une fois de plus. Il lui manquait cruellement. En cet instant, elle rêvait de le voir apparaître et de lui confier pour toujours la charge de son corps qu'elle n'avait plus la force de traîner sur le *Camino francés*, ni ailleurs, du reste. Elle s'ennuyait même de son mépris, de ses insultes. Lamentable, elle se trouvait lamentable.

Au milieu des larmes, une idée germa dans son esprit : pourquoi ne pas se laisser glisser dans le ruisseau ? Il suffirait de s'approcher de l'eau encore un peu plus, d'immerger ses mollets contractés, ses cuisses, puis son sexe, son ventre, sa poitrine, puis sa tête si lourde... Le courant la prendrait tout entière, l'emporterait d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Son corps, désarticulé comme celui d'un pantin, se heurterait aux roches. Les membres engourdis par l'eau glaciale, elle ne ressentirait qu'une douleur sourde. Qui sait, peut-être atteindrait-elle ainsi la mer... Tous les ruisseaux ne se jetaient-ils pas dans une rivière, toutes les rivières dans un fleuve, tous les fleuves dans la mer ? Ne serait-ce pas là le plus beau des pèlerinages ?

L'eau fraîche mordait déjà ses cuisses quand elle sentit se poser sur sa nuque une main légère. Une paysanne espagnole était là, souriante. Dans sa main gauche, elle tenait une grappe de raisin. Elle s'accroupit, lava les fruits rouges dans le ruisseau, puis entreprit de les porter un à un à la bouche de la jeune étrangère qui se laissa docilement nourrir. Les raisins étaient délicieusement frais et sucrés. Devant le pitoyable spectacle qu'offrait Marianne, la paysanne ne bronchait pas. Elle contemplait la jeune femme ravagée, sans malaise apparent et lui laissait le temps de reprendre son souffle entre chaque bouchée. Peu à peu, les hoquets s'espacèrent, les larmes se tarirent. Alors la paysanne dénoua le foulard qu'elle portait autour du cou, le plia en triangle et en couvrit la tête de Marianne de manière à la protéger du soleil et à dégager son visage voilé par de longues mèches de cheveux. De sa jupe elle lui sécha les pieds, les mollets, les cuisses, puis elle lui tendit ses bottes de marche : « *Ahora, que te vaya bien, peregrina* », dit-elle.

« *Peregrina* », se répéta plusieurs fois Marianne en regardant l'Espagnole s'éloigner sans se retourner. Elle sentit une immense bouffée de reconnaissance la submerger et elle eut une soudaine envie de bénir cette femme sortie de nulle part, cette femme qui avait su abriter dans son regard tendresse et bonté sans y mêler de pitié. Grâce à elle, Marianne avait une chance de continuer sans trahir Anita.

L'impossible, elle l'avait demandé à sa grand-mère, il fallait à présent tenter de le lui rendre, malgré l'abattement, malgré l'angoisse, malgré le soleil aveuglant et la nuit menaçante. « *Peregrina* »...

La petite-fille se releva péniblement, son dos accepta à regret le poids du sac et elle se remit à boitiller, s'appuyant sur son bourdon comme un vieillard sur sa canne.

* * *

Elle avait déjà une vingtaine de kilomètres dans les jambes. Au rythme où elle marchait, les 3 ou 4 kilomètres qui la séparaient de *Villafranca* lui parurent interminables. Par chance, il y avait là une école qui pouvait accueillir les pèlerins pour la nuit. Elle s'y arrêta, trop exténuée pour se rendre comme elle l'avait prévu jusqu'à *San Juan de Ortega*. Dans les marches extérieures de l'école, vaguement souriante, était assise une femme d'âge mûr. Marianne baissa d'abord la tête, puis s'arrêta. Par respect, elle n'avait pas osé enlever le foulard que la paysanne lui avait offert, si bien que son visage était complètement à découvert pour la première fois depuis son départ. Que pouvait-on y lire, se demandait-elle, profondément intimidée ? Devant cette étrange paralysie, l'autre femme se leva, prononça quelques mots dans une langue étrangère, la prit par le bras et l'entraîna doucement jusqu'à l'escalier. Là, Marianne déposa son sac à dos et s'affaissa. Sans un regard pour sa voisine, elle délivra ses pieds blessés en enlevant bottes et bas, puis enfouit son visage dans ses mains.

- *My name is Hannah. What is your name ?* interrogea gentiment la femme en roulant ses « r ».
- ...
- *Do you speak English?*

- ...
- *English ?*

Marianne fit signe que non. Elle n'avait pas envie d'engager la conversation. La femme, peut-être originaire d'Europe de l'Est, disparut alors à l'intérieur de l'école. Déjà Marianne regrettait de n'avoir pas été plus avenante. Elle aurait souhaité que quelqu'un reste auprès d'elle, comme ça, pour rien, juste pour être près d'elle, sans exiger de babillage inutile, ni en français, ni en anglais, ni en bulgare, ni en hongrois, ni en quoi que ce soit.

Hannah revint cinq minutes plus tard avec une aiguille à coudre, du fil et des ciseaux. Elle se lança dans une longue explication dans sa langue maternelle. La jeune femme préférait cela à l'anglais. Où commençaient, où se terminaient les mots ? Elle se laissait bercer par ce flot ininterrompu de sons rauques. Bizarrement, cela lui rappelait la voix de sa grand-mère. Déchaussée, Hannah entreprit de traiter ses propres talons en commentant les opérations. Sa fine aiguille creva délicatement l'ampoule, suivie de part en part du fil, qui fut coupé. Ses gestes indiquaient qu'on devait le laisser en place. Ainsi, la peau à vif demeurait protégée et le liquide pouvait progressivement s'écouler le long du fil. Marianne avait observé le traitement avec attention. Il était moins compromettant de regarder des pieds endoloris qu'un visage ouvert et souriant. Cette inconnue, dont elle avait entrevu l'expression sereine un peu plus tôt, avait donc elle aussi les talons blessés, les pieds rougis. Ses orteils, dont l'un était violacé, paraissaient enflés. Combien de kilomètres avait-elle marché ainsi ? Hannah offrit à Marianne l'aiguille, une petite bobine de fil et un paquet de pansements et resta une minute ou deux encore auprès d'elle. Sans doute souhaitait-elle susciter un regard, un sourire, un mot de reconnaissance, mais rien ne vint, au grand désarroi de Marianne elle-même qui aurait voulu se présenter ou dire simplement merci. Tête obstinément baissée, elle était muselée. Elle craignait qu'en entrouvrant la bouche pour prononcer un seul mot, les sanglots n'en profitent pour s'emparer à nouveau

de sa voix. Elle eut un imperceptible mouvement d'impatience que dut ressentir l'autre femme qui s'éloigna sans insister. Hannah partie, elle enfila l'aiguille et l'imita. Si elle poursuivait son périple jusqu'à Compostelle, mieux valait commencer tout de suite à prendre soin de ses pieds.

Ce soir-là, elle s'endormit rapidement tant l'épuisement était grand, mais son sommeil ne fut pas paisible.

Mon corps nu parsemé de cloques. Tu es là. Je gis sur le sol, couchée sur le dos, en étoile. Je t'implore. Je veux que tu perfores le tissu de ma peau boursouflée. « Je t'en prie, je t'en conjure, transperce-moi d'aiguilles. » Tu acceptes. J'attends et j'appréhende chacune des piqûres que tu m'infliges. J'espère et j'appréhende. Douleur sournoise cent fois répétée. Ta mission accomplie, tu me livres à moi-même. Par les dizaines d'infimes orifices pratiqués dans ma peau, ma substance s'écoule en un liquide clair. Bientôt mon corps n'est plus qu'une enveloppe, qu'une outre vide et sans vie abandonnée au milieu d'une flaque bleue. Je ne suis plus qu'une étoile flasque étendue sur le dos...

* * *

Je me réveille, étoile racornie au fond d'un sac de couchage. Chasser cette vision effroyable et pourtant bienfaisante. Je pense à toi. Tu as échoué. Tu n'as pas su m'assécher. Et maintenant je suis là, les entrailles palpitantes, seule éveillée au milieu de pèlerins endormis. Je suis là, entourée de paquets de chair inerte. Ils dorment, comme toi après l'amour, sans sursauts, sans craintes, sans peur du lendemain. Confiants, ils reposent en paix sur leur couche étroite.

Mon regard scrute la pénombre. Parmi ces corps anonymes, lequel s'appelle Hannah ? Où est-elle, cette femme amie, a-t-elle abdiqué elle aussi devant la nuit ? Qui veillera jusqu'à l'aube ? Qui portera avec moi le flambeau dans la nuit ? Grand-maman, dors-tu, à l'heure qu'il est ?

Quand les premiers pèlerins s'éveillèrent, Marianne put somnoler, rassurée par leurs murmures, leurs pas feutrés, par le froissement des sacs de couchage que l'on range. Quand elle se tire enfin du lit, le soleil est déjà haut, l'air chaud et humide. La journée sera longue, pense-t-elle... Elle regrette amèrement d'avoir trahi ses habitudes de lève-tôt. Elle mange une bouchée, applique des pansements sur ses talons et quitte rapidement le refuge. Dans sa hâte, elle oublie de remplir sa gourde.

Malgré ses ampoules, Marianne marche longtemps sans s'arrêter, d'un bon pas, obsédée par le désir de compenser son départ tardif. Elle dépasse plusieurs pèlerins. Sa bouche est affreusement sèche et chaque fois elle est tentée de leur demander à boire, mais le souvenir de l'humiliation causée par son genou est si vif... Logiquement, elle devrait s'arrêter à *Burgos*, mais il y a un moment que la logique a cessé de la guider. La grande ville l'opprime à un point tel qu'elle est prête à pousser plus loin encore, sans même vérifier si elle pourra trouver prochainement un autre refuge.

Sur sa gauche s'élève à présent un haut mur de vieilles pierres. Elle le longe, s'y appuie d'une main de temps en temps, jusqu'à une imposante grille de fer forgé. Derrière, elle découvre un cimetière mal entretenu, où poussent par-ci, par-là des arbustes touffus. Elle s'arrête et empoigne les barreaux de la grille comme ceux d'une prison. L'endroit semble désert, personne ne se recueille sous le soleil torride du milieu du jour... Une irrésistible envie de pousser la grille gagne Marianne, mais un grand péril la guette. La grille, qui se dresse entre elle et les tombes, lui est destinée, elle en est persuadée... Pourquoi ne pas simplement poursuivre le chemin qu'elle a juré de parcourir, pourquoi ne pas finir au plus vite l'étape du jour ? La sagesse lui dicte impérieusement de fuir ce lieu dangereux, mais sa main pousse la grille qui s'ouvre sans grincer. Son cœur, comme celui d'un enfant qui viole délibérément l'interdit, bat la chamade.

Dans l'enceinte, elle se détend peu à peu. Elle déambule longuement dans les allées, déchiffrant les inscriptions sur les pierres tombales. Tout à coup son attention est happée par une tache jaune vif, au bout d'une allée. Plus elle approche, mieux elle distingue la tache jaune : ce sont de sauvages marguerites, en feu dans le soleil de midi. Les fleurs ont été plantées récemment, en témoigne la terre noire fraîchement retournée. Derrière les marguerites, qui illuminent comme autant de petites flammes, se dresse une simple croix de bois, peinte en noir. Deux dates : 1990-2001 et sept lettres jaunes, tracées à la main : LETICIA. Les yeux rivés sur la croix, Marianne se débarrasse de son sac à dos qui tombe mollement par terre. Abîmée dans la contemplation de cette croix, elle oublie le pèlerinage, le chemin, le prochain refuge... Les tombes environnantes, les fleurs artificielles, les arbustes, le mur de vieilles pierres s'évanouissent. Il ne reste plus dans le regard de Marianne que le nom de Leticia et quelques fleurs.

La jeune femme ne suffoque plus, au contraire, elle frissonne. Elle s'agenouille, bras ballants, hypnotisée par le prénom inconnu. Une immense tristesse l'envahit. Tout lui échappe à présent : la détresse contre laquelle elle lutte avec acharnement depuis son arrivée en catastrophe chez Anita s'abat sur elle avec une violence inouïe. Pourquoi, devant la sépulture de cette enfant, a-t-elle l'impression d'avoir tout perdu ? Pourquoi, en proie à une émotion si vive, ne trouve-t-elle pas le secours des larmes ? Et cet étau qui serre atrocement ses tempes... Dans l'espoir de rattraper le réel qui fuit à toute allure, elle plonge les mains dans la terre noire. Elle est chaude, la terre, accueillante. Son corps entier se jette en avant dans un mouvement d'abandon. Étendue sur le ventre, la joue droite enfouie dans la terre molle, elle ferme les yeux sur l'image des marguerites en feu dans l'espoir d'échapper au désarroi. Elle souhaiterait dormir contre Leticia pour l'éternité. Leticia... qu'elle aime comme la sœur qu'elle n'a pas eue, Leticia qu'elle a l'impression de retrouver après une longue absence. Le soleil tape dur sur son visage, sur ses bras et ses jambes nus. Son rêve refait surface ; si elle ne réagit

pas, il se réalisera : elle s'asséchera complètement, se transformera en outre vide et sans vie.

« Ma chérie, que fais-tu là ? Ne m'avais-tu pas prêté tes jambes ? Debout, allez, va ! », chuchote la grand-mère à l'oreille de sa protégée. Marianne se fait violence, broie une poignée de terre dans sa main gauche et soulève péniblement ses paupières derrière lesquelles la Noirceur, déjà, s'est insinuée.

Oh ! La clarté ! « Le jour s'est-il levé ? Ai-je repoussé la nuit une fois encore ? » se demande-t-elle, confuse. Elle lève les yeux au ciel – quel azur pur ! L'instant suivant, la lumière l'a terrassée.

La clarté bleue devient fluide, elle pénètre par mes yeux et coule au fond de moi. J'en suis pleine déjà. Mon corps est comble et chacun de mes membres pèse des tonnes. Je suis lourde et lasse. Aveuglée, agressée par ce bleu trop bleu... Je ferme les yeux, je lâche prise. Un courant m'emporte malgré moi. J'ai onze ans, la Malbaie, vacances d'été.

* * *

La mer ! Je sais, maman me l'a dit, ce n'est pas la mer, c'est le fleuve qui s'engouffre dans la baie. Mais j'ai goûté à l'eau : elle est salée, elle brûle les yeux. Alors ce fleuve, c'est l'océan dont je rêve, la mer dont j'ai soif... ma mer à boire.

Au chalet d'Anita où maman m'a envoyée pour l'été, je passe mes grandes journées à aspirer l'air marin. Je ne m'ennuie pas toute seule, j'ai trop de fleurs à renifler, de cailloux à ramasser, de papillons à capturer.

Aujourd'hui dimanche. J'accompagne grand-maman à la messe et je chante à pleine voix en même temps que la chorale. Grand-maman me donne quelques pièces que je mets dans la corbeille qu'un vieil homme ridé me tend et je communie, pour la deuxième fois de ma vie. Je colle l'hostie à mon palais et je la laisse fondre. À la fin, nous nous agenouillons ensemble, grand-maman et moi, côte à côte. Quand j'ouvre les yeux, l'église est vide et les vitraux flamboient : rouge pomme, jaune soleil, vert trèfle, bleu de mer. Je viens de prier, je crois, pour la toute première fois de ma vie. Il y a beaucoup d'espace dans ma poitrine...

Nous allumons un lampion et grand-maman me dit de faire un vœu secret. En sortant, elle se signe. Moi, je trempe mon doigt dans le bénitier et je goûte à l'eau. Elle n'est pas salée, non, elle est douce, très douce.

– ¿ *Señorita* ? ¿ *Señorita* ?

Marianne entend la voix inquiète d'un homme qui tente de la rejoindre, mais elle ne parvient pas à réagir. Quand elle reprend vaguement conscience, elle repose dans un lit d'hôpital, nue sous un drap humide. Un liquide entre de force en elle, par une veine. Une infirmière prend sa température, la note, puis insiste pour qu'elle avale deux cachets blancs. La patiente obéit malgré ses nausées. Subitement le plafond se met à tourner. Elle ferme les yeux.

J'ai la permission de garder mes vêtements du matin ! Je suis endimanchée. Je porte une robe blanche, légère comme le vent, des gants blancs et des souliers vernis. Je demande à Anita de me tresser une couronne avec les marguerites que je viens de cueillir. J'en garde une que j'effeuille. J'égrène le cœur jaune dans ma paume et grand-maman frappe le dos de ma main. Nous comptons les graines qui restent. Elle dit : « Tu auras 27 enfants ! » Ensemble nous éclatons de rire. « Oui, c'est ça, j'aurai 27 enfants ! Un enfant par printemps ! » Je suis belle avec ma couronne blanche, une vraie princesse ! J'embrasse fort ma grand-maman, avant de courir retrouver la baie dont je suis amoureuse.

Je m'assois sur ma grosse roche ; c'est mon observatoire. Au loin, un cormoran se fait sécher les ailes. Plus loin encore, deux bélugas jouent à cache-cache. Ici, je croise souvent un monsieur tout rond avec des jumelles. Il me les prête pour que j'observe les oiseaux qui sont dessinés dans son livre. Grâce à lui, je sais maintenant identifier les goélands argentés, les goélands à bec cerclé et les goélands à manteau noir. Oh ! Pour ceux-là c'est facile ! Ils sont énormes et leurs ailes sont toutes noires. J'ai toujours aimé les goélands. Maman dit que ce sont des oiseaux bien ordinaires, mais elle ne sait même pas qu'il y en a de différentes sortes. De toute façon, moi j'aime bien les choses ordinaires, c'est toujours celles qu'on connaît le moins. Tiens ! En voilà un qui a plongé la tête dans l'eau ; il est drôle, il gigote !

Oh ! J'entends la sirène d'un bateau qui passe ! Attends, bateau, attends cargo ! Je veux embarquer, je veux me rendre jusqu'à la mer, la vraie, je veux la traverser ! Grand-maman est d'accord, j'en suis sûre ! Je partirai dans ma robe blanche avec sur la tête ma couronne de fleurs, et quand maman viendra me chercher, Anita dira : « Elle est partie, ta fille, affronter des vagues grosses comme des maisons ! »

Bon Dieu ! Il a du souffle mon goéland, il a encore la tête sous l'eau... mais... que fait-il ? Il se débat de plus en plus. On dirait qu'il cherche à s'envoler... Est-ce qu'il m'appelle ? Oui ! Il m'appelle de ses ailes qui claquent l'eau, la giflent. J'arrive, mon goéland, j'arrive !

Je dévale la pente qui me sépare du rivage, je trébuche et une roche pointue s'enfonce dans la paume de ma main droite. Je me redresse, j'atteins le rivage mais la marée est basse, mon goéland est encore loin. Mes pieds s'enlisent dans la vase. Mon goéland se débat avec moins de conviction. Comme moi, il s'épuise. Comme moi, il s'obstine. Courage, mon Jonathan, j'arrive ! J'ai de l'eau salée jusqu'à la taille. Mon goéland ne bouge plus que par soubresauts, par spasmes. Je le saisis enfin de mes petites mains. Il est gros, c'est un goéland à manteau noir. J'ai du mal à le soulever. Quand il émerge enfin, ses ailes et sa tête restent pendantes.

Je replie ses ailes et rebrousse chemin. Il n'est pas mort encore, il remue un peu contre moi, je crois. Oh ! Comme il est beau, fait de jour et de nuit ! Mais son bec pointe obstinément vers le sol. Son cou est-il cassé ? S'est-il coincé le bec ou le crâne entier entre deux rochers ? Pourquoi est-il si beau dans mes bras frêles, tout chaud, intact, parfait, sans blessure aucune ? C'est lui qui est endimanché et moi, toute crottée. Ma robe blanche, rendue grise et lourde, me colle aux cuisses. Mon gant droit est taché de rouge, je saigne et j'ai un cadavre dans les bras.

Le temps presse. Je m'agenouille et le dépose par terre. Je lui souffle dans le bec de toutes mes forces. Je veux lui souffler la vie, mais mon goéland reste immobile. Non, il n'est pas mort ! Non, non, non, non et non !

Je me relève, j'ouvre ses ailes endeuillées, son grand manteau noir et, dans un dernier effort, je le lance dans les airs. Vole ! Vole ! Il retombe lourdement. Je

ne renonce pas ; je le lance et le relance, chaque fois plus haut. Vole ! Mais vole donc ! Vole que je te dis ! Il retombe toujours, toujours sans vie. Je ne démissionne pas, je le jette en l'air, encore et encore. Il est sourd ou je suis muette. J'ai dit VOLE ! Oh ! Vole, s'il te plaît, vole... Mon menton se met à trembloter... Vole, je t'en prie, je t'en supplie... Vole...

Épuisée, je m'étends sur le dos ; la couronne de fleurs tombe de ma tête. Je suis sale et laide et lourde, si lourde que je vais m'enfoncer dans le sable boueux. Je prends mon Jonathan, le dépose sur ma poitrine, son bec sur ma gorge, ses ailes ouvertes sur mes bras en croix.

Est-ce que je pleure ou est-ce le sel de mer que je goûte sur mes lèvres ? Ma mer à boire... Je regarde le ciel bleu, d'un bleu trop bleu, ce ciel où ne volera plus jamais mon goéland. J'entends grand-maman qui m'appelle. Je l'entends qui crie à fendre l'âme, qui hurle que je dois revenir, que la marée monte. Mais je suis lasse, terriblement lasse. Et j'ai raté un sauvetage. Je ferme les yeux, pour ne plus voir le ciel.

* * *

Grand-maman me force à quitter la baie mais me laisse traîner mon goéland. Elle dit que nous l'enterrerons, que je pourrai lui construire une petite croix de brindilles, si je veux. Je demande de garder une plume noire de son manteau en souvenir. Maman dirait que c'est plein de microbes, mais Anita, elle, acquiesce.

Elle prend mon menton dans sa main et plonge ses yeux bleus dans les miens. Elle me dévisage longtemps. Je suis dévastée, elle souffre... « Mon Dieu ! Ma chérie, mon ange ! Tes yeux bleus ont viré au noir. » Grand-maman s'assoit par terre, sur ma grosse roche ; elle est souple encore, grand-mère. Je suis déjà

*grande, je suis trempée et souillée, mais elle m'accueille sur sa poitrine, m'enveloppe de ses longs bras. Pendant ce temps, je berce mon goéland :
« Grand-maman, ma couronne. La marée l'a emportée. »*

– ¿ Señorita ? ¿ Señorita ?

Marianne reconnaît la voix. Cette fois, elle réussit à ouvrir les yeux et voit une grosse moustache noire autour de laquelle tout se met de nouveau à tourner. L'homme à la moustache commence à chanter une berceuse en espagnol. La voix est chaude, vibrante, triste comme Marianne. La chanson terminée, l'homme dit :

– *Eso se lo cantaba a Leticia cuando era bebé. Y también se lo canté todas las noches que pasó en el hospital.*

– ...

– *Lo siento, señorita, hablo demasiado. Descanse, ahora.*

* * *

Le lendemain, Marianne retrouva ses esprits. Elle comprit pourquoi elle avait été enveloppée dans un drap humide : sa peau était sèche et brûlante. De temps en temps elle visitait encore ce *no man's land* entre rêve et réalité où elle pouvait fouiller ses blessures sans douleur excessive. Sa profonde tristesse ne l'avait pas quittée et se jumelait maintenant à la désagréable impression d'être un détritrus dans un lieu aseptisé, totalement inconnu. Elle se prit à espérer que la moustache noire revînt auprès d'elle.

Quand l'homme arriva, ses yeux plus que sa moustache la frappèrent. Ils étaient si noirs qu'on n'en distinguait pas les pupilles. Marianne se souvint du jour où sa mère était venue la chercher à la Malbaie, sans remarquer la nouvelle couleur de ses yeux. Dans le regard noir de l'homme à son chevet, elle trouva une expression familière et s'y accrocha de toutes ses forces. D'une voix posée, il dit qu'il s'appelait Federico et qu'il l'avait ramassée sur la tombe de sa fille. Avait-elle connu Leticia ? Elle chercha longtemps une réponse qui convienne et l'homme ne la pressa pas. Depuis qu'il ne voyait plus grandir sa fille, le temps avait perdu

pour lui toute consistance. Marianne hésitait. Comment mettre des mots, espagnols de surcroît, sur la révolte qui l'habitait, comment expliquer qu'elle se sentait profondément liée à cette enfant qu'elle n'avait jamais vue, comment avouer que Leticia lui manquait affreusement, qu'elle refusait de croire que la vie s'était retirée d'elle, comment expliquer à celui qui l'avait engendrée le vide que son absence créait en elle ?

– *Sí, la conocía. Y me hace falta.*

L'Espagnol fut étonné de constater que la jeune femme parlait sa langue, d'autant que l'infirmière avait affirmé le contraire. Il fut aussi intrigué. Était-il possible que cette étrangère eût vraiment connu sa fillette ? Les larmes se remirent à couler sur les joues de Marianne et Federico n'eut pas le cœur de la questionner plus avant. De toute façon, depuis la mort de sa fille unique, il avait perdu la faculté de s'étonner, avait renoncé à trouver des réponses. Aussi n'avait-il pas été surpris outre mesure en trouvant ce corps inanimé sur la tombe de Leticia, où il venait faire sa prière quotidienne. Au fond, que lui importait d'où sortait cette voyageuse, que lui importait s'il avait affaire à une folle ? N'était-il pas fou lui-même, depuis un an... Elle pleurait sa fille, elle se souvenait d'elle alors qu'ils étaient si nombreux ceux qui l'avaient bien connue à l'avoir déjà oubliée ; cela l'émouvait. Savoir son nom lui suffirait.

– Mariana, répondit-elle.

C'était la première fois qu'elle se présentait volontiers à quelqu'un depuis qu'elle avait quitté la demeure d'Anita.

* * *

La jeune femme resta quelques jours à l'hôpital de *Burgos* même si sa température était revenue à la normale et que les délires avaient cessé. Elle ne semblait conserver aucune séquelle du coup de chaleur qui l'avait accablée, mais les circonstances dans lesquelles on l'avait trouvée inconsciente et son refus de manger inquiétaient sérieusement. De plus, elle défendait qu'on avertît qui que ce soit de son état.

Federico lui rendit visite deux fois par jour et Marianne, qui craignait qu'on ne trouve les coordonnées de sa grand-mère dans ses affaires, en fit son répondant. Il était heureux de trouver quelqu'un qui ne se lassait pas d'entendre ses histoires sur Leticia, quelqu'un qui ne trouvait pas morbide sa façon si vivante de parler d'elle, un an après son départ. Ils pleuraient ensemble, aussi, et le malheureux papa disait à la jeune femme venue d'ailleurs que ses larmes étaient belles. Le soir, il lui chantait la berceuse préférée de son enfant, celle qu'il lui avait si souvent fredonnée les derniers jours à l'hôpital. En partant, il déposait toujours un baiser sur la joue de Marianne qui le laissait faire à cause du noir de ses yeux et de la douceur de sa longue moustache.

L'envie de Marianne de rejoindre Leticia ne s'évanouissait pas. Il lui semblait qu'elles seraient bien sous la terre chaude, l'une contre l'autre, leurs quatre jambes emmêlées. Oh ! Oui... Comme il serait bon ce long sommeil paisible sur lequel veillerait Federico, sans relâche. Plus le temps passait, plus Marianne s'attachait au père de Leticia. Elle aimait la lenteur de ses gestes ; on aurait dit qu'il se mouvait dans l'eau. Parce qu'ils fixaient toujours l'envers des choses, ses yeux ressemblaient à ceux d'un aveugle. Elle ne savait pas pourquoi elle arrivait à recueillir sans souffrance la douceur de cet homme, mais elle souhaitait que cela se poursuive, longtemps, longtemps encore.

Un jour, cependant, Federico apporta de chez lui un gazpacho frais. Il expliqua à sa protégée qu'il l'avait cuisiné lui-même : il voulait qu'elle en mange.

La soupe sentait bon et la jeune femme ne pouvait refuser cette faveur à Federico. Sur le coup, elle se régala. Lorsqu'elle fut seule, elle se rendit compte qu'elle venait de signer la fin de son séjour à l'hôpital. En mangeant, ses forces lui reviendraient, elle devrait quitter Federico, reprendre la route de Saint-Jacques et renoncer à celle du cimetière. « Mange et marche ! » N'était-ce pas cela, en définitive, que lui signifiait Federico ? Il avait assez d'une petite morte pour qui chanter, sur qui veiller ; Marianne, elle, devait marcher, il la pousserait dans le dos s'il le fallait pour l'aider à partir. Pour la première fois, elle fut jalouse de Leticia.

* * *

« Sans t'égarer, sans reculer, sans piétiner, chante et marche ! » La prière de saint Augustin recommença à rôder dans la tête de Marianne et avec elle la voix d'Anita qui demandait : « Prête-moi tes jambes. » La petite-fille ignorait comment cette voix frêle avait pu se taire si longtemps... Avait-elle été enterrée par celle de Federico ? Marianne l'avait-elle sciemment étouffée au moment de s'égarer dans le cimetière ? Toujours est-il qu'elle l'habitait de nouveau, à présent, et la tirait en avant. Dans quelques jours, elle serait de nouveau pèlerin.

IV

Marianne quitta *Burgos* au petit jour, cette fois avec sa gourde bien remplie. Devoir repasser devant le cimetière où reposait Leticia l'inquiétait énormément. Saurait-elle résister à la tentation de pousser la grille une nouvelle fois ?

À la sortie de la ville, elle eut l'impression de voir pour la première fois l'*Hospital del Rey*. Elle était pourtant vraisemblablement passée par ici quelques jours plus tôt... Le portail de la chapelle de l'hôpital représentait trois générations d'une famille en pèlerinage vers Compostelle. Marianne contempla longuement la scène en pensant à Anita. Avant de continuer, elle but une gorgée d'eau. À ce moment-là, elle sut qu'elle arriverait à vaincre son désir de s'ensevelir auprès de Leticia.

La grande route qu'elle empruntait devint un chemin plus petit et se mit à serpenter. Ce matin-là, pas de douleur aux talons ni au genou, grâce à la longue immobilisation. La chaleur sèche était rendue agréable par une brise qui taquinait les peupliers en bordure du chemin. Le bruissement des feuilles donnait à Marianne l'impression d'une présence ; elle pensa qu'il était plus facile de marcher quand murmuraient les peupliers.

Lorsque le cimetière se trouva de nouveau sur sa gauche, la jeune femme ne put s'empêcher de s'en approcher et de pousser la grille de fer. Elle repéra tout de suite les marguerites sauvages et s'en approcha. Une nouvelle fois elle se débarrassa de son sac à dos et s'agenouilla devant la croix noire, mais tout était différent. La lumière du matin, infiniment plus douce que celle de midi, transfigurait les lieux. Le jaune des fleurs et le bleu du ciel n'aveuglaient pas comme l'autre fois, mais caressaient la rétine. Dans le corps de Marianne de l'énergie subsistait et dans son esprit le souvenir d'Anita s'animait. Elle se rappela

le portail de bois de la chapelle : trois générations de pèlerins en route. Alors elle décida d’emmener avec elle non seulement Anita, mais aussi Leticia qui, malgré son jeune âge, n’avait plus de jambes pour marcher ni de voix pour chanter. Elles seraient trois à marcher à travers elle, une aïeule, une jeune femme et une enfant. Étrangement, loin de lui peser, cette pensée lui donna des ailes.

Elle quitta sereinement le cimetière pour rejoindre le chemin qui montait doucement sur quelques kilomètres. Elle marchait sans remords beaucoup moins vite qu’à l’habitude, d’un pas plus sûr. Elle s’arrêta vers 10 h dans un café sombre et peu fréquenté. À peine attablée, elle s’inquiéta du courage qu’il lui faudrait déployer tout à l’heure pour reprendre la route. Devait-elle se réjouir d’enfin s’offrir cette première véritable pause ou se trouver idiote de s’imposer une fois de plus la souffrance des premiers pas ?

Au comptoir se tenait une femme enceinte de sept ou huit mois. Une main posée sur son ventre rond, elle placotait avec le tenancier de l’établissement, peu empressé à servir sa nouvelle cliente. En observant la scène, Marianne se demanda ce que répondrait cette future maman si on lui proposait de la soulager du poids du bébé pendant une journée, question de reprendre des forces pour l’accouchement... Ne serait-ce pas le meilleur moyen pour elle de se mettre à percevoir l’enfant comme un fardeau à traîner ? Marianne fut sur le point de se remettre en marche, de reprendre sur-le-champ le poids de ses bagages et celui de son angoisse, mais l’homme s’approcha de sa table pour prendre sa commande. Elle fut prise au dépourvu, elle n’avait pas réfléchi un instant à ce qu’elle voulait boire ou grignoter. Devant cette indécision, l’homme retourna derrière son comptoir sans mauvaise humeur, reprit la conversation avec la femme enceinte tout en s’affairant. Il revint quelques minutes plus tard, une tasse à la main.

– *Un café con leche y mucha azúcar. Perfecto para peregrinos. Y no te equivoques, el mío es el mejor del camino francés.*

Marianne n'avait pas spécialement envie d'un café au lait, mais elle le but tout de même volontiers. Elle en profita pour sortir de son sac une carte postale achetée plusieurs jours auparavant représentant le pont romain de *Los Arcos*, là où avait coulé jadis une « eau meurtrière ». Parce qu'elle avait dû s'arrêter dans cette ville à contrecœur, à cause de son genou, elle n'avait pas osé envoyer la carte. Le moment était maintenant venu. Au verso elle écrivit : « Pont traversé. Toujours en marche, grand-maman. » L'homme avait raison, son café sucré était bon et il revigorait. Après avoir réglé la note, elle se sentit capable de repartir.

Il était bien 11 h quand elle se rendit compte qu'elle suivait, certes de très loin, deux autres pèlerins. Elle fut saisie. Elle avait pour horizon deux pèlerins, comme elle, en route vers Compostelle ! Elle n'en revenait pas. Elle ne s'immobilisa pas cependant, car les deux silhouettes l'attiraient à la manière d'un aimant. Neuf jours à avancer en fixant ses pieds pour dérober son visage aux regards hostiles, neuf jours à dépasser bêtement ses semblables au lieu de s'accrocher à eux.

Soudain, elle eut envie de se retourner pour vérifier si quelqu'un la suivait. Si oui, cela signifierait qu'elle s'insérait dans une chaîne, qu'elle en était un maillon. Elle réprima son envie, de peur de faire demi-tour. Sa détermination était si neuve encore, si fragile, qu'elle méritait des égards. Marianne se jura de ne jamais regarder en arrière, mais elle se promit aussi de lever désormais la tête. Elle verrait ainsi qui lui ouvrait la voie ; quant à ceux qui marchaient dans son sillon à elle, elle les imaginerait.

Arrivée à *Hornillos del Camino*, elle s'arrêta au refuge. Elle y fit tamponner son *credential*, puis inspecta les lieux. L'endroit lui parut accueillant, sans compter qu'elle pourrait s'offrir le luxe d'une douche à l'eau chaude. Elle avait l'énergie nécessaire pour se rendre au moins jusqu'à *Hontanas* – une

vingtaine de kilomètres seulement la séparait de *Burgos* d'où elle était partie le matin –, mais elle décida d'employer cette énergie à autre chose.

Après avoir cassé la croûte et lavé ses vêtements, elle sortit se promener en souliers, sans sac à dos. Ainsi vêtue, elle se sent tellement légère, presque en apesanteur ! Avec étonnement elle constate qu'il n'y a dans le village qu'une seule rue, qui coïncide avec le *Camino*. Elle se demande si les habitants du village accordent encore une quelconque importance aux pèlerins qui défilent devant eux ou s'ils sont devenus indifférents à leur égard.

Juste avant la nuit, dans le refuge, Marianne observe les gens qui l'entourent. Qui marchera devant elle le lendemain ? Lesquels lui serviront de locomotive ?

Encore la mer, toujours la mer, ce goût de sel... Je veux la traverser cette mer. Je cours vers elle, j'y plonge. Confiante, je nage longtemps, longtemps. Je fais du sur-place quelques secondes, pour voir derrière : la panique monte en moi, comme une marée sous la pleine lune... Le rivage a disparu... Trop loin pour rebrousser chemin, pas assez pour réussir la traversée. De l'eau, partout de l'eau, devant, derrière, entourée d'eau... Condamnée au milieu de cette plaine fluide. Une seule solution : boire, boire toute cette eau - salée -, vider la mer de toute son eau, reprendre pied, pouvoir marcher... Une gorgée, une autre, encore une autre... C'est beaucoup trop, toute cette eau, pour moi toute seule ! Trop loin et pas assez... La noyade me guette. Avaler, ingurgiter toutes ces gorgées d'une eau salée qui gruge mes joues et brûle ma gorge.

Au réveil, la panique de Marianne ne s'évanouit pas tout de suite. Dans son lit, immobile, elle eut un instant l'impression d'être étendue sur un radeau à la dérive, sans autre repère que les radeaux qui flottaient autour d'elle. Où était donc passé le début de sérénité qu'elle avait éprouvé la veille ? Pouvait-elle vraiment calquer sa trajectoire sur celle d'un autre pèlerin, peut-être aussi égaré qu'elle ?

Marianne finit tout de même par se conforter dans sa décision. Pendant neuf jours, elle avait progressé à l'aveugle, le regard tourné vers l'intérieur, vers un lieu intime, peuplé d'images obsédantes, de présences inquiétantes. Elle avait maintenant un impérieux besoin de poser les yeux ailleurs. Comme la terre ferme de Compostelle paraissait encore hors de portée, mieux valait choisir un marcheur pour rivage.

Elle décida donc de ne rien prévoir avant de partir. Elle n'ouvrit pas son guide. Elle n'évalua pas les distances, elle n'étudia pas le trajet du jour, elle ne se fixa pas d'objectif. Non, en ce dixième jour de marche, elle se reposerait sur autrui. Ainsi, elle n'aurait pas à réfléchir, à calculer, à vérifier, à s'inquiéter, mais seulement à mettre un pied devant l'autre, sans relâche.

Peu après *Hornillos del Camino*, elle se mit donc à suivre de loin un jeune homme qu'elle n'avait pas aperçu la veille. Pendant 19 kilomètres, elle ne vit de lui qu'une paire de jambes sous un sac à dos militaire. Il y avait bien d'autres pèlerins sur le *Camino*, ce jour-là, mais c'est lui qu'elle avait choisi entre tous, peut-être parce qu'il paraissait jeune comme elle, peut-être parce qu'il marchait d'un pas cadencé qui inspirait confiance. Son obstination à rester complètement sur la gauche du chemin quel qu'en soit l'état intriguait. De plus, comme il ne regardait jamais en arrière, lui non plus, Marianne pouvait l'examiner à son aise sans qu'il ne la surprenne.

Le jeune homme s'arrêta à *Castrojeriz*, comme plusieurs autres pèlerins partis du même gîte que lui le matin. Marianne l'imita sans se poser de questions. Quand elle pénétra dans le refuge, il avait disparu, sans doute dans une des chambres mises à la disposition des pèlerins. Sur la table à l'entrée du refuge, il y avait une corbeille en osier. Sur un petit carton posé devant, on lisait : « *300 pesetas, por favor* ». En déposant sa contribution, Marianne remarqua juste à côté du panier un petit paquet brun ficelé qui lui était adressé. Éberluée, elle jeta un regard circulaire avant de s'emparer du paquet qu'elle emporta dans la chambre la plus proche. Il y avait dans cette chambre étroite deux paires de lits superposés. Elle hisse son sac sur un des lits du haut, grimpe l'échelle et s'étend à plat ventre, le colis contre son cœur. Elle a cru reconnaître l'écriture fine et appliquée d'Anita... Est-ce possible ? Comment aurait-elle pu deviner qu'elle s'arrêterait ici, à *Castrojeriz* ? Comment a-t-elle trouvé l'adresse ? Que pouvait bien contenir ce paquet pour qu'il vaille la peine d'être envoyé sur le Chemin ? Les questions se bousculent en Marianne, elle déchire fébrilement le papier et trouve d'abord une enveloppe beige. Elle l'ouvre.

Mon oiseau de nuit,

Tu t'arrêteras dans ce refuge, je pense. En tout cas, je prends le risque de t'écrire ici, pendant que je le peux encore... J'ai reçu ton colis. Il contient ton odeur. Le soir, quand il fait frais, je porte ton tricot trop grand pour moi. J'ai maigri.

Ma chouette, chaque jour, je marche un quart d'heure dans le jardin en contemplant ton cerisier. Chaque nuit, je laisse brûler pour toi mon lampion jaune dans le salon. Ma petite-fille, tu n'es pas seule. Avec toi je souffre, avec toi je marche, avec toi je chante. Courage, notre pèlerinage achève.

Je t'envoie, comme on jette une bouteille à la mer, ce livre qui m'a appartenu. Je n'en ai plus besoin. J'ai des trous de mémoire, mais les mots de mes pages préférées résonnent en moi

pour jamais. De tout cœur j'espère qu'il te parviendra. Fais-en ce que tu veux. Ne te fie pas au titre, c'est un livre de poésie.

Ma main est fatiguée d'écrire. Je dois finir ma lettre. Je veille sur toi. J'ai confiance en toi. Et je t'aime.

Ta grand-maman, Anita, xxx

Des larmes roulent sur les joues de Marianne jusque dans son cou. Elle en éprouve un profond soulagement, comme si la lettre d'Anita avait enfin raison d'un barrage trop longtemps soumis aux pressions du courant. Anita était *avec elle*, elle le lui rappelait, *avec elle* dans la souffrance, *avec elle* dans la marche. Anita l'avait retrouvée, dans ce village perdu d'Espagne ! Oui, Anita veillait sur elle, c'était incontestable.

La petite-fille pleura librement jusqu'à épuisement. Elle s'assoupit un moment, le visage humide, la lettre dans la main droite... Lorsqu'elle s'éveilla, elle sentit pour la première fois depuis une éternité une léthargie bienfaisante dans ses membres. Son corps avait déposé les armes, quelqu'un d'autre, loin d'ici, se battait à sa place. Elle prolongea aussi longtemps qu'elle put cet état qui lui rappelait l'enfance.

Les mots d'Anita s'imposèrent pourtant vite à son esprit : « Je t'envoie, comme on jette une bouteille à la mer, ce livre qui m'a appartenu. » Elle voulut reprendre le paquet, mais des fourmis couraient dans ses bras. Elle patienta quelques minutes, ramenant lentement ses mains à la vie. Elle creva quelques-unes des bulles d'air qui protégeaient le mystérieux livre avant de le déballer. Le titre, *Psaumes*, la laissa perplexe. « Ne te fie pas au titre », avait écrit sa grand-mère. Marianne choisit une page au hasard :

*Jusques à quand, Yahvé, m'oublieras-tu ? jusqu'à la fin ?
 jusques à quand me vas-tu cacher ta face ?
 jusques à quand mettrai-je en mon âme la révolte,
 en mon cœur le chagrin, de jour et de nuit ?
 jusques à quand mon adversaire aura-t-il le dessus ?
 Regarde, réponds-moi, Yahvé mon Dieu !*

Illumine mes yeux, que dans la mort je ne m'endorme...

Quelqu'un fit irruption dans la chambre. Marianne dissimula rapidement le livre sous son oreiller. Elle ne souhaitait pas partager sa lecture. L'arrivée de cet homme l'importunait. Depuis son départ, elle supportait mal le spectacle des pèlerins endormis. Aussi espérait-elle cette fois que personne ne viendrait se joindre à elle et que son intimité serait protégée. Espoir déçu. Aussi, quand le jacquet la salua poliment ne put-elle réprimer un mouvement d'humeur. L'homme eut au moins la décence de s'installer sous elle. Elle pourrait plus facilement l'ignorer. En attendant la nuit, elle quitta la chambre, habitée par ce beau vers : « Illumine mes yeux, que dans la mort je ne m'endorme... »

* * *

Le sommeil boudait Marianne. Il avait pourtant enveloppé sans caprice l'homme allongé sur le lit d'en bas. Quand elle en fut certaine, elle sortit une lampe de poche de son sac. Sa grand-mère avait jeté une bouteille à la mer à son intention, elle brûlait d'en libérer le précieux message.

Grand-maman, la pénombre m'étreint et toi, tu m'y rejoins. Je cherche dans ton livre la lueur d'un lampion. Je lis :

*« Ne sois pas loin : proche est l'angoisse,
pour moi, point de secours !
Des taureaux nombreux me cernent,
de fortes bêtes de Bâshan m'encerclent ;
contre moi bâille leur gueule,
lions lacérant et rugissant.*

*Je suis comme l'eau qui s'écoule
et tous mes os se disloquent ;
mon cœur est pareil à la cire,
il fond au milieu de mes viscères ;
mon palais est sec comme un tesson,
et ma langue, collée à ma mâchoire. »*

*Tu es folle, grand-maman ! Que m'as-tu envoyé ?
Ton livre : un tison entre mes mains !*

« Mon palais, sec comme un tesson... »

*J'éteins ma lampe. Que les mots s'effacent,
qu'ils s'évanouissent dans la nuit noire !*

« Tous mes os se disloquent... »

Partout, ils ressurgissent... Ils scintillent dans le noir...

« Mon cœur fond... au milieu de mes viscères.

Pareil à la cire. »

*Assaillie par ces mots lumineux
qui laissent derrière eux des traînées blanches.*

« Des taureaux me cernent. »

*Des mots qui déchirent la nuit noire
et lacèrent ma peau.*

« Je suis comme l'eau qui s'écoule... »

*Des mots qui tourbillonnent et me soulent.
Grand-maman !*

« Proche est l'angoisse ! »

J'ai peur.

« Point de secours. »

La nuit fut interminable. Lorsque le pèlerin endormi sous Marianne se mit enfin à remuer, elle lui en fut terriblement reconnaissante. Tremblante de fatigue et d'épouvante, elle ne savait que faire du livre d'Anita. Quel bouquin ensorcelant, dangereux ! Il recelait des cris qu'il valait mieux étouffer. Comment faire à présent pour les forcer à reprendre leur place inoffensive sur les pages blanches ? Anita avait envoyé ce livre comme une « bouteille à la mer » ; sa petite-fille l'avait ouverte. Sitôt le bouchon retiré, une voix, celle d'un mauvais génie, s'était échappée. Cette voix accepterait-elle jamais de réintégrer sa prison ? S'épuiserait-elle à rôder jusqu'à sombrer dans le silence ? L'envoûtement dont Marianne se croyait victime la conduisait au bord d'un précipice. Il fallait à tout prix reprendre la route, au plus vite, dans la bonne direction.

* * *

Pour éviter les faux pas, la jeune femme ne trouva meilleure solution que de s'en remettre au même jeune homme que la veille. Volontairement obnubilée par la masse kaki du sac à dos, elle parvint sans ambages au refuge de *Frómista*.

Là, à la sortie des toilettes, elle croisa le jeune homme pour la première fois. Elle fut saisie par son expression étrange : il souffrait d'une paralysie faciale de la moitié du visage. Son œil gauche, très irrité, se fermait difficilement ; son sourcil du même côté ne bougeait pas et le coin gauche de ses lèvres était tombant. Tout cela conférait au visage une curieuse allure de masque triste...

* * *

De *Frómista* à *Carrión de los Condes*, Marianne suivit l'homme d'un peu plus près. Fidèle à lui-même, il ne se retourna pas une seule fois pendant le trajet, ce qui ne l'empêcha pas de percevoir derrière lui une présence persistante. Arrivé au refuge, il voulut mettre un visage sur cette présence. Il se dépêcha de déposer

son sac à dos sur un lit et guetta l'arrivée du prochain pèlerin. Quand il aperçut la jeune femme dans l'embrasure de la porte, il crut la reconnaître. Elle s'installa non loin de lui dans le dortoir. Assise sur le bord du lit, elle se déchaussa, puis agita ses orteils en grimaçant. En se redressant, elle vit le jeune homme qui l'observait. Ils se regardèrent quelques secondes avant de se détourner tous les deux, gênés.

Au souper, elle apprit que le jeune homme s'appelait Hans et qu'il était Allemand. Il choisit comme à son habitude de s'asseoir à l'extrémité gauche de la table, dissimulant la partie honteuse de son visage au plus de gens possible. Marianne mangeait à l'autre bout du même banc. Entre eux se trouvait un Américain. De l'autre côté de la table, une Française côtoyait un couple de Norvégiens d'un certain âge. Hans était peu bavard, mais Marianne l'entendit s'exprimer en anglais et en français avec aisance. Lorsque l'hôte du refuge, un curé fort jovial, se joignit à eux pour leur offrir du vin et leur raconter de joyeuses anecdotes, Marianne dut servir d'interprète. Elle ne se prêtait pas facilement à ce jeu-là. D'ailleurs, depuis sa rencontre avec Hannah au début du chemin, elle simulait une ignorance crasse de l'anglais pour éviter les contacts avec d'autres pèlerins.

Mais cette fois, c'était différent. Il y avait cet homme, au bout du banc, dont elle avait de plus en plus envie de se rapprocher. Quand il souriait timidement avec la moitié mobile de son visage, il avait un air cynique un peu effrayant, mais elle surmonta vite la répulsion qu'elle avait d'abord éprouvée. Ce visage à moitié détruit aurait pu lui appartenir ; elle se reconnaissait dans la honte qu'elle devinait sous les traits. Cette parenté qu'elle se découvrait avec l'homme sur les traces duquel elle marchait éveilla en elle tendresse et compassion.

Elle accepta donc de traduire en français les récits du curé pour Hans, qui lui traduisait en anglais à l'intention de l'Américain et des Norvégiens. Quand Hans s'exprimait en français, Marianne répétait ses propos en castillan.

Secrètement, elle éprouvait du plaisir à accueillir en elle les mots de Hans avant de leur redonner vie dans une autre langue. À l'inverse, c'est avec délice qu'elle écoutait Hans transformer ses propres mots en passant à l'anglais. Au fil de ce court échange, ils devinrent un peu plus volubiles. Sans doute aimaient-ils tous les deux que leur parole, même anodine, se mêle à celle de l'autre. Ce fut leur première discussion. Ce soir-là, Marianne espéra qu'à l'avenir, elle marcherait non pas derrière lui, mais *avec* lui.

* * *

Le lendemain matin, Hans sirota son café un peu plus longuement que d'habitude. Du coin de l'œil, il surveillait l'intrigante Marianne. Quand elle fut presque prête, il se mit en route. En quittant *Carrión*, ils empruntèrent la *Carretera del Indiano*. Le paysage était aride et monotone. Peu d'arbres, aucun vallon, aucun virage, mais de hautes herbes jaunes et sèches, de part et d'autre du chemin. Soudain, l'absurdité de son projet apparut à Marianne. Pourquoi s'obstiner à mettre un pied devant l'autre quand on se trouve au milieu de nulle part ? Il y avait bien la silhouette de Hans au loin, mais se tenir à égale distance du dos d'un inconnu 25 kilomètres durant n'avait rien de particulièrement édifiant non plus... Comment jurer qu'elle avait progressé depuis le matin ? Comment savoir avec certitude si le chemin sans repère qu'elle foulait ne se dérobaient pas sous ses pieds comme un tapis roulant ? « Qu'est-ce à dire, marche ? Avance, avance dans le bien », disait l'Alléluia du pèlerin. Était-il possible qu'en plus de deux semaines de marche, elle n'ait pas *avancé* ?

Prisonnière de la foule, je te regarde, lévrier plein de fougue, lâché sur une route qui tourne. À toute allure, tu cours, tu bondis, tu fends l'air ! Dans ton regard rouge s'enfuit un lapin vif. Tu t'essouffles sans te lasser, irrésistiblement tiré en avant par une boule de poil blanc.

N'entends-tu pas la clameur de la foule ? Ne sens-tu pas qu'elle te trompe sans remords ? On parie sur ta vitesse et ta bêtise. Arrête, immobilise-toi ! Ne te laisse pas duper par les hommes. Ne te laisse pas entraîner par tes semblables qui se précipitent comme toi vers une fausse proie. Tu rêves en vain au goût du sang qui giclera sous tes crocs blancs. Cesse de te rêver sauvage : tu n'es qu'un esclave.

Il faisait encore nuit quand Marianne ouvrit les yeux, le cœur battant et la bouche sèche d'avoir tant hurlé au lévrier de s'arrêter. Même éveillée, elle ne pouvait s'empêcher d'accorder à cette course une importance capitale. Elle sentait que son sort était lié à celui du lévrier qu'elle avait tenté de sauver en rêve. Depuis cinq jours, Hans était sa seule motivation, son seul but. Elle avait rejeté sur lui tout le poids de ses responsabilités. Depuis cinq jours, elle n'avancé plus, elle *suivait*. L'Allemand n'était peut-être qu'un leurre auquel elle s'attachait stupidement. De quoi, de qui donc était-elle l'esclave ? Elle pensa à Anita. Sa grand-mère avait « parié » sur elle pour se rendre à Compostelle, mais pour sûr, jamais elle n'avait cherché à l'asservir. Les rares moments où Marianne s'était sentie libre et légère rimaient avec « grand-mère ». La jeune femme se recroquevilla dans son lit, les genoux contre la poitrine. Anita avait demandé ses jambes. Qu'advenait-il du reste de son être ?

Les respirations des pèlerins se répondaient dans la pénombre comme l'auraient fait le souffle de chiens endormis. Marchaient-ils tous à leur insu sur une piste circulaire, à la poursuite d'un mirage ? À leur arrivée, leur manque de lucidité les empêcherait de reconnaître en Saint-Jacques leur point de départ.

Elle se sentit oppressée comme aux premiers jours. Était-elle en train d'échouer ? Elle commençait à croire qu'elle atteindrait un jour Compostelle, mais était-ce suffisant ? Sa grand-mère n'avait pas parié sur un chien, mais sur elle pour se rendre à destination. Cela n'impliquait-il pas qu'elle prête à Anita des jambes de *femme* ?

Elle se leva sur-le-champ, s'empara du guide que lui avait offert sa grand-mère avant le départ et se rendit à la salle de bains pour le consulter à la clarté sans déranger les dormeurs. Assise sur la toilette, elle dut réfléchir un instant avant de se rappeler dans quel village elle se trouvait : *Ledigós*.

V

Marianne quitta le refuge la première. Ce matin-là, elle tenait à affronter seule l'horizon. Son guide proposait une étape courte, une quinzaine de kilomètres, de *Ledigos* jusqu'à *Sahagún*, mais elle décida d'en ajouter une autre. En parcourant d'un trait une trentaine de kilomètres, elle sèmerait ses compagnons de route des derniers jours, elle romprait le lien de dépendance qui l'unissait à Hans. Elle voulait se suffire à elle-même.

Sept ou huit kilomètres après son départ, elle entra dans un petit village qui tout de suite lui parut hostile. Les habitants qu'elle croisait l'épiaient, la dévisageaient de leurs yeux brillants, un méchant rictus aux lèvres et parlaient dans son dos dès qu'elle les dépassait. Selon son guide, le village portait le nom du patron des voyageurs et des pèlerins : *San Nicolás*. Pour elle, ce nom avait une tout autre résonance...

Marianne s'efforçait d'adopter un noble port de tête, de soutenir le regard des villageois, d'avoir l'air souveraine dans sa solitude, mais elle se savait fragile et vulnérable comme un papillon tout juste sorti de son cocon. Un papillon qui fait sécher au soleil ses ailes encore fripées. Elle voulait à tout prix éviter que ses genoux ne fléchissent... À coup sûr, la main rude de Nicolas s'abattra alors sur sa nuque offerte : « Je te l'avais bien dit ! » susurrerait-il d'une voix mielleuse avant de la précipiter par terre. Elle s'imaginait mordre la poussière, furieuse et soulagée, écrasée par le poids du sac à dos.

* * *

À la sortie de *San Nicolás del Real Camino*, une douce ivresse gagna Marianne. Elle n'avait pas abandonné, elle n'avait pas succombé à la tentation de se débarrasser d'elle-même ! Le chemin de terre déboucha sur un petit ruisseau

sans pont. Quelques grosses roches permettaient de le franchir à sec. La jeune femme s'arrêta sur le bord et choisit mentalement son parcours : « Ici mon pied gauche, là le droit, puis une grande enjambée jusque-là, et voilà... » Elle sourit. Combien de fois avait-t-elle procédé ainsi, enfant ? Comme elle aimait à l'époque s'élancer, agile comme une chèvre, de pierre en pierre ! Oh ! La sensation de déraiper une fraction de seconde avant le retour à l'équilibre, quel délice ! Une fois sur l'autre rive, elle éclatait toujours d'un rire franc, de concert avec le ruisseau, ravie d'avoir arraché un petit cri de frayeur à sa mère.

Aujourd'hui pourtant, elle hésite. Elle se demande ce que charrie l'eau qui court à ses pieds pour ainsi l'attendrir. Elle inspire un grand coup, retient son souffle en traversant et poursuit son chemin sans se retourner.

* * *

Le sentier rejoignit une grande route. Marianne n'était pas rassurée. Chaque voiture qui la dépassait en trombe lui rappelait sa présence importune. Mais qui donc avait choisi pareil tracé pour le *Camino* ? Fallait-il manquer de sensibilité pour forcer deux univers aussi contraires à se côtoyer !

La jeune femme ignore le trafic tant qu'elle peut, mais soudain un camion fonce vers elle en vrombissant. Il est proche déjà quand son klaxon déchire l'air calme. Arrivé à sa hauteur, le mastodonte en croise un autre qui la frôle dangereusement. Elle se voit transformée en bête puante écrasée en bordure de la chaussée. Dans son esprit, la vision sanglante s'incrute. Les jambes molles et les mains tremblantes, elle tâche de presser le pas pour quitter au plus vite la route nationale.

* * *

Sur le pont de *Sahagún*, Marianne reconnut le pré des lances de Charlemagne présenté dans son guide. Elle s'enfonça dans la peupleraie touffue sans s'inquiéter de perdre de précieuses minutes. Si elle voulait atteindre *El Burgo Raneros*, elle devait d'abord retrouver un semblant de sérénité. Elle profiterait de cette pause pour casser la croûte.

En mangeant son sandwich au fromage au pied d'un peuplier, elle imagine les dizaines de milliers de chevaliers chrétiens la veille de la légendaire bataille contre les Sarrazins. S'ils avaient planté leurs lances dans la terre dans un esprit belliqueux, comment avaient-ils réagi en les trouvant ornés d'écorce et de pousses vert tendre le lendemain matin ? La vue de toutes ces armes devenues arbres apaise la jeune femme. « Armes » et « arbres », une même sonorité pour deux mots si contraires...

Marianne souhaiterait flâner longtemps encore dans la peupleraie frémissante, mais selon son plan matinal, il lui reste encore une quinzaine de kilomètres à parcourir. Elle décide de s'accorder un répit d'un quart d'heure et s'étend à l'ombre des arbres. Dans le feuillage, elle cherche un moment les oiseaux qui gazouillent.

Retour de la Malbaie. Je suis livide. Grand-maman s'inquiète, j'ai les yeux trop vides pour mes onze ans. Elle m'amène à la pépinière choisir un arbre : « Ce sera ton arbre. Tu le planteras derrière chez moi. J'en prendrai soin en ton absence. »

J'en choisis un, fragile et frêle. Il n'a qu'une tige pour tronc, pas de branches, mais quelques bourgeons : un cerisier. On me prévient, ses cerises seront amères. Je ne sais pas ce que « amertume » signifie, mais je m'en moque. Je l'ai choisi, je l'aime déjà mon fouet, mon cerisier. Nous le plantons ensemble, grand-maman et moi, les genoux et les mains dans la terre humide. Il grandit vite, mon arbre, il profite bien.

Printemps : mon cerisier en fleurs exhale un parfum sucré. Les abeilles, les papillons butinent. De temps en temps un oiseau-mouche. Été : mon cerisier verdit. Les petits fruits durs grossissent et rougissent. Parfois, je mange une cerise amère sans grimacer. Les oiseaux chantent entre deux bouchées. Automne : mon cerisier se dévêtit, je suis triste avec lui à l'agonie. Hiver : depuis qu'il est assez solide, Anita y suspend une mangeoire de tournesol noir. Mésanges, sittelles, geais gris.

Mon arbre, mon rempart contre l'hiver ! Accroupie, je me blottis contre lui. Ma main nue et patiente mordue par le froid. Un geai gris se pose furtivement sur le bout de mes doigts, pille une graine dans ma paume, s'envole. Ses ailes translucides dans les rayons de lumière lui donnent un instant l'allure d'un ange. Je regarde dans le creux de ma main. En échange de la graine, l'oiseau a laissé une joie dure et dense.

Printemps : mon arbre bourgeonne, ses fleurs embaument. Mon arbre, paré de blanc, beau, comme une jeune mariée. Mon arbre, mon recommencement !

Marianne ouvre les yeux. Son regard s'élève naturellement le long du tronc d'un peuplier au bout duquel le vert des feuilles et le bleu du ciel se disputent l'espace. Elle se lève et se remet en route vers *El Burgo*, avec en tête la lettre d'Anita, mille fois relue : « Ma chouette, chaque jour, je marche un quart d'heure dans le jardin en contemplant ton cerisier. »

* * *

À *Calzada del Coto*, le chemin se scinde en deux. Marianne bifurque à droite, sans trop réfléchir. L'itinéraire qu'elle a choisi est le plus ancien, mais le moins emprunté et le moins balisé. Une douleur sourde au genou gauche, trop bien connue, la préoccupe. Son dos aussi est fatigué. Elle a hâte d'arriver. Elle commence à regretter de s'être aventurée seule dans une si longue étape. Décidément, elle ne se domptait pas.

Sur sa route, pas de village, pas le moindre hameau. Ne doit-elle pas en traverser un avant *El Burgo* ? S'est-elle égarée ? Elle se met à tout balayer du regard, en quête d'une balise, quelle qu'elle soit. Les plus rassurantes prenaient la forme de coquilles Saint-Jacques peintes en jaune sur des bornes de ciment grises. Elles ressemblaient à des demi-soleils aux rayons pointant vers la droite. D'autres se résumaient à une flèche ou une tache sur un arbre, une clôture à vaches, un mur, un trottoir. Le découragement menace et l'angoisse rôde. Les derniers jours, Marianne avait choisi Hans comme unique point de repère, mais depuis le matin, elle titube seule de balise en balise, dépendante du Jaune, comme un bambin qui apprend à marcher dépend des bras tendus de sa mère pour oser s'élancer.

* * *

Quand Marianne aperçut enfin le village d'*El Burgo*, elle éprouva un profond soulagement. Elle arrivait, elle touchait au but ! Quelle belle victoire, la seule qui comptait ce jour-là...

Le refuge était remarquablement bien tenu. Des fleurs de couleurs vives égayaient la façade. Le dortoir était vaste et sur chacun des lits, un ensemble de draps blancs attendait le pèlerin. Malgré tout, Marianne n'arrivait pas à se réjouir. Elle choisit un lit et installa ses affaires, puis se rendit à la salle de bains. Elle aspergea son visage et sa nuque d'eau fraîche et poussa un long soupir. Appuyée sur le lavabo, elle releva lentement la tête et surprit son reflet dans le miroir.

Pour la première fois depuis son départ, elle ose se dévisager. Elle est frappée d'abord par le foulard qu'elle ne sent plus sur sa tête tant elle a pris l'habitude de le porter. Le visage de la paysanne aux raisins émerge de sa mémoire comme un précieux souvenir d'un coffre poussiéreux : « *Que te vaya bien, peregrina.* » Comme cette rencontre lui semble déjà lointaine !

Près de son nez rougi par le soleil, elle remarque de fines taches de rousseur, une « poussière d'or », dirait Anita. Quand elle était petite, elle avait en horreur ces impuretés sur sa peau, mais sa grand-mère racontait que le vent du Sud, l'été, s'infiltrait dans les maisons pendant la nuit et saupoudrait de l'or sur le visage des enfants au sommeil agité. Marianne avait fini par croire que ses taches de rousseur n'étaient pas une malédiction, mais le vestige d'une caresse éolienne.

La jeune femme observe avec attention les veines gonflées de son cou, ses clavicules saillantes, puis se décide enfin à se regarder dans les yeux. Ils sont si opaques qu'elle n'y trouve rien. L'impassibilité de ses traits l'effraie un peu. Elle pense au visage de Hans qu'elle aurait tant aimé voir s'animer.

Pour se remonter le moral, elle décide de sortir acheter de quoi préparer un vrai souper. Mais sur le pas de la porte, voilà qu'elle aperçoit... Hans ! Elle n'en croit pas ses yeux : il arrive, l'air harassé. Quand leurs regards se croisent, ils s'immobilisent un instant, troublés. Hans brise le premier le silence, dans un bon français :

- Tu es dingue ! Pourquoi tu marches si long ? demande-t-il, mi-tendre, mi-exaspéré.

Impossible d'avouer qu'elle avait voulu vérifier si elle pouvait marcher seule, si elle savait exister d'elle-même. D'ailleurs, elle n'est plus du tout sûre d'avoir voulu le semer... Il l'a cherchée, il l'a rejointe, il est là ! Un sourire coquin échappe à la jeune femme dont le visage s'est éclairé :

- T'as faim ? Je m'occupe du souper !

Sur ces mots, elle s'esquive avant que son ravissement n'éclate davantage. Ce soir-là, leur poisson aux champignons leur parut exquis.

* * *

Le lendemain, les deux pèlerins marchèrent moins d'une vingtaine de kilomètres, en silence. En après-midi, ils se reposèrent ensemble. Marianne apprit que la médecine avait tout tenté pour rendre à Hans la mobilité de son visage, sans succès. Peu avant son départ vers Saint-Jacques, il avait même arrêté la cortisone. Espérait-il, même confusément, qu'un pèlerinage réussisse là où la science avait échoué ? Elle n'osa pas le lui demander. Il tolérait que le regard de son amie caresse de plus en plus longtemps son hideux visage. Elle mesurait la dose

d'impudeur et de courage que cela supposait et voulait éviter de l'effaroucher avec un arsenal de questions.

* * *

À *León*, il voulut visiter la cathédrale gothique qui faisait la gloire de l'Espagne. Marianne se rendit compte qu'elle n'avait mis les pieds dans aucun lieu de culte depuis le début de son périple. Elle était convaincue que ce n'était pas sa place, et pourtant, elle marchait tous les jours sur une route qui débouchait... sur une cathédrale ! Elle décida d'accompagner Hans et apporta avec elle l'inquiétant livre d'Anita.

Intimidée, elle hésite en face de la cathédrale dont les deux flèches fendent le ciel clair. La masse de pierre finement travaillée l'écrase. Elle finit pourtant par franchir le portique, à la suite de Hans. Aussitôt, la lumière l'inonde. Des dizaines et des dizaines de fenêtres percent les murs. Partout, des vitraux flamboient : rouge pomme, jaune soleil, vert trèfle, bleu de mer... Marianne frissonne devant autant de beauté. La bouche entrouverte, elle avance les yeux levés. Certes, les vitraux existent pour rendre hommage à la lumière ! Hypnotisée par une rosace, elle chancelle dans l'allée. Avant de défaillir, elle s'assoit sur un banc.

Les rayons colorés lui transpercent la poitrine. Au centre de la rosace, elle reconnaît la Vierge qui trône, son fils dans les bras. Le bleu de sa robe a la profondeur de l'océan. En cet instant, Marianne donnerait sa vie pour prendre la place de l'enfant sur les genoux de Marie, drapée d'azur. Mais les personnages disposés autour de la mère à l'enfant se mettent à tourner, de plus en plus vite ! Les couleurs vives se fusionnent et bientôt sombrent dans le noir. Elle se réfugie un moment derrière ses paupières closes et respire calmement.

Redevenue maître d'elle-même, elle ouvre doucement les yeux. À quelques rangées d'elle, Hans se recueille. Par-ci, par-là, d'autres croyants prient. Comme elle regrette d'être entrée dans ce temple ! Que fait-elle ici sinon donner sa solitude en spectacle ? Ici, tout le monde parle à Quelqu'un, dans l'intimité, ici tout le monde est entendu ou croit l'être, tandis que dans sa bouche à elle se bousculent d'incompréhensibles balbutiements de bébé. Comment sa grand-mère s'y prend-elle pour prier, quel chant monte en elle, assez léger pour s'envoler jusqu'aux cieux ? Marianne décide d'ouvrir le livre d'Anita. Dans le chatolement des vitraux, la voix qui s'en échappera sera peut-être moins menaçante que l'autre fois...

*Tire-moi du borbier, que je n'enfonce,
que j'échappe à mes adversaires,
à l'abîme des eaux !*

*Que le flux des eaux ne me submerge,
que le gouffre ne me dévore,
que la bouche de la fosse ne me happe !*

Elle relut plusieurs fois ces quelques mots avant de remarquer que le numéro de la page avait été entouré à la main... Était-ce un des passages qu'affectionnait Anita, un de ceux qu'elle connaissait par cœur ? Sa petite-fille n'avait jamais entendu une seule lamentation, une seule requête sortir de la bouche de sa grand-mère ; cet appel déchirant pouvait-il être le sien ? L'avait-elle déjà hurlé au cœur d'une nuit noire ? Ou, plus troublant encore, le murmurait-elle encore aujourd'hui ? Un brouillard de plus en plus épais se levait sur la vie d'Anita, craignait-elle d'être dévorée par le gouffre, d'être happée malgré elle par la bouche de la fosse ? Avait-elle peur de mourir ? Marianne dut admettre qu'elle n'en savait rien. Elle ne s'était jamais intéressée à cela...

Honteuse, elle quitta la cathédrale à l'insu de Hans. Quand il la retrouva au refuge, il lui reprocha de ne pas l'avoir averti en partant. Il l'avait cherchée partout avant de rentrer.

- De toute façon, tu n'étais pas tout seul. Je t'ai laissé tranquille avec ton Dieu. Je ne sais pas ce que tu lui racontes, mais si jamais tu lui demandes de ressusciter ton visage, tu perds ton temps.

Blessé, il se retira sans mot dire. Marianne regretta amèrement ses paroles. Elle ne se savait pas capable d'une telle méchanceté. Il leur fallut trois jours pour se réconcilier.

* * *

Ils marchaient maintenant côte à côte, Hans sur le flanc gauche de la chaussée, toujours. En compagnie du jeune Allemand, Marianne ne parcourait plus de folles distances en un seul jour. D'autres pèlerins avançaient au même rythme qu'eux. À force de les côtoyer, ils avaient appris à en connaître quelques-uns par leur nom. À l'occasion, l'un d'eux se livrait sans pudeur. Après tout, que risquait-on en se confiant à un étranger qui rentrerait bientôt dans son pays ? C'est ainsi que Jeannine avoua à Marianne qu'elle avait été trompée par son mari pendant plus de vingt ans, et qu'elle l'aimait encore. Elle avait quand même décidé de divorcer. Au retour de Compostelle, elle reprendrait son nom de fille.

Marianne ne fuyait plus avec obstination les discussions entre pèlerins, mais s'y intéressait peu. En revanche, elle observait avec attention ses compagnons sur le chemin. Elle croyait que, plus que leurs paroles, leur démarche – volontaire, résignée ou recueillie – trahissait leur essence profonde. Jeannine se traînait les pieds et fixait ses bottes, mais avançait d'un pas égal sans jamais s'arrêter. Mike, le nez en l'air et les bras ballants, rebondissait à chaque pas, un

ressort dans les genoux. Ramón fonçait à toute allure en serrant les dents, puis s'étendait dans l'herbe pour faire la sieste avant de repartir en lion. Un vieux barbu encore svelte marchait d'un pas mesuré sans jamais ployer sous le poids de son énorme sac à dos. Puis il y avait Maria la Grecque qui suivait son mari à quinze ou vingt mètres de distance. Elle le tenait tout entier dans la bienveillance de son regard. Dès qu'il se mettait à boiter plus que de coutume, elle le rejoignait et lui demandait de l'eau, un petit repos. Une fois, peu avant le refuge où elle prévoyait passer la nuit, Marianne avait doublé une dame qui marchait lentement, extrêmement lentement. De loin, on la croyait centenaire tant elle semblait usée, mais de près on sentait que le malheur plus que le temps l'avait ravagée. Sur ses épaules affaissées pesait tout le poids du monde. Chacun de ses pas ressemblait à une plainte contenue. Peut-être aurait-il suffi qu'elle pose le pied avec moins de retenue pour que son corps fragile se brise, comme une coquille d'œuf...

Marianne a la conviction que toutes ces silhouettes aux démarches singulières l'habiteront pour toujours. Elle se demande ce que son corps à elle révélerait à un observateur perspicace. D'ailleurs, est-ce bien le même corps qu'au moment du départ ? Quand elle rentrera au bercail, tout le monde admirera son teint basané. Ceux qui la connaissent mieux remarqueront que ses cuisses et ses mollets se sont raffermis. Mais il y avait certainement quelque chose de plus, un changement insaisissable dont elle-même n'avait qu'une intuition. Qui donc percevrait cette métamorphose subtile et profonde ? Le visage d'Anita apparut à Marianne. Oui, sa grand-mère saurait distinguer, mieux que les autres...

À l'entrée du village de *Foncebadón*, les jacquets ralentirent sans se concerter. En bordure du chemin se dressaient des maisons de pierre abandonnées, plus ou moins abîmées. Ils s'arrêtèrent, interpellés par ce village fantôme. Ils quittèrent ensemble le chemin et errèrent un moment parmi les ruines.

« Hans, viens, j'aimerais entrer dans cette maison », dit Marianne d'une voix grave. Ce qu'elle avait appelé une maison se résumait à quelques pans de murs. Ils pénétrèrent dans l'enceinte, s'immobilisèrent et déposèrent leurs sacs. L'absence de toiture invitait à lever les yeux pour boire le ciel, mais Marianne n'osa pas. Pendant que Hans basculait la tête en arrière, elle s'approcha d'un mur et y posa les mains et la joue droite. Les pierres étaient inégales et rudes. S'y appuyant de tout son poids, elle se laissa glisser jusqu'au sol. Maintenant, sa peau graffignée brûlait, mais elle continuait de frotter durement sa joue au mur. Hans s'approcha d'elle, la saisit par les épaules et la tourna vers lui. Son menton dans la main, il chercha à lire le dessin qu'avaient composé les éraflures sur son visage.

Assis en face de son amie, il plongea les yeux dans les siens. En retour, il dut supporter son regard à elle sur l'horrible spectacle de son visage, ce qui lui coûtait plus encore depuis la querelle de *León*. Pendant que les autres pèlerins continuaient de peiner sur le chemin, eux étaient assis dans une maison délabrée, eux voyageaient dans le regard de l'autre. Ensemble, ils broyèrent un peu de temps.

Peu à peu les ruines, le sol, les pierres et les herbes se dérobaient et l'essence de leur être se concentrait dans les yeux. Ils ne se touchent pas et pourtant ils sentent une étrange fusion s'opérer. Dans le vide qui règne entre eux, leurs regards s'enroulent l'un à l'autre et bientôt ne font qu'un. Cet écheveau invisible devient de plus en plus dense, les aspirant peu à peu tout entiers : un trou noir...

Soudain, un chien errant s'interpose, se met à aboyer et à grogner bruyamment, à bondir pour saisir de ses crocs l'imperceptible boule qu'il a flairée. La frayeur ramène à eux Hans et Marianne. Ils empoignent leurs bourdons pour éloigner le chien qui risque d'avoir la rage. L'agressivité de l'animal s'évanouit aussitôt. Il se couche sur le sol en gémissant, complètement soumis, mais Marianne est déchaînée. Elle le roue de coups, s'acharne sur lui avec une rare

cruauté. Hans, affolé, réussit à lui arracher son bâton, mais elle poursuit le chien, cherchant à lui assener des coups de pieds. La pauvre bête s'enfuit, la queue entre les jambes.

Il y eut un long silence. Hans reprit son sac à dos et partit devant, avec la grisante impression d'avoir frôlé la mort. Marianne, elle, songeait qu'ils venaient de faire l'amour, pour la première fois.

* * *

Quand elle arriva près de la *Cruz de Hierro*, Hans était déjà loin devant. Au milieu d'un immense tas de pierres s'élevait une petite croix en fer, au bout d'une bille de bois haute de cinq mètres. Ce jour-là comme souvent, pas un nuage. Il n'y avait que cette forme primitive, deux tiges noires et fines qui se croisent, se détachant sur une plage de bleu. Depuis plus de mille ans les pèlerins lançaient à cet endroit une pierre de leur pays. La sobriété du monument s'accordait à l'esprit du pèlerinage. Marianne, impressionnée, gravit cet amoncellement de roches, posa une main sur la bille de bois, leva les yeux vers la petite croix. N'était-ce pas cela, être debout ?

La jeune femme comprit pourquoi Anita lui avait confié un caillou avant son départ, sans explication. Depuis, elle le transportait dans la poche de son short, comme une enfant une pierre prétendument précieuse. Plusieurs fois par jour, elle vérifiait que le caillou était toujours là. Chaque fois que son genou l'avait incommodée, chaque fois qu'elle avait cru mourir de chaleur ou s'être perdue, chaque fois qu'elle avait éprouvé la joie d'arriver à bon port à la fin d'une journée éreintante, elle avait serré le caillou de toutes ses forces, parfois à s'en blesser le creux de la main. À présent, profondément émue, elle se penche pour le déposer au pied de la croix au nom d'Anita. Jamais elle ne s'est sentie aussi proche de sa grand-mère. Elle observe un moment sa main qui hésite à lâcher le caillou : jeune,

lisse, gracieuse... n'est-ce pas là la main de sa grand-mère à 20 ans ? Oui, sa main de fiancée qui tresse ses longs cheveux, qui coud avec minutie la plus belle des toilettes dans un tissu bon marché, qui se faufile dans celle plus rude d'un premier amour... Oui, c'est la main de la jeune Anita avant la construction de la maison, avant les enfants, les années d'usine, le ménage, la lessive, avant l'arthrite. Marianne se rappelle l'inscription du cimetière qui l'a tant frappée : « Moi qui fus ce tu es, tu seras ce que je suis », et finit par laisser le caillou de sa grand-mère parmi les autres.

Les questions assaillent la petite-fille tandis qu'elle tourne le dos à la *Cruz de Hierro*. Comment l'aïeule avait-elle pu connaître l'existence de cette croix de fer ? Avait-elle accompli jadis le même pèlerinage ? Mais alors, pourquoi aurait-elle tenu si fort à ce que sa petite-fille l'accomplît à sa place ? Avait-elle cent fois planifié sa route, cent fois reculé, juste avant le départ ? Au milieu de montagnes de documentation, avait-elle un jour compris, effarée, qu'il était trop tard, que son corps vieillissant s'était sournoisement transformé en prison pour son âme encore vive ? Combien de fois Anita avait-elle foulé le *Camino* en imagination ?

Marianne traverse à présent les ruines de *Manjarín*, puis descend lentement à travers champs. Derrière elle, la pierre précieuse d'Anita n'est plus qu'un caillou parmi des milliers d'autres. Plus elle s'en éloigne, plus elle se désole. Lorsqu'elle entre toute seule dans le village d'*El Acebo*, sa complicité avec Anita est tout à fait anéantie. Subitement, il lui tarde d'arriver au refuge où elle passera la nuit. De chaque côté du chemin étroit, les vieilles maisons en pierre, collées les unes aux autres, l'oppressent.

Je marche entre deux interminables murs de pierre sans portes et sans fenêtres. Je marche dans un corridor sans fin et sans issue. Plus je marche, plus les murs menacent. Les parois sont de plus en plus proches, elles s'appellent l'une, l'autre ! M'enfuir, vite, courir et parvenir au bout du couloir !

Désagrégée par de sinistres murailles, non ! Je refuse de mourir écrasée comme une fleur dans un herbier ! Jamais je ne me rendrai au bout de cette lugubre allée... Je ne cours plus, je résiste. J'empêcherai les murs de me broyer. Mes bras frêles freinent un instant l'inéluctable mouvement. Mes poignets se brisent. Mes épaules se disloquent. Je lève la tête et vois le ciel. Grimper aux murs, oui ! Les escalader, me hisser sur leur arête ! Trop tard... Mon crâne éclate, ma mâchoire s'effrite. Ma douleur est muette.

* * *

Le vent siffle. J'ai peur. Hans dort encore et moi, j'ai peur du vent qui hurle. Grand-maman, sans ton caillou au fond d'une poche, mes pieds ne pèsent pas lourd. Comment marcher sans le poids de ton amour ? Une bourrasque et je bascule. Je suis une feuille morte que le vent emporte.

Le mauvais temps durait depuis deux jours. La veille, avec Hans auprès d'elle, Marianne avait tenu bon, mais ce jour-là la pluie était glaciale ; elle était transie. Hans non plus n'en pouvait plus. De *La Faba* à *O'Cebreiro*, une terrible ascension de quatre kilomètres rendait l'épreuve plus dure encore. La jeune femme avançait à pas de tortue et avait pris du retard. Quand son compagnon s'en inquiéta et jeta un coup d'œil en arrière, elle lui fit signe de continuer sans elle. De toute façon, le refuge n'était plus qu'à quelques centaines de mètres.

Il n'est pas encore une heure, mais les rayons du soleil n'arrivent pas à franchir la barrière de nuages opaques qui crèvent bientôt dans un noir fracas. Ce n'est plus de la pluie, mais un déluge. La pente se dresse en ennemie devant Marianne. À tout moment le vent déchaîné soulève sa cape imperméable. Trempée jusqu'aux os, complètement à bout de forces, elle s'agrippe désespérément à son bâton de marche : inutile. Ses mains glissent le long du bourdon, elle s'effondre, tête basse, genoux par terre. De petits cailloux s'enfoncent douloureusement dans sa peau, cela lui est égal. Elle pense qu'elle restera là, prosternée pour l'éternité, jusqu'à ce que la pluie l'ait dissoute tout entière. Mais le tintement d'une cloche vibre dans l'air... pour elle, elle en est sûre. Elle est attendue ! Le son clair vient du monastère, tout en haut de la côte. Elle se relève et marche.

* * *

En arrivant au refuge, elle aperçut le moine bourru qui sonnait la cloche à l'arrivée des pèlerins. Il lui sembla qu'il avait choisi la plus noble des occupations. Elle n'osa pas lui avouer que seul son geste généreux avait su la ranimer. Une dame souriante, assise à l'entrée, apposa le cachet du refuge sur son *credential*. On pouvait lire à l'encre rouge : « *REFUGIO DE PEREGRINOS DE O'CEBREIRO • Una luz en el camino* ». Marianne remit à la dame sa contribution, puis s'empessa de se changer, mais le contenu de son sac n'avait pas été complètement épargné, si bien

qu'elle dut se contenter de vêtements humides... Hans l'attendait à la cuisine, avec un thé vert.

Les installations étaient bancales, de la moisissure courait le long des murs, mais elle était heureuse. Elle était en route depuis 33 jours, exposée au soleil, à la pluie, au vent et à la Noirceur la nuit venue, et elle était toujours vivante dans un petit village espagnol haut perché, dans un monastère sans confort, mais où quelqu'un se donnait la peine de guetter l'arrivée de pèlerins larvés.

Marianne réchauffe ses mains au contact de la tasse. Elle trempe délicatement les lèvres dans le thé, avale en fermant les yeux, concentrée sur le parcours bienfaisant du liquide brûlant dans sa poitrine. Elle voudrait que la vie se résume à cela : boire du thé avec Hans et découvrir avec lui la saveur du bonheur quand il se mêle à l'immense fatigue du corps.

Trente-trois jours ont passé depuis qu'elle a quitté Anita. La petite-fille déplie son *credential* et le pose devant elle. Le profane n'y trouverait qu'une ribambelle de sceaux noirs, rouges, bleus, verts ou violets, qu'une succession monotone de dates, de noms d'auberges et de villages, avec ici une coquille et un bourdon, là une croix ou des armoiries, mais pour Marianne, de chaque seau se dégagent des images, des odeurs, des sensations physiques, des émotions singulières. *Los Arcos* et son eau meurtrière, l'atroce douleur au genou, la brûlure au côté droit, l'haleine fétide d'une sorcière, le pelage soyeux d'un âne clairvoyant... *Villafranca* et l'appel du ruisseau, le goût sucré de raisins frais. *Burgos* et le jaune vif de marguerites sauvages, le noir d'un regard, la douceur d'une moustache, la saveur d'un gazpacho... Les yeux de Marianne se promènent de sceau en sceau et chacun lui raconte une histoire secrète qu'elle a hâte de partager avec Anita.

Quand elle montrera à sa grand-mère le cachet de *O’Cebreiro*, elle parlera d'une pente abrupte et cruelle, de gouttes de pluie froide qui tambourinent sur les mollets, de bourrasques de vents violents, de cailloux qui s'incrument dans les genoux, de la musique d'une cloche, du sourire d'une dame, du réconfort d'une tasse de thé, de l'odeur de moisi d'un dortoir pourtant plus accueillant que tous les autres. Toute absorbée dans la contemplation de l'encre rouge, sa grand-mère répondra sûrement, lentement, en hochant la tête : « Oui, je vois. »

Que dira Mike, passé la veille par *O’Cebreiro*, en pointant le même cachet ? Pente raide et stimulante, pluie rafraîchissante et moine acariâtre ? Que diront Ramón, le vieux barbu, Maria la Grecque et son mari, la vieille dame usée ? Auront-ils quelqu'un à qui raconter, avec qui partager ? Son mari parti, Jeannine trouvera-t-elle seulement quelqu'un pour faire semblant d'écouter ? Qui aura pour eux la patience d'une grand-mère ? Marianne se trouve chanceuse. Anita voudra connaître le récit caché derrière chaque estampille, elle réclamera même des détails. En décrivant tout, sa petite-fille lui permettra de s'appropriier le chemin.

* * *

Après la dure épreuve de *O’Cebreiro*, Hans et Marianne planifièrent de courtes étapes. Ils ne marchaient plus toujours côte à côte – préférant rester fidèles à leurs rythmes respectifs –, se reposaient l'après-midi et profitaient des soirées pour se retrouver. À l'occasion aussi, ils fraternisaient avec les autres pèlerins.

Ce jour-là, ils s'étaient donné rendez-vous dans le village de *Ventas de Narón*, à mi-chemin entre *Portomarin* et *Palas del Rei*. Dans un bistrot, ils burent un *café con leche y mucha azúcar*, dont Marianne se délectait. Comme ils avaient foulé un tronçon de chemin garni d'innombrables bouses de vaches encore fumantes, il nettoyèrent en riant leurs bottes de marche. Puis, le menton appuyé dans la main, Marianne observa son ami. Il lui semblait que son visage avait

changé depuis qu'elle l'avait rencontré. Sa moitié paralysée n'était pas plus mobile qu'avant, mais l'autre se permettait maintenant toutes sortes d'expressions. Elle tendit le bras, lentement, puis posa sa paume sur la joue pétrifiée de Hans. Le jeune homme arrêta de respirer. Il n'avait permis à personne de toucher la partie assoupie de son visage, les médecins exceptés... Des sensations troublantes assaillirent tout son corps, en provenance de sa joue éternellement insensible. Marianne sentit vibrer son compagnon et suspendit tout mouvement pour prolonger l'instant, jusqu'à ce qu'il bégaye : « Assez, assez... » Il se leva précipitamment et sortit du bistrot. Ensemble, ils repartirent en direction de *Palas del Rei*.

* * *

Après le souper, ils sortirent se promener pour fuir la chaleur collante du refuge. Un boisé d'eucalyptus se trouvait à proximité de l'auberge, ils s'y enfoncèrent. Tandis qu'ils marchaient, Hans glissa la main dans le dos de Marianne, jusqu'à sa hanche. D'abord elle se raidit, mais la main était légère et les eucalyptus embaumaient. Peu à peu elle se détendit, sa respiration se fit libre et profonde. Sous le regard du soleil qui se penchait amoureuxment vers la terre, elle se tourna vers Hans et l'embrassa.

Ton dos sur l'écorce, le mien sur ton torse. Ma tête bascule en arrière, se blottit dans le creux de ton épaule. Appuyés nus contre un arbre, nous habitons le monde. Entre les troncs sombres filtre une lumière rose, une lumière qui danse sur ton visage et caresse mon cou, mes seins, mon ventre. Oh ! Mon dos dénudé contre ta poitrine si douce ! Je renais dans l'espace !

Ensemble nous glissons le long du tronc. Tu t'abandonnes à la terre, je suis nimbée de lumière. En cet instant, je te chevauche et j'existe. Du bout de tes doigts, tu redessines les courbes de mon corps éveillé. Sans effort, je t'aspire, tu me laboures sans labeur. Et bientôt, le vent me soulève et la terre me rappelle, le vent me soulève, la terre me rappelle, le vent et la terre, le vent, la terre... le vent, la terre... Et toi, tu m'attends. Toi, tu attends que la terre me rappelle et que le vent me soulève. Et toi, patient, entre le vent et la terre, tu attends, que je te revienne...

J'ondule dans la lumière de plus en plus rouge, nos sexes chauds forment une seule plaie sans souffrance. En moi monte une puissante lame d'énergie, une lame qui me redresse et m'élève. Oui, en cet instant, les yeux écarquillés, je te chevauche et j'existe...

Les jeunes pèlerins en étaient à leur avant-dernière étape. Marianne devait se pincer pour y croire. Pourtant, aucun doute possible, ils étaient à présent à 28,5 kilomètres de *Santiago*, une balise en témoignait. Depuis l'arrivée en Galice, les coquilles jaunes s'étaient multipliées. Sous elles, à tous les 500 mètres, on lisait la distance à parcourir d'ici la célèbre cathédrale. Pourquoi ces chiffres, tout à coup ? Marianne n'avait lu nulle part 712,5 km. N'était-ce pas une manière de dénaturer le jaune que de s'en servir pour écrire des chiffres froids ? Cette couleur que les pèlerins chérissaient signifiait : « Continue... Par là... » N'était-ce pas suffisant ? Sur le chemin, le mot retentissait dans toutes les langues : « *Have you seen the Yellow ?* » « *The Yellow* », « *el Amarillo* », « *het Geel* », le Jaune. C'était toujours un mot plein, un mot d'espoir. Après trente-neuf jours, la voyageuse croyait pouvoir le reconnaître d'instinct dans n'importe quel jargon.

En route vers *Arca*, ils parlèrent de ce qui les attendait au bout du chemin. Marianne ne souhaitait pas s'attarder à Compostelle. Avant de rentrer au pays, elle tenait à voir le cap Finisterre, où la terre renonce à s'avancer dans la mer. Elle n'ajouta pas que c'était sa grand-mère qui lui avait parlé de ce lieu où les jacquets du Moyen Âge brûlaient leurs vieux vêtements pour mieux renaître au contact de l'océan... Hans aussi avait rendez-vous avec la mer. Une amie en vacances sur la *Costa del Sol* l'avait invité à la rejoindre après le pèlerinage. Sur le coup, il avait catégoriquement refusé – plus rien ne le tentait depuis sa paralysie –, mais elle lui avait demandé d'attendre d'arriver à Saint-Jacques pour prendre sa décision. Il avait changé d'idée. Après deux jours à *Santiago*, pas plus, il sauterait dans un train.

C'était la première fois qu'ils se rendaient compte que marcher ensemble sur le *Camino* ne les empêchait pas d'être engagés sur des voies divergentes... Ils convinrent que le lendemain, ils n'entreraient pas ensemble dans *Compostela*. Marianne craignait que la compagnie de Hans ne la distraie de sa mission : entrer dans la cathédrale en communion avec Anita. Du reste, ils voulaient tous les deux

arriver comme ils étaient partis : seuls. Ils se retrouveraient en milieu d'après-midi sur la *Plaza del Obradoiro*. Mais en attendant, il fallait – encore – marcher.

* * *

Marianne se tourne et se retourne cent fois dans son lit. Seulement 19 kilomètres la séparent maintenant de *Santiago*. Elle traverse sa dernière nuit dans un refuge, ses derniers moments de pèlerinage ! Des visages – celui de Hans, de Nicolas, d'Anita, de Federico, celui fantasmé de Leticia, le sien... – lui apparaissent dans la pénombre et se confondent les uns avec les autres. Son esprit bondit dans toutes les directions. À quoi Hans rêve-t-il, en ce moment ? Au deuil de sa guérison ? À la joie d'être attendu sur une plage par une belle amie ? Au fond, elle l'envie. Nicolas – dont elle n'a soufflé mot à son copain allemand – l'a-t-il déjà oubliée ? Pense-t-il encore à elle, laisse-t-il encore sa porte déverrouillée au cas où elle se faufilet chez lui ? Et Anita ? Que fait-elle pendant que sa petite-fille tente d'imaginer son retour, seule dans l'auberge encore éveillée à cette heure tardive ?

Après deux heures de questions, de spéculation, de réflexion, Marianne se promet qu'en arrivant à l'aéroport, elle se rendrait directement chez sa grand-mère, sans passer chez Nicolas, ni même chez elle pour déposer son sac. Cette visite constituerait sa véritable dernière étape et l'aboutissement logique du pèlerinage. Cette décision prise, sa fébrilité s'atténua et le sommeil devint possible.

J'arrive chez Anita surexcitée. La porte est verrouillée. Je frappe, je sonne, je crie : « Grand-maman ! Grand-maman ! Je suis là ! » Pas de réponse. Je me précipite dans la cour arrière en hurlant plus fort encore : « Grand-maman ! Mission accomplie ! Je suis revenue, grand-maman ! J'ai réussi ! Où es-tu grand-maman ? Grand-maman ? »

Je jette un regard circulaire sur le jardin d'Anita. Il manque quelque chose, mais quoi ? Le potager est là, des tomates mûres sont tombées des plants, la rhubarbe est montée en graines. La balançoire n'a pas bougé, le gazon est long, les mangeoires sont vides, le cerisier... Le cerisier ! Mon cerisier ! À sa place, une souche.

Qui a coupé mon arbre ? Mon cerisier sacré ! Je panique, je cherche partout dans la cour les branches, le tronc... Qu'a-t-on fait du cadavre de mon arbre ? Pourquoi ne me l'a-t-on pas laissé, au moins ? J'en aurais fait un feu de joie, pour qu'il meure dans les étincelles, dans la lumière, pour qu'il éclaire une fois la nuit, pour qu'il éclaire une fois mon visage dans la noirceur de la nuit. Ma colère gronde, ma douleur se déchaîne.

De mon cerisier il ne reste qu'une souche pleine d'insectes. Un pic flamboyant s'y pose. Avidé, il se régale de fourmis. Il est magnifique et cruel. Je crains qu'il ne tue tout ce qui grouille encore de vie dans les restes de mon arbre. J'approche ; la forme brune et jaune et rouge s'envole. Je m'agenouille près de la souche, y pose mes mains tremblantes. « Grand-maman ! Grand-maman ! Qui a coupé mon cerisier ? » Je hurle à pleins poumons, mais Anita est sourde ou je suis muette. Personne ne répond, sinon le pic qui tambourine sur un poteau.

Mon arbre, mon cerisier, mon recommencement...

* * *

Du calme, du calme. Un cauchemar, ce n'est qu'un cauchemar. Jamais Anita ne permettrait qu'on fauche mon arbre. Grand-maman... Veilles-tu sur mon arbre en mon absence ?

J'ai peur.

VI

Ce matin-là, le dernier du pèlerinage, Hans partit avant Marianne, qui flâna longtemps dans le refuge. Elle mit une éternité à ramasser ses affaires et à boucler son sac, jasa une demi-heure avec Jeannine en déjeunant. Quand finalement elle passa la porte du refuge, il devait être 9 heures et demie.

* * *

Marianne se tient au sommet du *Monte do Gozo*, immobile. Elle est proche. Ses jambes se sont arrêtées toutes seules. Soudain rompues de fatigue, elles refusent de continuer, appréhendant sans doute la descente imminente, plus dure encore pour les genoux que la plus abrupte des montées. Pas de doute, elle est dangereusement proche. N'est-ce pas Compostelle, cette ville à l'horizon ? L'allégresse des pèlerins grandit à mesure qu'ils avancent. Le rêve prend forme, ils ont hâte d'atteindre *Compostela*, le champ de l'étoile, et de prier sur le tombeau de saint Jacques. Marianne, elle, tremble de plus en plus depuis l'aube. Insensiblement, elle a ralenti la cadence. Elle a marché près de 800 kilomètres, mais voilà que si près du but, elle ne peut plus bouger.

Au moment de faire le premier pas, elle s'était jurée de ne jamais se retourner, de peur de faire demi-tour. Quarante jours se sont écoulés depuis, quarante jours à regarder obstinément par terre ou devant, quarante jours à se moquer de ceux qui s'arrêtaient à tout bout de champ pour se féliciter de la distance parcourue ou prendre une photo. Les pèlerins se divisaient en deux grandes familles : pour l'une, l'inspiration était devant, pour l'autre, derrière. Marianne faisait artificiellement partie de la première famille. Elle avait beau regarder résolument devant, le passé contaminait toujours le paysage et l'horizon n'était jamais vierge.

La petite-fille veut repartir, mais elle se sent étrangement clouée au Montjoie. Combien de pèlerins depuis le Moyen Âge avaient ici même ressenti gratitude et félicité en apercevant *Compostela* ? Combien d'entre eux étaient tombés à genoux, en larmes, le corps pétri de douleur et de fatigue ? Pourquoi le Montjoie, loin de lui communiquer le dernier élan dont elle a besoin, ne lui inspire-t-il qu'une poignante détresse ?

Après de longues minutes d'immobilité, pour la première fois en quarante jours, la jeune femme regarde en arrière. La Beauté la frappe de plein fouet. La veille encore, elle se sentait minuscule, perdue dans l'immensité. En route, les grands espaces avaient éveillé en elle une extrême vulnérabilité : elle n'avait pas aimé les champs et pâturages. Les sentiers luxuriants ne l'avaient pas rassurée davantage. Elle s'y était sentie oppressée, prisonnière.

Maintenant, chaque parcelle du paysage lui paraît transfigurée. Maintenant, elle *voit*, pour la première fois depuis... – depuis combien de temps déjà ? Que s'est-il donc produit ? Quelle eau a dilué la boue qui obstruait sa vue ? Par son regard libéré, Marianne sort d'elle-même. Elle contemple incrédule le *Camino francés* qui serpente longuement avant de disparaître. Si ses yeux ont mal vu, ses jambes, elles, se souviennent.

Il y avait eu des tronçons de terre battue, de gravier, de macadam. Lisse, égal, celui-ci laissait miroiter de faux espoirs. Il permettait aux pèlerins, il est vrai, de marcher insouciant, le nez en l'air. Mais en retour, il leur infligeait des douleurs sournoises aux articulations et des bouffées de chaleur insupportables. Le macadam ne tenait pas ses promesses de facilité. À la longue, il était inhospitalier. Il n'accueillait ni la vibration du pas des pèlerins, ni les rayons du soleil. Le gravier avait au moins la loyauté d'afficher ses couleurs. Les pieds n'attendaient rien de lui et comprenaient d'entrée de jeu qu'ils devaient le fouler alertes, supporter l'inconfort d'une surface rocailleuse et veiller à rester stables. Soudain

reconnaissants, les chevilles, les genoux de Marianne se rappellent la générosité de la terre battue qui accepte de partager le choc de la marche.

Cette longue route de terre, de roche, d'asphalte à laquelle elle se sent désormais profondément liée, la petite-fille l'a foulée, depuis la frontière française jusqu'au *Monte do Gozo*... Prodigieux ! Dans une heure, peut-être, elle marchera dans Compostelle. Ce soir, elle atteindra le *Cabo Fisterra*. Il lui aura donc suffi de suivre patiemment, quarante jours durant, les balises jaunes en bordure du *Camino*.

Huit cents kilomètres en quarante jours... Elle a pourtant l'impression de marcher depuis des siècles ! Plus les minutes passent, plus elle est séduite : une ligne beige de plus en plus pure à mesure qu'elle fuit fend des champs verdoyants piqués par-ci par-là du rouge vif des coquelicots. Un chêne majestueux, tout près d'elle, s'élance vers le ciel. Un court instant, elle se surprend à croire à la perfection de la Création. Pas un brin d'herbe ne manque et rien ne défigure le paysage. Tout est exactement à sa place. Une étrange sensation s'empare peu à peu de la jeune femme : elle devient le chemin, elle se fond dans la nature. Son corps se liquéfie, coule dans le monde. Elle ne goûte qu'une seconde cette communion intime, vite rendue insupportable. Pour interrompre la dissolution, elle s'adresse intérieurement à sa grand-mère : « Je tiendrai promesse, grand-maman, j'irai jusqu'à Saint-Jacques. Fais-moi confiance, grand-maman, plus que quatre kilomètres, presque rien, tu verras. »

Anita se doute-t-elle qu'elle approche ? En a-t-elle l'intuition ? La jeune femme sent la présence de sa grand-mère plus fortement encore qu'auprès de la *Cruz de Hierro*. Elle emprunte un moment le regard bleu de sa grand-mère et voit une jeune femme, immobile au sommet de la dernière colline, une jeune femme dont la silhouette s'est allongée, dont le regard est droit, une jeune femme qui apprivoise, auprès d'un chêne, la verticalité.

Elle piétine depuis trop longtemps déjà au sommet du Montjoie et cherche en vain où sont enfouies ses dernières ressources, jusqu'à ce qu'une voix fragile se mette à chuchoter à son oreille : « *¡ Canta, Mariana, canta y camina !* » À qui appartient cette voix inconnue et pourtant familière ? Ce n'est pas celle d'Anita. Elle se concentre, écoute attentivement. La voix enfantine prend de l'assurance, se met à chanter une berceuse en espagnol. Marianne sourit. Ses jambes reprennent peu à peu vigueur, mais elle doit quand même se faire violence pour se retourner et amorcer la dernière descente, mêlant son chant à celui de Leticia.

Elle a beau marcher d'un pas lent, ralentir de plus en plus, le pèlerinage achève. Le souffle de la jeune femme devient un peu plus court quand elle entre dans la ville. Elle marche à présent dans une rue étroite de Compostelle. Près d'elle, les gens vaquent à leurs occupations quotidiennes. Des femmes font les courses, des enfants jouent à cache-cache en rigolant. Derrière une vitrine, un boucher décroche un morceau de porc suspendu au plafond. Confortablement installés sur la minuscule terrasse fleurie d'un bistrot, des convives discutent. L'univers du pèlerinage, ses repas frugaux et fraternels, s'est déjà évanoui.

Près de la terrasse fleurie, une adolescente joue du violoncelle les yeux fermés. Marianne s'arrête, subjuguée. Qu'elle est belle ! Son instrument entre elle et le monde, elle joue. Comment les femmes peuvent-elles continuer à s'affairer, les enfants à s'agiter, les convives à babiller quand cette jeune fille joue, si près d'eux ?

Dans sa main droite, elle tient délicatement son archet, frottant les cordes d'un mouvement ample et souple. Sa main gauche aux doigts agiles semble possédée par des vibrations profondes, émouvantes. Dans l'esprit de Marianne, une autre main se superpose à celle-ci. Bleutée, veineuse, elle s'approche lentement de son visage pour lui faire une caresse. Aux yeux de sa petite-fille, les tremblements des mains d'Anita, loin d'attester d'une décrépitude grandissante,

témoignaient d'une sensibilité exacerbée semblable à celle qui anime les mains de la violoncelliste. À moins que ce ne soit plutôt les mains de la jeune Espagnole qui, s'abandonnant à la musique, atteignent à la gravité de celles des vieillards...

Du violoncelle monte une mélodie plaintive, une mélodie qui se fraye un chemin au milieu du brouhaha ambiant, qui l'étouffe ou plutôt qui s'élève au-dessus, en triomphe. L'étrangère se sent coupable de voyeurisme mais elle reste là, fascinée. Yeux fermés, sourcils légèrement froncés, ruisselante de lumière et de musique, la jeune fille ensorcelée fait corps avec son instrument. Ce spectacle, trop intime, devient bientôt insoutenable. Avec délicatesse, Marianne dépose quelques pesetas dans le chapeau devant l'adolescente, sans faire de bruit, pour ne pas rompre le charme.

La petite rue débouche sur la grande *Plaza del Obradoiro*, grouillante d'animation. La jeune femme se sent immédiatement envahie. Partout on lui offre des médailles, des coquilles-souvenirs, des cartes postales, des statuettes de saint Jacques. Le contraste avec la gratuité, avec les offrandes spontanées qu'elle a connues l'ébranle. Une foule de pèlerins bruyants l'entourent à présent. Cela ressemble à un festival de drapeaux nationaux placés en évidence sur les sacs à dos, les chapeaux, les casquettes. Marianne les soupçonne tous d'être venus en autobus. Comment leur exubérance s'expliquerait-elle autrement ? Quand on a le corps meurtri par des centaines de kilomètres, quand on a éprouvé la faim, la soif, le supplice d'une ampoule à vif, forcément on pose les yeux sur la cathédrale en silence.

Presque contrainte de suivre le troupeau jusqu'à l'entrée du monument, elle se trouve maintenant dans le *Pórtico de la Gloria*, magnifiquement sculpté. Docilement, elle attend son tour pour approcher la fameuse statue de saint Jacques, à même la colonne centrale. Aux pieds de l'apôtre, à un endroit précis, le marbre

est usé. On y distingue des marques de doigts. Depuis des siècles, tous les pèlerins exténués se sont appuyés là, de tout leur poids, exactement là...

La fièvre touristique paraît s'estomper tandis que Marianne approche de la colonne, émue. Respectueusement, elle pose sa main dans l'empreinte froide. Sa main, dans l'empreinte de millions de mains de pèlerins qui ont vécu avant elle, ont souffert sur le chemin, sont parvenus jusqu'ici, sans se rendre compte qu'ils contribuaient à façonner le marbre... Sa main, presque *dans* la leur ! « Es-tu fière de moi, grand-maman ? J'y suis, tu vois ? J'y suis... toi aussi. Je t'ai portée jusqu'ici... Et toi Federico, es-tu fier de moi ? Ta fillette dort pour toujours, mais moi, j'ai marché jusqu'ici. Est-ce que tu vois dans ma main celle de ta fille ? Leticia, petite sœur, et toi grand-maman, sentez-vous comme le marbre est doux et lisse ? Saviez-vous que nous pouvions creuser le marbre à mains nues ? »

Près du tombeau de saint Jacques, elle ne retrouve plus cette même ferveur, cet authentique recueillement. Pendant l'office à l'intention des pèlerins, un étrange malaise s'empare d'elle. Dans ce coude à coude avec des centaines de pèlerins de toutes origines, elle cherche en vain la solidarité du chemin. Oui, cette façon d'être *ensemble* dans les refuges lui manque déjà. Mieux que le puissant parfum d'encens qui se répand à présent dans la somptueuse cathédrale, l'odeur de la sueur rassemblait hommes et femmes, jeunes et vieux dans une fraternité sans mots.

La cérémonie s'achève et Marianne ne s'attarde pas dans la cathédrale bondée. En descendant les marches, elle scrute la grand-place à la recherche de Hans. Comment a-t-il vécu l'arrivée ? Lui confiera-t-il ses états d'âme ? Elle-même n'avait révélé à personne, pas même à lui, qu'elle marchait au nom de sa

grand-mère... Elle déambule sur l'immense place achalandée et se demande pourquoi ils ne se sont pas donné un rendez-vous plus précis...

* * *

Au bout d'une heure d'attente et de recherche, elle voulut se reposer. Elle trouva un banc libre et s'y assit. Devant elle, des visages inconnus passaient, tous plus animés les uns que les autres. Elle était lasse et taciturne. Bien sûr, si elle s'obstinait, elle réussirait à retrouver son compagnon. La place finirait par se vider, le soir. Si Hans la cherchait aussi, ils s'y croiseraient. Sinon, elle pourrait sans doute fouiller le seul refuge gratuit que répertoriait son guide du pèlerin à Compostelle. En quarante jours, elle avait traversé des épreuves autrement plus difficiles que de trouver l'endroit où se cachait un homme auquel elle tenait, même dans un gigantesque complexe hôtelier de plus de 800 places... Mais en définitive, à quoi leur servirait-il de se revoir ? À se mentir ou à se blesser inutilement en se réunissant pour aussitôt se séparer pour toujours ? Et s'il avait volontairement raté leur rendez-vous, hanté par cette fille dont il était sûrement amoureux ? Cette idée horripilait Marianne. Mais au fond, elle le savait, le *Camino* mourait au pied d'une cathédrale, et avec lui leur rencontre, trop liée à ce chemin pour y survivre.

Elle s'abîmait encore dans le ballet que formaient les passants en se croisant sur la place quand quelqu'un s'assit auprès d'elle. Encore une fois, Hans l'avait cherchée et rejointe ! Il ne l'avait pas abandonnée, il ne l'avait pas rejetée comme un vilain rebus. Leur émotion à tous deux était palpable sans être exubérante. Ils s'abandonnèrent à une longue, longue étreinte pendant laquelle le temps fut suspendu.

Côte à côte, sur le banc, la main de Marianne sur l'épaule de Hans, leurs têtes appuyées l'une sur l'autre, ils regardèrent sans le voir le tumulte de la grand-place. Comme aucun d'eux ne souhaitait se lancer dans un interrogatoire en règle,

encore moins dans des confidences trop intimes, ils gardèrent le silence. De toute façon, ce n'était pas le temps de se raconter ce qu'ils n'avaient pas voulu se dire sur le chemin. Bien malgré elle, Marianne souffrait qu'il reparte vers une autre, qu'une autre profite de la tendresse de ses mains légères. Mais elle ressentait aussi une profonde gratitude à l'égard de cet homme qui l'avait si souvent tirée en avant, qui l'avait accompagnée sans jamais l'enfermer. Elle voulut le voir repartir aussi souriant que son handicap le lui permettait... Elle prit sa tête entre ses mains, plongea ses yeux dans les siens, ravala ses larmes :

- Hans, merci. Merci pour tout. Maintenant, si tu veux me faire plaisir, laisse-moi partir tout de suite, pendant que j'ai assez de courage pour avancer sans te suivre, sans fixer ton sac à dos...

Hans tenta lui aussi d'éviter les effusions.

- Marianne, je... tu...
- S'il te plaît, ne dis pas des choses que tu ne penses pas.

Il prononça quelques mots en allemand puis, délicatement, il cueillit de ses lèvres les quelques larmes que Marianne n'avait pu retenir : « Tu goûtes le sel. » Elle sourit, humecta de sa langue la partie ankylosée des lèvres de son ami, puis s'arracha au banc avant de s'y incruster.

En replaçant son sac sur ses hanches, elle leva la tête vers le ciel et appela à la rescousse le soleil de Galice. À sa grande surprise, il lui communiqua une énergie nouvelle doublée d'un sentiment d'urgence. Il lui tardait tout à coup de respirer l'air marin du *Cabo Fisterra*. Il n'y avait plus de temps à perdre. En moins d'une heure, elle serait là-bas, à temps pour le crépuscule, à condition qu'elle ne

rate pas le prochain autobus. Elle adressa à Hans un dernier signe de la main, un dernier regard attendri et partit, sans se retourner.

* * *

Le trajet passait étrangement vite tant elle avait pris l'habitude du rythme lent de la marche. Le front contre la vitre, elle regardait défiler les paysages embrouillés par ses larmes sans sanglots. Plus l'autobus roulait, plus l'image de sa grand-mère triomphait de celle du jeune Allemand au visage étrange. N'était-ce pas elle qui l'avait mise en marche, elle qui, plus encore que Hans, l'avait soutenue pendant 40 jours... et aussi pendant les années qui avaient précédé ? En ce moment ultime du pèlerinage, toute la place lui revenait.

* * *

En arrivant, l'immensité de l'océan déjà teinté d'orangé la saisit. De l'eau, à perte de vue ! Un instant Marianne tente de remonter le temps. Jadis, avant la découverte de l'Amérique, les pèlerins qui arrivaient jusqu'ici sains et saufs étaient persuadés d'avoir atteint le bout du monde. Le bout du monde !

Elle enlève son sac à dos et dénude ses pieds pour mieux éprouver la dureté du sable de la grève. Les goélands qui jouent avec le vent se détachent sur un ciel de plus en plus rouge. Impossible de pousser plus loin vers l'ouest. Avec soulagement, elle pense qu'elle a fini de poursuivre son ombre, le soleil dans le dos.

La petite-fille scrute l'horizon, en pensant qu'avec un regard plus perçant, elle apercevrait le continent où l'attend sa grand-mère. Les yeux rivés sur la boule de feu qui lentement s'immerge dans la mer, elle interpelle Anita : « Grand-maman, mission accomplie ! Tu es exaucée, grand-maman. J'ai tenu promesse, je

t'ai prêté mes jambes jusqu'ici. J'ai réussi. Sois tranquille, maintenant. J'ai réussi. Voilà. »

Marianne avance dans l'eau jusqu'aux genoux. L'air salin, le grand vent, le cri des goélands la grisent doucement. Les vagues cognent contre ses cuisses et les secousses se répercutent dans tout son corps. Le ciel paraît incendié. Ses couleurs chaudes et mouvantes tranchent sur la sombre étendue de l'océan. La jeune femme assiste bouleversée à ce spectacle de fin du monde, toute pleine de la présence de sa grand-mère. Elles sont ensemble dans l'eau du cap Finisterre, sereines et fières et fortes, plus complices que jamais.

Avant de trouver le courage de sortir de l'eau, de remettre ses bottes, de reprendre son bâton de pèlerin et le fardeau de son sac, elle reste de longues minutes immobile, au bord du monde. Le lendemain, elle marchera seule dans la lumière du soleil levant.

VII

Le taxi roulait depuis un bon moment quand Marianne eut un doute. L'emmenait-il chez Anita... ou chez Nicolas ? Elle croyait avoir donné la bonne adresse, mais il lui tardait d'en avoir la preuve. Combien de fois s'était-elle retrouvée chez Nicolas avec l'intention d'aller ailleurs ? Quand enfin le taxi s'engagea dans la rue des Sources, elle fut rassurée. Comme elle avait hâte de voir la tête d'Anita quand elle l'apercevrait, souriante, sur le pas de la porte ! Elle avait hâte de serrer sa grand-mère dans ses bras, hâte d'entendre sa voix chantante, hâte de revoir son beau regard bleu, ses mains tremblotantes... Aurait-elle dû lui annoncer son retour ? L'émotion ne serait-elle pas trop violente pour son vieux cœur sensible ?

Le taxi s'immobilise, la passagère est stupéfaite. De l'autre côté des vitres de la voiture, une scène terrifiante, une scène que commentent deux spectatrices sur le trottoir... Marianne est un poisson, le taxi un aquarium ; elle refuse d'en sortir.

Le chauffeur se lève de son siège, fait le tour de la voiture, ouvre le coffre, en sort le sac à dos de sa cliente. Comme elle redoute la suite ! De l'intérieur, elle retient la poignée à deux mains, retarde la catastrophe, mais l'homme insiste et ouvre la portière. Marianne, apparemment clouée sur le siège arrière, se débat frénétiquement comme un poisson hors de l'eau. Le chauffeur réclame poliment son argent et invite la jeune femme à descendre. Elle sort et, comme une automate, vide son portefeuille.

– Mademoiselle, c'est trop ! Mademoiselle, attendez, votre change !

D'un geste de la main, elle lui signifie de la laisser tranquille. Il remonte dans sa voiture et démarre, perplexe, avant qu'elle ne change d'avis.

Marianne reconnaît la plus vieille des deux femmes – une voisine avec laquelle Anita avait l'habitude de jaser quand elle la croisait. Elle l'entend murmurer :

- C'est une petite-fille d'Anita, sa préférée. Personne ne savait où elle était passée...
- Ah ! fit l'autre. Bon, je rentre, moi. Elle aime peut-être mieux être toute seule.

Marianne, hagarde, reste plantée là. Des murs noircis, un toit abîmé, des vitres cassées... le tout ceinturé de rubans jaunes sur lesquels on lit : « Danger – Danger – Danger – Danger – Danger ». La vieille voisine épie sa réaction et meurt d'envie de raconter tout ce qu'elle sait. Marianne craint trop la réponse pour oser demander ce qu'est devenue sa grand-mère. Elle ne regarde même pas la voisine dans l'espoir de la réduire au silence. « Que je sois sourde ou elle muette ! » profère-t-elle à part soi, mais elle n'a plus aucune résistance, aucune protection et les mots la heurtent violemment :

- Au moins, elle n'a pas souffert. Elle est partie dans son sommeil, y paraît, asphyxiée. Les flammes se sont pas rendues jusque dans sa chambre.
- ...

Comment pouvait-on cracher une nouvelle aussi grave avec autant de facilité ? La vieille n'aurait-elle pu parler plus bas, laisser un peu de silence entre les mots ? N'aurait-elle pu rendre sa voix souple et ronde ? Marianne est bouche bée. Les yeux de la vieille, déformés par d'épaisses lunettes, la scrutent. Sa voix claironnante attaque à nouveau, sa voix qui déchire et qui blesse :

- Vous le saviez pas ? C'est affreux, hein ? Mais au moins, c't'une belle mort. C'est comme ça que j'aimerais mourir, moi, endormie pour toujours. Oui, une bien belle mort...

La petite-fille s'assoit sur son sac à dos, prend sa tête à deux mains. Les yeux bleus de sa grand-mère se sont éteints, ils ne brilleront plus jamais ! Elle aurait tant voulu s'y abreuver une dernière fois, elle aurait tant aimé saisir leur dernière expression avant de les sceller elle-même pour toujours dans un geste plein d'amour ! Les paumes plaquées sur les oreilles, elle entend la mer, comme dans un coquillage. Elle voudrait se laisser bercer par ce chant envoûtant, mais ses souhaits les plus fervents n'arrivent pas à museler la voisine.

- C'est moi qui ai appelé les pompiers, mais y était trop tard. Ils m'ont interrogée, vous savez. Y paraît que le feu avait commencé dans le salon. Une négligence. Elle avait oublié d'éteindre une chandelle, y paraît. Rien qu'un oubli, pis...

« Chaque nuit, je laisse brûler pour toi mon lampion jaune dans le salon », disait la lettre d'Anita. Marianne ferme les yeux. Derrière ses paupières closes apparaît le ciel crépusculaire du cap Finisterre, le ciel jaune, orange et ocre, le ciel et ses traînées roses et rouges et mauves, le ciel illuminé par la maison en feu d'Anita... Marianne respire maintenant l'air salin, elle sent les vagues cogner contre ses cuisses. À nouveau, au bout du monde, elle s'immerge avec Anita dans l'eau du cap Finisterre...

- Vous arrivez d'où comme ça, toute seule, en taxi, avec un gros sac de même ?
- De loin, de loin, répond Marianne en reprenant son sac.

Elle fait le tour de la maison et pénètre dans la cour arrière. Tout est intact. Devant le cerisier qu'Anita avait regardé grandir, elle se déleste une fois encore de

son bagage, se penche et se réfugie sous le feuillage. Elle enlace le tronc lisse et s'y appuie la joue. Alors seulement la rage, la douleur, le chagrin lui sautent à la gorge.

* * *

La tempête qui s'était levée en Marianne s'est apaisée sans s'épuiser. L'immense fatigue du Chemin est lentement ressurgie. Pendant quarante jours, la jeune femme s'est concentrée sur un chemin balisé choisi par sa grand-mère. Pendant quarante jours, la vie s'est résumée à marcher, manger, dormir. Comme tout semble épuisant, compliqué à présent ! Quelle direction faut-il choisir, maintenant qu'Anita n'est plus là pour fixer le but ? Où puiser la force d'avancer, sans elle, la force de quitter ce havre de paix auquel elle est si attachée ?

Affalée sous son cerisier, Marianne ne rêve plus que d'évasion, que de fuite en avant. Elle veut quitter son corps meurtri...

Devant moi, une bute de terre noire. Tu es là, Anita, sous mes pas, à quelques mètres de moi, si proche et si loin à la fois ! Qui t'a enfouie ici ? Qui t'a abandonnée au milieu de nulle part ? Qui s'est enfui sans planter pour toi ni fleurs, ni croix ?

Et moi, moi qui n'ai rien pour toi, que ma voix. Couchée là, sous la terre, tu es mon enfant, grand-maman, mon enfant que je berce en chantant. Ma voix cherche son chemin, ma voix s'infiltré dans la terre poreuse, se rend jusqu'à toi, te reconduit aux portes du dernier sommeil.

Je regarde autour de moi : rien. De quoi te ferai-je une croix ? Je n'ai que mon bourdon de bois, ton bourdon. Je te le rends, grand-maman. Je l'enfonce profondément dans la terre noire et je m'en vais, à regret.

Je me retourne une dernière fois avant de partir pour de bon. Mon bourdon ! Mon bourdon fait des bourgeons ! Il vit ! Oh ! Grand-maman ! Sur ta tombe, je laisse un arbre en devenir... Patience, grand-maman, patience. Bientôt, le chant des oiseaux et le murmure du vent...

Marianne revient à elle après une longue absence. Elle promène un regard étonné sur le jardin, la balançoire, la remise. Sa grand-mère est disparue pour toujours, et tout continue pourtant à exister, même elle...

Elle lâche son cerisier, se lève, empoigne son bâton de marche et son sac à dos qu'elle replace pour la énième fois sur ses hanches. Elle regarde le ruban qui interdit l'accès à la maison endommagée de sa grand-mère et essaie d'imaginer la petite lueur du lampion jaune, la petite flamme vacillante se transformer en gigantesque flambeau capable d'éclairer un temps la Nuit du monde. Elle réussit à faire quelques pas, puis s'arrête à nouveau pour saluer son cerisier qui, bientôt, se déshabillera. Alors elle entrevoit la détresse des oiseaux, l'hiver venu... Anita partie, qui les aidera à traverser la saison morte ?

Marianne entend une fois encore la voix frêle d'Anita : « Sans t'égarer, sans reculer, sans piétiner, chante et marche ! » Avant de faire son premier pas hors de la cour d'Anita, elle regarde ses bottes de marche, fidèles compagnes du *Camino*, puis ses jambes, auxquelles elle demande la même vaillance qu'en Espagne. Prêtées pendant quarante jours à sa grand-mère, elles sont plus musclées qu'avant.

***Les Femmes créatrices
et le concept d'autorité***

Essai

*Dying
Is an art, like everything else.
I do it exceptionally well.*

Sylvia Plath,
Ariel

Parfois, certaines pensent à l'intelligence, au pouvoir ou à l'ambition. Mais celles qui pensent à ces choses dangereuses et acérées meurent ou se suicident ou disparaissent mystérieusement ou deviennent alcooliques ou droguées, folles ou mutilées – c'est la même chose – elles sont parties si jeunes ou si vieilles – où êtes-vous mes fortes, mes amours, mes désespérées ? Enfoncées dans un lac comme Virginia Woolf ?

Pol Pelletier,
La Lumière blanche

Depuis le début de ma scolarité de maîtrise, en somme depuis que j'ai un projet concret de création, je suis confrontée à une sorte de paralysie d'écriture. Écrire représente sans contredit ma priorité intérieure ; alors pourquoi cela ne se traduit-il pas par une activité d'écriture ? Pourquoi ne reste-t-il jamais de temps ni d'énergie à mobiliser pour l'écriture ? Bref, pourquoi suis-je capable de remplir toutes mes obligations « extérieures » tout en m'interdisant mon seul désir intime, l'écriture ? J'étais aux prises avec ces questions au moment de lire le *Journal de la création*¹ de Nancy Huston. Dans ce journal sur la création et la procréation, l'auteure questionne les oppositions entre la vie et l'art, l'éthique et l'esthétique, le corps et l'esprit. Elle montre aussi que la distribution traditionnelle des rôles masculin et féminin ne tient plus. Ces rôles se sont diversifiés, non sans heurts cependant, ce qu'elle illustre grâce à des récits de vie de couples de créateurs du siècle dernier.

¹ Nancy Huston, *Journal de la création*, Paris, Seuil, « Libre à elles », 1990, 277 p.

Ce qui ressort de ces récits, c'est la fragilité des créatrices et épouses d'écrivains qui ne cessent de se demander si elles ont le droit d'écrire, pourquoi elles sont si mauvaises, etc. Convenons-en, les temps ont bien changé. Aujourd'hui, une jeune femme de mon espèce reçoit une formation littéraire universitaire, bénéficie du support de son entourage immédiat, se permet de voyager « sac au dos » de temps en temps, peut se targuer d'être indépendante financièrement, a accès sinon à « une chambre à soi », du moins à un lieu tranquille où écrire... Alors comment expliquer que je me reconnaisse tant dans les questionnements, les angoisses de ces femmes croisées non seulement dans le *Journal* de Nancy Huston, mais aussi au fil de lectures plus vastes à la fois de textes intimes et d'ouvrages théoriques ? Pour la toute première fois, j'ai ressenti une *filiation* avec des femmes créatrices, du XIX^e siècle jusqu'à moi. Une filiation qui m'a communiqué parfois une immense tristesse, un accablement, parfois force et fierté, mais toujours l'impression d'être engagée solidairement dans un même combat. Celles qui ont créé dans le passé malgré des conditions extrêmement difficiles ont su conquérir pour elles, mais aussi pour moi, le droit d'écrire dans une société de plus en plus ouverte. Sans doute aux femmes d'aujourd'hui reste-t-il à s'accorder ce droit à elles-mêmes.

Même si des portes ont été enfoncées, même si la condition de la femme a énormément évolué depuis le siècle dernier, même si les filles d'aujourd'hui sont exposées à des modèles féminins variés et plus seulement à celui de la mère au foyer, se pourrait-il que la posture des femmes devant l'écriture demeure plus anxiogène que celle des hommes, se pourrait-il que les femmes tremblent encore plus que les hommes ? Dans cette perspective, les heurts au sein de couples d'écrivains du siècle dernier, décrits par Nancy Huston, n'auraient-ils disparu que pour réapparaître à l'intérieur des femmes d'aujourd'hui ? Du moins Nancy Huston – qui est à la fois écrivaine, épouse, mère, et qui a été professeure aussi – ressent-elle cela. Les femmes d'aujourd'hui doivent négocier avec elles-mêmes, faire des compromis, des sacrifices, établir leurs propres priorités. Écrire est désormais une affaire de désir ; encore faut-il que les femmes apprennent à laisser

ce désir s'exprimer malgré le poids d'un inconscient collectif qui ne se transforme pas au rythme des conditions de vie des femmes.

En me penchant sur la paralysie qu'une certaine compréhension du concept d'*autorité* a entraînée chez des générations de femmes avant moi, je ne vise pas une étude sociohistorique. J'essaie plutôt de voir si le concept traditionnel d'*autorité* et le modèle patriarcal qu'il charrie exercent encore aujourd'hui une influence, consciente ou inconsciente, sur les femmes qui désirent créer.

* * *

« À ma modeste échelle, je veux être un petit dieu² », a écrit Sylvia Plath à 18 ans. Combien d'écrivains ont souhaité, grâce à la création d'une œuvre, échapper à la condition humaine et acquérir « un petit quelque chose de divin³ » ? Dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir a exprimé explicitement ce fantasme d'affranchissement de notre mortelle condition :

Si j'avais souhaité autrefois me faire institutrice, c'est que je rêvais d'être ma propre cause et ma propre fin ; je pensais à présent que la littérature me permettrait de réaliser le même vœu. Elle m'assurerait une immortalité qui compenserait l'éternité perdue ; il n'y avait plus Dieu pour m'aimer, mais je brûlerais dans des milliers de cœurs.⁴

Cette conception répandue de la création qui entraîne l'être humain à se rebeller contre la nature a compliqué, pour les femmes, l'accès à l'art :

À travers l'art, l'homme s'affirme non pas créature mais créateur. Qui l'homme ? Pourquoi l'homme ? Quel genre d'homme ? Et pourtant oui, c'est vrai : à de rares et significatives exceptions près [...], ce sont des hommes qui, de tout temps, ont su s'arroger l'*autorité* de la création, osant se mettre à la place de Dieu, « *auteur* de toutes choses ». Créatrice, la créature par excellence ? Les femmes, même lorsqu'elles désirent ardemment devenir des auteurs, sont moins convaincues de leur droit et de

² Sylvia Plath, *Journaux. 1950-1962*, Paris, Gallimard, 1999, p. 35.

³ *Ibid.*, p. 163

⁴ Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958, p. 143.

leur capacité à le faire. Pour la bonne raison que, dans toutes les histoires qui racontent la création, elles se trouvent non pas du côté de l'*auctor* (auteur, autorité), mais du côté de la *mater* (mère/matière).⁵

Cette citation de Nancy Huston nous invite à nous arrêter à la définition du mot *autorité* et à ses différentes ramifications.

Définition du mot *autorité*

La définition générale de l'autorité tourne autour du droit ou du pouvoir d'imposer l'obéissance, de susciter l'adhésion, le respect, la confiance, d'ériger des références ou des règles influentes⁶. Mais le mot *autorité* implique davantage, comme l'a bien montré Edward Said. Après avoir glosé le mot *autorité* en passant notamment par le verbe latin *augere* et le nom *auctor*, il affirme : “ *Auctoritas is production, invention, cause, in addition to meaning a right of possession. Finally, it means continuance, or a causing to continue.*⁷ ” Ainsi, l'autorité confère à celui qui la possède le pouvoir de *commencer* quelque chose, le pouvoir d'améliorer ce qui existe déjà tout en orientant son évolution.

Le modèle de Dieu le Père

Comme l'indique Nancy Huston, le modèle par excellence de l'autorité dans notre culture réside dans la personne du Créateur, auteur solitaire de toutes choses. C'est d'après ce modèle que la création a été représentée en Occident : “ *the writer 'fathers' his text just as God fathered the world*⁸ ”. Ici, plus que le verbe français *engendrer*, le verbe “ *to father* ” met en évidence le fait que le pouvoir créateur, associé à la paternité, est considéré comme un attribut essentiellement masculin. Ainsi, depuis l'avènement du mimétisme aristotélicien, le poète est présenté comme un petit dieu, “ *a lesser God* ” :

⁵ Nancy Huston, *op. cit.*, p. 26.

⁶ Voir par exemple la définition du *Petit Robert*.

⁷ Edward W. Said, *Beginnings : Intention and Method*, New York, Basic Books, 1975, p. 83 ; cité dans Sandra M. Gilbert et Susan Gubar, *The Madwoman in the Attic*, London, Yale University Press, 1980 [1979], p. 4.

⁸ Sandra M. Gilbert et Susan Gubar, *op. cit.*, p. 4.

[He] has made or engendered an alternative, mirror universe in which he actually seems to enclose or trap shadows of reality. [...] [T]he poet, like God the Father, is a paternalistic ruler of the fictive world he has created.⁹

Pour saisir la conception de la création chez les êtres humains, il importe donc de s'attarder à la façon dont Dieu le Père s'y est pris pour créer l'humanité.

Le deuxième récit de la création de la Genèse

Dans le second récit biblique de la création, Adam est modelé avec de la glaise et le souffle divin lui donne vie. La femme, elle, est façonnée à partir d'une côte d'Adam, ce qui fait dire à celui-ci : « À ce coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair ! Celle-ci sera appelée femme, car elle fut tirée de l'homme, celle-ci.¹⁰ » (Gn 3, 23) Si le premier couple humain que forment Adam et Ève jouit de l'immortalité, il importe de rappeler à la suite de Guy Couturier que « ce n'est pas en vertu de sa propre nature, mais par l'addition d'un privilège divin qui intervient *après* la création¹¹ ». C'est parce que la femme et l'homme ont goûté au fruit défendu que ce privilège leur est retiré. D'ailleurs, Adam avait été clairement mis en garde : « Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement » (Gn 2, 17) ; la femme aussi semblait consciente de l'enjeu puisqu'elle dit au serpent qui la tente : « Mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : “ Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, sous peine de mort. ” » (Gn 3, 3) Or, c'est bien la femme qui succombe d'abord, Adam ne manquera pas de le souligner. Ainsi, c'est à cause d'elle plus qu'à cause de lui si la mort les guette désormais.

⁹ *Ibid.*, p. 5.

¹⁰ Mes citations bibliques proviennent toutes de la Bible de Jérusalem. L'hébreu joue ici sur les mots *ishsha* (femme) et *ish* (homme).

¹¹ Guy Couturier, « La mort en Mésopotamie et en Israël : phénomène naturel ou salaire du péché? », dans Guy Couturier, André Charron et Guy Durand (dir.), *Essais sur la mort*, Montréal, Fides, « Héritage et projet », 1985, no 29, p. 95.

À la suite de la chute, le travail d'Adam sera rendu pénible. Quant à la femme, elle reçoit de Dieu ce châtement : « Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils. Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi. » (Gn 3, 16) Ces événements conduiront Adam à donner à la femme le nom d'Ève¹² parce qu'elle sera « la Mère de tous les vivants » (Gn 3, 20). Il est intéressant de noter ici l'avènement simultané de la sexualité, de la maternité et de la mortalité. Adam et Ève doivent faire le deuil d'une vie éternelle. Pour se survivre, ils sont désormais destinés à s'associer, à se rencontrer et à procréer. Sans l'autre, chacun d'eux est mortel et stérile. La biologie nous apprend la même chose : « L'invention du mécanisme sexué de la transmission de la vie a privé chacun de nous de la possibilité de se reproduire.¹³ » En effet, nos ancêtres unicellulaires n'avaient besoin de rien ni de personne pour se diviser et ainsi se survivre éternellement. Ils se suffisaient à eux-mêmes. Pour les êtres humains, la conscience de ne pouvoir « rien créer qui soit identique à [soi-même]¹⁴ » est-elle suffisamment insupportable pour que certains aspirent à créer des œuvres d'art dans la solitude, des œuvres virtuellement éternelles et pour que d'autres placent leurs espoirs dans le clonage reproductif ? Mais revenons au second récit de la Genèse et retenons-en que la femme y apparaît comme sans filiation directe avec Dieu, contrairement à l'homme, ce qui fera tenir à saint Paul des propos autrement moins progressistes que ceux de Jésus :

L'homme, lui, ne doit pas se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et le reflet de Dieu ; quant à la femme, elle est le reflet de l'homme. Ce n'est pas l'homme en effet qui a été tiré de la femme, mais la femme de l'homme ; et ce n'est pas l'homme, bien sûr, qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. (1 Co 11, 7-9)

Attardons-nous un instant encore à l'in vraisemblable renversement opéré ici selon lequel la femme vient de l'homme et non pas l'homme de la femme,

¹² Le nom d'Ève, *Havva*, vient de *hâyah*, « vivre ».

¹³ Albert Jacquard, « Sexualité – Solitude – Séduction », dans Maurice Olender et Jacques Sojcher (dir.), *La Séduction*, Paris, Aubier, « Les Colloques de Bruxelles », 1980, p. 20.

¹⁴ *Ibid.*, p. 20.

renversement reconduit dans plusieurs mythes¹⁵, dont celui de Pygmalion. Celui-ci, horrifié devant la nature « vicieuse » et les imperfections des femmes, crée une statue d'ivoire d'une beauté inaccessible aux « vraies » femmes. Grâce à l'intervention de Vénus, cette statue prend vie, ce qui fait dire à Susan Gubar : “ *Not only has he created life, he has created female life as he would like it to be – pliable, responsive, purely physical.* ”¹⁶ ”

Cette mythologie qui fait de l'homme un dieu créateur occupé à parfaire le monde (et surtout la femme) et de la femme la Créature par excellence, la matière (*mater*) à travailler, a marqué en profondeur les mentalités. À titre d'exemple, faut-il rappeler à la suite de Susan Gubar l'accès très tardif des femmes aux écoles d'art, comme étudiantes s'entend, puisque comme modèles, elles ont toujours été les bienvenues... Les traces de cette mythologie, évidentes au XIX^e siècle, ont malheureusement su traverser le temps, en témoignent ces trois citations, la première d'Alexandre Dumas fils, la seconde de Nancy Huston à propos de Scott Fitzgerald, la troisième de Sylvia Plath :

La femme est un être circonscrit, passif, instrumentaire, disponible, en expectative perpétuelle. C'est la seule œuvre inachevée que Dieu ait permis à l'homme de reprendre et de finir. C'est un ange de rebut.¹⁷

Scott, qui se vantait autrefois d'avoir épousé l'héroïne de ses nouvelles (sous-entendu : Zelda existe, et mes personnages sont tous calqués sur elle), déclare maintenant, dans une discussion avec un ami : « Parfois je me demande si Zelda n'est pas un personnage que j'ai moi-même créé. »¹⁸

¹⁵ Voir Sandra M. Gilbert et Susan Gubar, *op. cit.*, p. 12 et Nancy Huston, *op. cit.*, p. 23-24.

¹⁶ Susan Gubar, « “ The Blank Page ” and the Issues of Female Creativity », *Critical Inquiry*, hiver 1981, p. 243.

¹⁷ Cité dans Liliane Blanc, *Elle sera poète, elle aussi! Les femmes et la création artistique*, s. l., Le Jour, 1991, p. 41.

¹⁸ Nancy Huston, *op. cit.*, p. 55. Nancy Huston a pris connaissance des propos de Scott Fitzgerald dans Nancy Milford, *Zelda*, New York, Avon, 1971, p. 338. Au sujet de Scott Fitzgerald, Huston ajoute encore : « [il] appartient non pas au début du 20^e siècle mais au début du 19^e siècle : c'est un romantique. Il a une conception étonnamment démodée de l'artiste : c'est quelqu'un qui transcrit la beauté du monde, puisant son inspiration dans la beauté féminine [...]. Le problème, c'est que ce n'est pas seulement la beauté de Zelda qui l'inspire, c'est son intelligence. » (p. 42)

So, so, Herr Doktor.
So, Herr Enemy.

I am your opus,
I am your valuable,
The pure gold baby¹⁹

Le monde se divise-t-il donc en deux comme le croyait Zelda Fitzgerald ? On est soit du côté des artistes, soit de celui du « beau gibier », c'est-à-dire de la matière vivante dont se nourrissent sans scrupules les artistes... Songeant au couple qu'elle forme avec Hughes, Plath se demande pour sa part : « Sommes-nous comme des vampires, à nous nourrir l'un de l'autre ?²⁰ » Faut-il vraiment accepter de faire souffrir pour écrire ?

En fin de compte, tout se passe comme si la création concernait seulement la relation père-fils. Adam se mesure à Dieu le Père, cherchant à le surpasser dans la perfection de son œuvre. Ève, elle, semble exclue de l'arène. Anaïs Nin l'a remarqué et noté dans son *Journal* :

Quant à toutes les inepties qu'Henry et Larry ont débitées, la nécessité de « Je suis Dieu » afin de créer (je suppose qu'ils veulent dire « Je suis Dieu, je ne suis pas une femme »). La femme, de toute façon, n'a jamais communiqué directement avec Dieu, mais seulement à travers l'homme, le prêtre. [...] [C]ette image de Dieu tout seul créant ciel, terre et mer, c'est cette image qui a dérouté la femme. (L'homme aussi, parce qu'il [...] croit que lui aussi a fait tout cela tout seul. [...])²¹

Dans ce contexte, il n'est pas surprenant de constater à quel point les femmes ont eu et ont peut-être encore des scrupules à prendre la plume, craignant d'être « présomptueuses » en s'arrogeant un droit qui ne revient pas à leur sexe. Sylvia Plath, le 27 avril 1953 – elle a 21 ans –, note dans son journal :

¹⁹ Sylvia Plath, « Lady Lazarus », dans *Ariel*, Londres, Faber and Faber, 1965, p. 18. Les poèmes qui composent le recueil *Ariel* ont été écrits en grande majorité pendant les quelques mois qui ont précédé son suicide et ont été publiés après sa mort.

²⁰ Sylvia Plath, *Journaux. 1950-1962*, Paris, Gallimard, 1999, p. 340.

²¹ Anaïs Nin, *Journal. 2^e volume (1934-1939)*, Paris, Stock, 1970, p. 248.

Écoutez et taisez-vous, *hommes de peu de foi*. Par une certaine soirée d'une certaine année 1953, des tensions extrêmes, un besoin physiologique et une légèreté mentale de libellule se sont alliés pour donner à une *Ève imparfaite* une force absolue, le sentiment d'être dans son bon *droit*, et une détermination farouche, comparables à l'extase [...] ²²

Que s'est-il passé ce jour-là pour qu'elle arrive à faire taire les « hommes de peu de foi », pour qu'elle se sente « dans son bon droit », affranchie de sa condition d'« Ève imparfaite » ? L'euphorie vient de ce que trois de ses poèmes ont été achetés par *Harper's*, sans compter qu'elle a été nommée rédactrice en chef d'une revue sur le campus. À ces signes de reconnaissance extérieure, elle prête « forcément une cause et un effet légitimes ²³ ». Bref, en cet instant, elle a cessé de douter d'elle-même et de son droit à l'écriture ; en cet instant, elle croit posséder « un petit quelque chose de divin ».

Lilith la Première Ève

Si l'histoire du châtimeut d'Ève paralyse la femme en lui rappelant son statut de créature (de « matière ») et en lui indiquant la voie à suivre (celle de la passivité, de la sujétion et du silence), d'autres récits, d'autres mythes se chargent de l'informer de ce qui l'attend si elle s'obstine dans la voie de la présomption poétique (*i. e.* de l'action, de l'autodétermination et de la création). L'histoire de Lilith est exemplaire à ce sujet. Bien que son nom ne soit évoqué qu'une ou deux fois dans la Bible selon les traductions (deux fois dans la Bible de Jérusalem, en Jb 18, 15 et Is 34, 14), elle n'en demeure pas moins une « figure centrale de la démonologie juive qui l'a héritée des civilisations mésopotamiennes ²⁴ ». Évoquer toutes les représentations de ce démon femelle, depuis le quatrième millénaire avant J.-C. jusqu'au XX^e siècle, serait trop ambitieux, mais je tiens tout de même à pointer quelques tournants importants. Dans l'Ancien Testament, Lilith apparaît très furtivement dans un cadre apocalyptique. Puis, dès le V^e siècle, dans le

²² Sylvia Plath, *op. cit.*, p. 96. C'est moi qui souligne.

²³ *Ibid.*, p. 97.

²⁴ Michèle Bitton, « Lilith ou la Première Ève. Un mythe juif tardif », *Archives des Sciences sociales des Religions*, vol. 35, no 71, juillet-septembre 1990, p. 113.

Talmud de Babylone, elle prend la forme d'un monstre ailé. « Symboliquement, précise Bitton, les ailes s'inscrivent dans un double registre, celui de l'animalité mais aussi, et surtout celui de l'élévation morale et de la connaissance.²⁵ »

Cette remarque m'intéresse au plus haut point, car sous la plume de maintes écrivaines d'hier et d'aujourd'hui, le désir d'écrire est régulièrement associé à celui de voler. Ainsi, la poète anglaise Anne Finch se plaint de ne pouvoir accomplir son travail d'écrivaine que “ *still with contracted wings*²⁶ ” et Sylvia Plath, dans l'extrait de son journal cité plus tôt, sent se manifester ses forces d'écrivaine à travers une « légèreté mentale de libellule ». Plus récemment encore, Hélène Cixous a parlé de l'écriture comme d'un désir de voler²⁷. Or, Nancy Huston l'a remarqué, « ces femmes qui cherchent à quitter la terre, le terre-à-terre, et à prendre leur envol dans les airs libres de l'imagination artistique²⁸ » semblent constamment entravées dans leur ascension par une autre créature ailée, angélique celle-là, qui n'est autre que leur propre mère. Virginia Woolf a parlé explicitement de sa créature idéale, modèle d'abnégation, qu'elle a baptisée « l'Ange au foyer ». Elle affirme d'ailleurs avoir été obligée de la « tuer » pour conquérir la liberté dans l'écriture²⁹. Ceci ne va pas sans traumatisme bien sûr, car une femme qui « tue » sa mère ne s'en sort pas indemne...

Est-ce pour cette raison que je trouve exprimé chez des créatrices contemporaines le rêve de l'envol de la fille *et* de la mère ? Dans *La Lumière blanche*, pièce de théâtre de Pol Pelletier, Torregrossa se souvient douloureusement du « jour où [SA] première femme ne s'est pas relevée » : « Je la regardais au fond du puits. Lève-toi, maman, lève-toi !³⁰ » Hélène Cixous affirme,

²⁵ *Ibid.*, p. 118.

²⁶ Cité dans Sandra M. Gilbert et Susan Gubar, *op. cit.*, p. 61.

²⁷ Voir Hélène Cixous, « La venue à l'écriture », dans Hélène Cixous, Madeleine Gagnon et Annie Leclerc, *La Venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'éditions, « 10/18 série Féminin futur », 1977, p. 18.

²⁸ Nancy Huston, *op. cit.*, p. 34.

²⁹ Voir Virginia Woolf, « Professions for Women », dans *Women and Writing*, New York and London, Harcourt Brace Jovanovich, 1980, p. 57-63.

³⁰ Pol Pelletier, *La Lumière blanche*, Montréal, Les Herbes rouges, 1989, p. 94.

quant à elle : « En tant que mère j'ai eu naturellement besoin d'ailes³¹ ». Pour sa part, Anne Sylvestre fait dialoguer la mère et la fille dans sa chanson « Ma chérie », écrite en 1979 :

La mère – Va ne retiens pas tes ailes
Ma chérie

La fille – Mais tu en as de si belles
Toi aussi
[...]

La mère – Que sais-tu donc de mes ailes
De qui me les a coupées
[...]
Moi je t'ai lissé les ailes
Ma chérie

La fille – Mais je peux lisser les tiennes
Moi aussi

La mère – Mais oui j'ai toujours mes ailes
Ma chérie
Mais tu as ouvert les tiennes
Sur ma vie
Et s'il faut que je revole
Laisse-moi m'habituer

La fille – Ne dis pas de choses folles
Tu as toujours su voler
[...]

Ensemble – Et nous garderons nos ailes
Ma chérie

La question de la rivalité entre créatures ailées angéliques et démoniaques en lien avec la relation mère-fille mériterait un approfondissement. Mais revenons pour l'instant à l'évolution de la figure de Lilith dans les écritures juives.

Cinq siècles après le Talmud qui a fixé l'apparence de démon ailé de Lilith, c'est-à-dire au X^e siècle, celle-ci apparaît transformée en figure des origines dans *l'Alphabet de Ben Sira*, un recueil de légendes rédigé en Perse. À la manière de Michèle Bitton, je me permets de citer la légende un peu longuement, vu son impact contemporain au sein du mouvement féministe :

³¹ Hélène Cixous, *op. cit.*, p. 53.

Lorsque le Saint béni soit-il créa le premier homme unique, il lui dit : il n'est pas bon que l'homme soit seul, il lui créa une femme de la terre comme lui et l'appela Lilith. Ils en vinrent immédiatement à se quereller. Elle dit je ne me couche pas au-dessous, il lui dit, je ne me couche pas au-dessous, mais au-dessus, car tu es destinée, toi, à être en-dessous (*sic*) et moi au-dessus. Elle lui dit : nous sommes tous les deux égaux parce que nous sommes tous les deux de la terre. Mais ils ne purent s'entendre, et lorsque Lilith en fut convaincue, elle prononça le Nom dans son intégralité, et elle s'envola dans les airs de l'univers. Adam, debout, pria : la femme que tu m'as donnée m'a quitté. Le Saint béni soit-il envoya immédiatement à sa poursuite ces trois anges [Sanoi, Sansenoi, Samenguelof] pour qu'ils la ramènent. Dieu dit à Lilith qu'il serait préférable qu'elle accepte de revenir, sinon elle devra accepter que de ses enfants meurent chaque jour cent garçons [...] mais elle n'accepta pas de revenir.³²

Gilbert et Gubar font partie des féministes qui ont commenté cette version du mythe de Lilith : “ *What her history suggests is that in patriarchal culture, female speech and female ‘presumption’ – that is angry revolt against male domination – are inextricably linked and inevitably daemonic.*³³ ” Parce que cette femme pleine de désir a refusé la sujétion et a osé proférer le Nom (s’emparant ainsi d’une forme d’autorité littéraire qui lui est défendue), elle est contrainte de rejoindre les démons et condamnée à souffrir la mort quotidienne de ses propres enfants. Au XII^e siècle, ce mythe de la Première Ève continue de se développer dans le Zohar, mais cette fois Lilith y est façonnée comme Ève à partir d'une côte d'Adam.

Ainsi, la femme semble perdue de toutes parts. Si elle tient son « rang » comme Ève après le châtement, elle est confinée à l'état de créature – imparfaite par surcroît – ou à l'état d'objet d'art. En d'autres mots, elle est sanctifiée et immolée par les hommes. Passive, elle est représentée comme pure (vierge, ange, sainte, martyre, statue parfaite, jolie princesse, mère absolument altruiste...) ; elle est en quelque sorte emprisonnée dans les créations masculines et dans un monde suprahumain. Immortelle dans l'art parce que réifiée, la femme n'en demeure pas

³² Traduction proposée par Michèle Bitton, *loc. cit.*, p. 119.

³³ Sandra M. Gilbert et Susan Gubar, *op. cit.*, p. 35.

moins considérée dans la vie comme « la mortalité vivante de l'homme³⁴ ». En enfantant, elle introduit le nouveau-né dans la finitude. Selon Wolfgang Lederer, cela pousserait l'homme à vouloir figurativement « tuer » la femme. Plus encore, cela inciterait la femme elle-même à « se tuer », pour plaire à l'homme :

From the Paleolithic on, we have evidence that woman, through careful coiffure, through adornment and makeup, tried to stress the eternal type rather than the mortal self. Such makeup, in Africa or Japan, may reach the, to us, somewhat estranging degree of a lifeless mask – and yet that is precisely the purpose of it : where nothing is lifelike nothing speaks of death.³⁵

Malheureusement, cette tendance me semble encore bien vivante. Aujourd'hui, le vieillissement et la vieillesse elle-même semblent des tares impardonnables. Les mannequins de plus en plus jeunes, parfois à peine pubères, sont maladivement maigres. Les actrices paraissent toujours aussi jeunes de film en film (que font-elles entre chacun d'eux ?). L'entraînement aérobique est devenu un *must*, non pas pour des raisons de santé physique et mentale, mais pour des raisons esthétiques : il faut avoir un ventre « extraplat » et des « fesses de fer ». Les crèmes antirides pullulent. De plus en plus de femmes ont recours à la chirurgie esthétique, notamment pour se faire modifier les seins... Les cheveux grisonnants de la femme témoignent de la vieillesse : ma mère a 60 ans et les cheveux teints, je ne me souviens pas de l'avoir jamais vue grise. Mon père en a 72, il grisonne lentement, la barbe plus vite que les cheveux.

Chez la femme, le culte du corps – qui tend de plus en plus à gagner les hommes³⁶ – relève donc à la fois du désir de nier la condition humaine et de celui

³⁴ Nancy Huston, *op. cit.*, p. 16.

³⁵ Wolfgang Lederer, M. D., *The Fear of Women*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1968, p. 42 ; cité dans Sandra M. Gilbert et Susan Gubar, *op. cit.*, p. 14-15.

³⁶ Parallèlement à l'obsession de la minceur, voire à l'anorexie des jeunes filles, semble se développer de plus en plus ce qu'il a récemment été convenu d'appeler le « complexe d'Adonis » ; certains hommes commencent à s'épiler, à consommer des suppléments alimentaires de toutes sortes pour gonfler leurs muscles, à réclamer des implants de pectoraux. Comme quoi l'égalité entre les sexes ne se fait pas toujours dans le sens d'une libération... Il faudrait vérifier si, comme je le crois, les premières manifestations de ce phénomène sont apparues dans la culture homosexuelle ou pas. Si oui, cela signifierait que les yeux de l'être aimé, s'il est homme, agissent comme le miroir de

de parfaire la « créature inachevée » qu'elle est. Je trouve sous la plume de mon amie Julie, 24 ans, future acupunctrice et chanteuse à ses heures :

Parlez-moi de chaque partie du corps de la femme, des ongles d'orteils que l'on peint de toutes les couleurs, du rouge cruel au rouge sang, jusqu'aux cheveux que l'on entretient comme un culte et je vous dirai qu'il semble que la nature ne nous ait rien donné qu'il n'ait fallu changer. (Inédit)

La femme, donc, se trouve traitée en objet et immolée dans l'art, ou bien elle traite son propre corps comme un objet d'art à parfaire et à entretenir.

L'autre option qui s'offre à la femme et que j'ai évoquée plus haut est celle de l'affirmation de soi choisie par Lilith ou Médée, deux personnages du même acabit. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer qu'à défaut de posséder elle-même des ailes, Médée s'envole dans un char ailé après son infanticide. La femme qui ose se définir, s'affirmer et assumer ses désirs et son pouvoir est dangereuse, voire monstrueuse, du type sorcière qui s'autodétruit soit directement, soit par l'intermédiaire de ses enfants. Éliminer sa progéniture n'équivaut-il pas à se tuer soi-même ? S'il était question plus haut d'un monde suprahumain, ici on se situe plutôt dans l'infrahumain. Trop souvent, la femme créatrice s'est approprié ce modèle élaboré dans des textes d'hommes. En conséquence, celle qui a voulu se poser en sujet est souvent tombée dans le piège qui consiste à se traiter elle-même en objet, en « matière » à sacrifier sur l'autel de l'art. Loin de découvrir dans l'art la liberté espérée, celle-là a trouvé une forme d'aliénation dans laquelle elle est son propre bourreau, parfois au sens littéral :

Plath – son corps, son malheur, sa morbidité, la terrifiante proximité dans laquelle elle vivait avec la mort –, après avoir servi de substrat matériel et donc de substance poétique à Hughes [son mari écrivain], s'était mise à se nourrir d'elle-même.³⁷

la belle-mère de Blanche-Neige, proclamant sans pitié et indifféremment : « Tu n'es plus la plus belle » ou « Tu n'es plus le plus beau ».

³⁷ Nancy Huston, *op. cit.*, p. 177.

Je pense à Katherine Mansfield, tuberculeuse. Elle hâta sa mort en s'adonnant à l'ascétisme. À Virginia Woolf, anorexique et dépressive. Elle s'avança dans une rivière, des roches plein les poches. À Sylvia Plath, mère de deux jeunes enfants. Depuis longtemps suicidaire, elle se gaza à 31 ans, la tête dans le four après une courte période d'intense activité poétique. À Marguerite Duras, qui se détruisait par l'alcoolisme. Cette dernière est un exemple éclatant d'une femme qui s'est arrogé le droit d'écrire et qui a organisé sa vie autour de l'écriture sans renoncer à la maternité. Cependant, elle semblait croire que les hommes n'acceptent pas facilement que la femme écrive : « Il y avait un homme avec moi pendant cette époque-là. Mais on ne se parlait pas. Comme j'écrivais, il fallait éviter de parler des livres. Les hommes ne supportent pas : une femme qui écrit.³⁸ » Pour elle, l'écriture se passe dans une solitude radicale qui « avant tout [...] veut dire l'alcool³⁹ ».

Tout cela est-il révolu ? Reste-t-il chez les femmes de ma génération une anxiété de l'autorité malgré le formidable progrès des conditions de vie des femmes depuis 30 ou 40 ans dans les sociétés occidentales ? J'ai tendance à croire que oui. D'abord, ce besoin soudain de *filiation* avec des femmes écrivaines, d'où me vient-il ? Si j'en crois la théorie d'Harold Bloom⁴⁰, il serait lié à ma position de femme devant l'écriture. En effet, Bloom appelle “ *anxiety of influence* ” le désir ressenti par les écrivains de concurrencer non seulement *le* Créateur mais aussi tous les créateurs avec un [c] minuscule qui ont écrit avant eux. Les auteurs écriraient donc *contre* la vision du monde de ceux qui les ont précédés. Toujours selon Bloom, les femmes, elles, devraient combattre non pas la vision du monde des écrivains d'autrefois, mais leur vision de la femme. En ce sens, elles seraient plutôt en proie à une “ *anxiety of authorship* ” les poussant à chercher des modèles de femmes préceuses qui leur permettraient de croire que la révolte contre

³⁸ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, « Folio », 1993, p. 18.

³⁹ *Ibid.*, p. 19.

⁴⁰ Théorie exposée dans Sandra M. Gilbert et Susan Gubar, *op.cit.*, p. 49.

l'autorité littéraire patriarcale est possible. Elles écriraient donc plutôt *avec* leurs précurseures.

Reste-t-il d'autres traces de cette anxiété de l'autorité chez les jeunes femmes ? Dernièrement, j'ai entendu à la radio de Radio-Canada une discussion à savoir si une catégorie « Lectrices de nouvelles » devrait être instaurée ou pas dans le cadre du gala *Métrostar*. Les avis étaient partagés, les unes trouvaient cela humiliant (comme si pour gagner ou même pour être en nomination, il fallait que les femmes soient dans une catégorie à part...), les autres croyaient que c'était le seul moyen d'attirer l'attention sur elles, étant donné qu'en information, les femmes ne jouissent pas encore de la même *autorité* que les hommes. Une intervenante disait : « On ne ferait jamais dire à une femme “ Si la tendance se maintient...” lors d'une soirée électorale. » Dans un autre domaine, comment expliquer que les auteurs-compositeurs-interprètes masculins semblent beaucoup plus nombreux que leurs homologues féminins ? Que par ailleurs les interprètes féminines ne manquent pas ? Comment expliquer la popularité des écoles de théâtre (secteur interprétation) auprès des jeunes femmes ? Aux auditions d'entrée, elles sont légion... Comment expliquer qu'il est si difficile au département de théâtre de l'UQÀM de trouver des filles pour intégrer des équipes d'improvisation, domaine dans lequel on doit prendre des risques et « créer » dans la spontanéité ? Les jeunes femmes seraient-elles encore aujourd'hui davantage des interprètes (*i. e.* du côté de la « matière ») plutôt que des créatrices ? Pol Pelletier écrivait en postface à sa pièce *La Lumière blanche* :

Artistiquement, je suis née de la création collective. Et de la révolte, ayant pris l'habitude d'être un agent actif dans la création de spectacle, j'ai pris conscience que je n'étais pas si « active », que j'avais une mentalité d'interprète et de femme, et il me devint nécessaire d'exister et de créer en dehors du regard des hommes. Qui suis-je, moi ?⁴¹

⁴¹ Pol Pelletier, *op. cit.*, p. 128.

M., étudiante en théâtre à l'UQÀM, au début de la vingtaine, forte déjà de quelques contrats professionnels, me confiait tout récemment se sentir à l'aise dans l'interprétation, mais pas du tout dans l'écriture pour le théâtre. « Je n'ai pas de parole, tu comprends ? » m'a-t-elle dit. Quand elle joue, elle ne porte pas la responsabilité des mots qu'elle prononce. Quand elle écrit... c'est pour elle-même. Mon amie Julie citée plus haut écrit encore :

Je vois mon copain et mon frère se pencher et lire par-dessus mon épaule : « Tu généralises tout, tu n'es pas objective [...], ta rhétorique est pleine de failles... » [...] Il ne m'est jamais facile de remettre un texte qui soit vraiment de moi. Quand, en plus, il s'agit de parler de quelque chose qui me touche intimement, moi, femme, Julie Burelle, qui tente tant bien que mal de trouver sa place dans le monde, rien ne va plus. (Inédit)

Il ne s'agit pas de grappiller ici et là des anecdotes pour prouver mon hypothèse, mais bien de montrer que lorsqu'on ose poser la question du « tremblement » des femmes devant la création, si on dépasse les sourires narquois que cela suscite d'abord, on commence à recueillir des témoignages étonnants. Tout se passe comme si, devenus intérieurs, les conflits vécus par les jeunes femmes par rapport à la création sont facilement considérés comme exclusivement individuels et sans rapport avec le sexe. Je ne cherche pas à établir de paramètres théoriques, encore moins à proposer *un* modèle idéal de femme créatrice. Mais je crois que celles qui aspirent à créer sont habitées par un certain nombre de questions communes trop rarement soulevées.

Écrire en séparant comme Dieu le Père

Toute ma réflexion autour de Dieu le Père comme modèle de Créateur et d'*autorité* par excellence me semble mettre en évidence la difficulté des femmes à s'affranchir de leur condition de créature et à devenir des *auteures*. La femme-Ève, soumise après la faute, ne pourra conquérir l'immortalité dont elle rêve. Si elle l'atteint, c'est en tant qu'*objet* d'art enfermé dans un texte le plus souvent écrit par un homme ; si elle la poursuit activement, c'est en luttant contre le vieillissement

de son corps, consciente qu'elle ne peut en fait que masquer temporairement sa défaite. Quant aux rares courageuses qui ont « osé se mettre à la place de Dieu » pour créer, elles se sont souvent trouvées dans la difficile double position de l'artiste et du « gibier », pour reprendre les mots de Zelda Fitzgerald. Plath sembla d'ailleurs le pressentir : « Je vais périr si je n'arrive pas à écrire sur quelqu'un d'autre que sur moi.⁴² » Ainsi, ces femmes ont eu tendance à aspirer à l'immortalité du créateur en s'autodétruisant dans un même mouvement. La figure démoniaque de Lilith s'inscrit dans cette économie.

Ces deux versions du mythe des origines (celle d'Ève et celle de Lilith) mettent en relief la séparation du masculin et du féminin. D'ailleurs, c'est bien là, la *séparation* s'entend, le procédé de création utilisé par Dieu le Père. N'a-t-il pas séparé la lumière des ténèbres, par exemple ? Mais si la Création divine sépare, alors l'écriture qui s'en inspire sépare aussi...

Et ce désir d'écrire, ne vient-il pas d'une tendance à l'introversion qui date de l'enfance, et du monde enchanté de Mary Poppins et de Winnie-the-Pooh, dans lequel j'ai grandi ? Tout cela m'a probablement *séparée* de la plupart de mes compagnes de classe. Et aussi le fait que j'avais toujours les meilleures notes, que j'étais « différente » de la mêlée – en quoi, je ne sais pas exactement, mais « différente », comme l'animal qui rejoint son troupeau après avoir été touché par les mains des hommes.⁴³

Dans *Rue Deschambault*, Gabrielle Roy a elle aussi parlé de la solitude et de la séparation qu'implique l'écriture. Dans le passage qui suit, la mère de Christine qui vient d'apprendre que celle-ci se destine à l'écriture, la prévient :

- Écrire, [...] [n]'est-ce pas *se partager en deux* pour ainsi dire : une qui tâche de vivre, l'autre qui regarde, qui juge... [...] Ce don [celui de l'écriture], c'est un peu comme une malchance qui éloigne les autres, qui nous *sépare* de presque tous... [...] Écrire [...], est-ce que ce n'est pas en définitive être loin des autres... être toute seule, pauvre enfant !⁴⁴

⁴² Sylvia Plath, *op. cit.*, p. 432.

⁴³ *Ibid.*, p. 37. C'est moi qui souligne.

⁴⁴ Gabrielle Roy, *Rue Deschambault*, Montréal, Boréal, « Boréal compact », 1993, p. 219. C'est moi qui souligne.

Autrement dit, l'écriture divise d'abord l'être de l'écrivain lui-même, puis elle le sépare des autres. Enfin, Christine l'apprendra au fil du temps, l'écriture éloigne de la vie humaine en général, puisqu'il est impossible de « tout avoir : et la vie chaude et vraie comme un abri – intolérable aussi parfois de vérité dure – et aussi le temps de capter son retentissement au fond de l'âme⁴⁵ ».

Cette conception de l'écriture comme une activité foncièrement *séparatrice* engagée dans un rapport d'opposition avec la vie a été et reste encore très répandue. Elle a largement contribué, me semble-t-il, à éloigner les femmes de la création. En effet, contrairement aux hommes qui ont longtemps eu tendance à considérer par exemple le temps consacré à leurs enfants comme du temps volé à l'écriture, les femmes se sont toujours torturées en pensant que le temps voué à l'écriture était volé à leur famille. C'est sans doute pourquoi l'immense majorité des femmes qui ont pris la plume, au moins jusqu'à la moitié du XX^e siècle, n'ont pas eu d'enfants ; parmi elles Gabrielle Roy. Pour certaines, le choix fut teinté d'amertume et c'était payer cher l'accomplissement de leur œuvre. En ce sens, il est juste d'affirmer que pour les femmes plus encore que pour les hommes – qui se sont rarement empêché d'avoir une femme et des enfants –, l'écriture s'opposait douloureusement à la vie, l'excluait ou l'immolait.

Bien sûr, certaines femmes ont réussi à s'approprier le modèle de la création-séparation de Dieu le Père apparemment sans s'autodétruire et sans sacrifier la maternité. Je pense une fois de plus à Nancy Huston qui vient de publier un roman intitulé *Dolce Agonia*, dont la narration est assurée par... Dieu ! Elle a même déclaré dans une entrevue au *Devoir* s'être inspirée de l'image de « Dieu en train de nous regarder, comme l'écrivain regarde ses personnages, avec l'impression qu'ils sont libres⁴⁶ ». Toutefois, elle a affirmé être « énervée », « blessée » d'entendre toujours son livre qualifié d'*ambitieux*, car cela lui donne

⁴⁵ *Ibid.*, p. 220.

⁴⁶ Christian Rioux, « Le roman de la mémoire », entrevue avec Nancy Huston, *Le Devoir*, 10-11 mars 2001, D-1.

l'impression d'avoir échoué. Et le journaliste Christian Rioux d'ajouter que le mot *ambitieux* est « difficile à éviter lorsqu'on se prend pour Dieu⁴⁷ ».

Par ailleurs, la transformation des rôles masculin et féminin affecte aussi les hommes dans leur façon de se définir et cela risque fort de modifier leur rapport à l'écriture. Je me demande si, de leur côté, ils ne tremblent pas de plus en plus. Sont-ils véritablement plus confiants que les femmes vis-à-vis de leur force créatrice ? L'« homme sensible » d'aujourd'hui, pour reprendre l'expression utilisée par Anaïs Nin, ne demande plus à celle qu'il aime, à la manière d'André Malraux : « Ne vaut-il pas mieux être ma femme qu'un écrivain de second ordre ?⁴⁸ » Cet « homme sensible » refuse de n'être qu'un pourvoyeur absent de la maison ; il s'implique dans l'éducation des enfants et en réclame de plus en plus souvent la garde partagée en cas de divorce. Oui, il me semble qu'aujourd'hui, les hommes se posent aussi la question de la relation qui s'instaure entre la vie et l'écriture. Cette fois-ci, je pense à un passage de « Notre-Dame de Paris » d'Yvon Rivard, dans lequel le narrateur écrivain regrette d'avoir « si souvent sacrifié sa fille [Alice] à la déesse tyrannique de l'œuvre » :

Oui, je pense que si j'avais davantage perdu mon temps avec Alice (l'écouter, l'amuser, l'aimer, l'endormir), non seulement Alice aurait été plus heureuse mais j'aurais écrit de meilleurs livres parce que j'aurais vieilli plus lentement et non pas d'un seul coup [...].⁴⁹

En ce sens, les inquiétudes exprimées par Sylvia Plath, autrefois typiques d'une femme qui rêvait de créer, m'apparaissent concerner l'homme et la femme d'aujourd'hui :

⁴⁷ *Ibid.*, D-1. *Le Petit Robert* donne à *ambitieux* le sens de « qui désire passionnément réussir » et celui, péjoratif, de « présomptueux, prétentieux », ce qui nous rapproche de l'accusation faite autrefois aux femmes écrivaines de manquer de modestie et d'humilité.

⁴⁸ Cité dans Liliane Blanc, *op. cit.*, p. 145.

⁴⁹ Yvon Rivard, « Notre-Dame de Paris », *L'Inconvénient. Revue littéraire d'essai et de création*, no 1, mars 2000, p. 118.

Je ne sais pas si l'art coupé de toute vie normale et conventionnelle peut être aussi vital que l'art relié à la vie : en un mot, le mariage pourrait-il miner mon énergie créatrice, et anéantir ce désir de m'exprimer par l'écrit ou par le dessin [...] ou au contraire en me mariant parviendrais-je à m'exprimer pleinement dans l'art aussi bien que dans les enfants ? ... Ai-je la force de réussir les deux ? ... C'est la question cruciale, et j'espère m'aguerrir suffisamment pour passer ce test... même si j'ai affreusement peur...⁵⁰

Je voudrais moi aussi m'aguerrir suffisamment pour réussir les deux... Je m'inquiète. L'écriture m'empêchera-t-elle d'être maternelle, au sens large ? M'empêchera-t-elle de me sentir utile ou de protéger ceux que j'aime, une sœur, un conjoint, des enfants ? M'entraînera-t-elle toujours à l'écart de la vie « chaude et vraie comme un abri » ? Que m'obligera-t-elle à abandonner, voire à sacrifier ?

Le monde me semble suffisamment en lambeaux, l'humanité suffisamment déchirée par la souffrance et les inégalités, tout s'effrite si facilement... ne pourrais-je écrire autrement qu'en séparant ? À cet égard, je me sens proche de la conception de l'écriture de Peter Handke⁵¹ – ce qui prouve bien que les hommes et les femmes ne sont pas forcément engagés sur des voies parallèles. *Nommer* et *montrer* le monde sont pour Handke les activités essentielles de l'écriture. Cela implique une qualité de regard. Quand celui-ci est suffisamment attentif et contemplatif, il devient actif : il rapproche, unit, rassemble. Le travail de l'écrivain se fait à la fois dans une profonde solitude et dans un désir de communion. On sent chez Handke un grand désir de complétude. Comme j'aimerais savoir saisir les êtres et le monde dans leur totalité grâce à mon regard compatissant d'écrivaine, comme j'aimerais savoir les rendre *entiers* ! Comme j'aimerais pouvoir lier les êtres humains entre eux, les lier au monde qu'ils habitent, aux sources de la vie !

L'écriture comme entreprise d'unification, comme désir de complétude convient bien aux femmes – mais pas à toutes les femmes ni seulement aux femmes – qui ont tant souffert de fragmentation, de morcellement du corps, de

⁵⁰ Sylvia Plath, *op. cit.*, p. 38.

⁵¹ Voir Peter Handke, *L'Histoire du crayon*, Paris, Gallimard, 1987, 255 p.

l'être. “ *None saw the whole of her, none but herself*⁵² », a écrit Laura Riding. Pour Anaïs Nin, « peu importaient les influences d'effritement qu'[elle] pouvai[t] subir, l'écriture était le facteur d'unité⁵³ ».

Écrire en rassemblant comme Isis

Me revient en mémoire le roman d'Andrée Chedid, *Le Survivant*⁵⁴, roman qui actualise le mythe d'Isis. J'aime imaginer cette déesse égyptienne parcourant le Nil à la recherche des morceaux épars du corps d'Osiris, son frère et époux, originellement le dieu de la végétation. Elle ne le crée pas de toutes pièces, elle le *rassemble*, le rend *entier* de nouveau. Grâce à l'obstination, aux larmes, à l'amour d'Isis, Osiris revient à la vie et devient le dieu par excellence de la résurrection, du recommencement. Isis, pôle actif de son couple, n'adopte pas l'attitude autoritaire de quelqu'un qui « possède » la matière, mais de quelqu'un qui la « sauve ». Écrire comme Isis, en rassemblant, voilà bien ce à quoi Andrée Chedid elle-même semble aspirer si on se fie à cette description de sa démarche :

Plus attachée à ce qui nous rapproche qu'à ce qui nous sépare, sans relâche, à travers diverses expressions, je tente de construire des ponts et des passerelles entre Orient et Occident, entre jeunesse et vieillesse, entre la femme et l'homme, entre le dehors et le dedans, entre l'ombre et la lumière, entre l'événement et le durable, entre existence et poésie.⁵⁵

Et si elle avait raison... Et si écrire ce pouvait être non seulement séparer les eaux de la terre, mais aussi construire des ponts et des passerelles...

⁵² Cité dans Sandra M. Gilbert et Susan Gubar, *op. cit.*, p. 3.

⁵³ Anaïs Nin, « La volonté du bonheur », dans *Être une femme*, Paris, Stock, « Nouveau cabinet cosmopolite », 1977, p. 95.

⁵⁴ Andrée Chedid, *Le Survivant*, Paris, Flammarion, 1982 [1963], 218 p.

⁵⁵ Andrée Chedid, « Séance publique du 8 mars 1975. Remerciement de Mme Andrée Chedid », *Bulletin de l'Académie royale de langue et littérature françaises*, no 53, 1975, p. 17.

Épilogue

Je voudrais une vie conflictuelle, un équilibre entre les enfants, les sonnets, l'amour et les casseroles sales. Et affirmer la vie, de manière fracassante, sur les pianos et les pentes de ski, et aussi au lit au lit au lit.

Sylvia Plath,
Journaux. 1950-1962

Je relis cet essai aujourd'hui comme je lirais celui d'une étrangère. Il y a plus de deux ans que je n'y ai pas touché. Depuis, j'ai enseigné au cégep, j'ai accompagné mes proches dans toutes sortes d'épreuves, dans des luttes pour la vie. Et j'ai écrit. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts...

Au moment d'écrire cet essai, je faisais face à une douloureuse paralysie d'écriture et à un difficile questionnement : ai-je en moi de la graine d'écrivain ou ne suis-je qu'une étudiante douée, mais servile, qui n'empoigne son stylo que lorsqu'elle est contrainte de le faire ? Passerai-je ma vie à *dire* « Je veux écrire » sans jamais le *faire* ? Vais-je me laisser happer par l'enseignement parce que c'est pour moi une voie sûre et naturelle, parce qu'on me demande de le faire ? (Qui *on* ? Ma famille ? Mon conjoint ? Mon compte en banque ? Mes employeurs ? Mes étudiants que j'aime et qui ont parfois la gentillesse de me faire sentir utile ?) Qui me demande d'écrire ? *Je, pas on.*

Pour moi, la venue à l'écriture a toujours été le tronçon le plus difficile. Un plongeon périlleux à recommencer chaque fois. Depuis peu, j'ai l'impression d'aller vers l'écriture comme on avance, sereine, vers un lac familier dont il nous reste pourtant d'infinies profondeurs à explorer. Parfois, l'immense plaisir de courir me jeter dans le lac en m'ébattant comme une enfant enjouée ! Parfois aussi, il est vrai, marcher craintive vers l'eau glaciale, y tremper le gros orteil, et lutter pour ne pas me sauver en courant, pour avancer dans l'eau, au moins jusqu'aux genoux... Mais tout de même... Où est passée l'échelle que je grimpais en

tremblant, où est le tremplin au bout duquel j'étais pétrifiée et transie ? Où sont les rochers sur lesquels je craignais tant de me briser ?

Certes, la fin de mon essai recelait déjà une pointe d'optimisme, proposait timidement une voie à emprunter, un modèle pressenti : Isis. Mais si parfois cela sonnait comme une note d'espoir, souvent aussi j'avais la curieuse impression de chercher désespérément une échappatoire aux terribles sacrifices inhérents au destin des créateurs. Une voix chuchotait dans mon oreille : « Tu te racontes des histoires avec tes ponts et tes passerelles, et tu le sais. L'écriture s'oppose à la vie, elle sépare et divise et déchire, mais tu ne veux pas l'admettre. » Aujourd'hui, qu'en est-il ?

* * *

Aujourd'hui, je constate que le modèle de Dieu le Père comme créateur ne m'inspire pas, ne me parle pas (et non pas seulement ne me « convient » pas). Je n'ai aucune envie d'écrire en *séparant*, aucune envie de me retirer de la vie pour écrire, de sacrifier mes proches ou de m'immoler moi-même dans l'art. Ce serait aller à l'encontre de tout ce que je suis, de tout ce dont j'ai rêvé, et de toutes mes pulsions de vie.

Comme Hélène Cixous, j'ai d'abord voulu écrire pour me défendre et défendre ceux que j'aime contre la mort : « Ma voix repousse la mort ; ma mort ; ta mort ; ma voix est mon autre. J'écris et tu n'es pas mort. Si j'écris l'autre est sauf.⁵⁶ » À 11 ans, l'univers s'effrite en un éclair devant moi : ma cousine préférée se tue dans un accident d'auto, à 20 ans, ma tante au volant. Premiers poèmes (mort, espoir, vie éternelle...), première (et dernière) peinture, offerte à ma tante, pour lui « redonner un goût ardent de vivre ». Mon professeur de 6^e année qui accompagnait ses élèves dans la peinture éclate d'abord en virulents reproches, puis m'écrit :

⁵⁶ Hélène Cixous, *op. cit.*, p. 12.

Je comprends maintenant pourquoi tu as donné ta peinture et je m'excuse de ne pas avoir compris plus tôt pourquoi tu l'as fait. Pour moi, sa première peinture, ça ne se donne pas, ça ne peut pas se donner. Un tas de souvenirs y est rattaché mais... malgré cela, tu l'as donnée. C'est que tu voulais vraiment faire plaisir... réparer une peine... mais réparer l'irréparable...

Réparer l'irréparable, oui... J'ai vu enfant se fracasser un vase magnifique. Pour une raison que j'ignore, j'ai cru qu'il me revenait de le réparer, d'en recoller les morceaux. J'ai cru qu'il m'appartenait de lui redonner l'apparence d'antan, et j'ai cru un temps que c'était possible, que je pourrais un jour le rapporter à ceux qui en pleuraient la perte, que je pourrais le leur présenter, rayonnante : « Regardez le vase, il est intact, à nouveau ! Ne pleurez plus ! » Je n'avais pas prévu qu'ils ne verraient pas dans ce vase rafistolé celui d'autrefois ; ils ne verraient plutôt que mille craquelures, que mille bavures de colle. Alors j'ai pleuré ma défaite, longtemps, longtemps. Parfois je rêve encore de polir mes textes comme on polit un vase. Je rêve d'écrire un livre parfaitement lisse, pour qu'on n'en distingue plus les morceaux brisés, les fissures, les bavures... Si un jour, devant un de mes livres, un lecteur reconnaissait sans hésitation le vase d'antan dans sa magnificence, alors je déposerais la plume pour toujours et sans remords. Mais je rêve d'une mission impossible.

Ma peinture n'a pas réparé l'irréparable dans le cœur de ma tante. Mais, avec mes premiers poèmes, elle constituait ma première tentative pour rassembler les morceaux de moi-même qui avaient éclaté, un premier moyen d'intégrer la mort à la vie, de forcer le passage de la destruction à la renaissance. Ma peinture n'avait pas réparé l'irréparable dans mon cœur non plus, mais elle l'avait un peu consolé comme mes poèmes me consolait. Des années plus tard, je suis allée chercher ma peinture chez ma tante.

Aujourd'hui, je regarde le vase que je reconstruis de mes mains patientes et, parfois, sans qu'il soit semblable à celui d'autrefois, je le trouve beau, l'espace d'un moment. Alors je suis heureuse. Aujourd'hui, je veux achever un vase, puis

le présenter aux autres : « Regardez ce que j'ai fait des éclats que vous aviez abandonnés, regardez, avec ce que vous preniez pour des débris sans valeur, j'ai fait un nouveau vase, une mosaïque nouvelle... » Si j'arrive à leur faire oublier les craquelures et les bavures de colle, si j'arrive à leur montrer, l'espace d'un instant, non pas la somme des débris, mais un tout unifié différent de l'original, alors je serai doublement heureuse.

J'ai renoncé à réparer, au sens de redonner au vase sa forme originelle. RECOMPOSER à partir du décomposé. M'inscrire ainsi dans le cycle de la vie, dans le rêve de la résurrection. Pour renaître transformé, il faut d'abord mourir. Osiris dépecé, Osiris mort et dispersé, Isis en quête, Isis qui aime et pleure et rassemble et ramène Osiris à la vie. Mais Osiris revenu à la vie n'est plus tout à fait le même, à la fois lui et autre.

* * *

Ainsi, je n'aspire pas à être « un petit dieu » comme Sylvia Plath. Je ne cherche pas non plus dans l'écriture l'immortalité qui compenserait l'éternité perdue à la manière de Simone de Beauvoir. Du moins, mon éternité perdue n'est pas la sienne. L'éternité que j'ai perdue, c'est le temps que je croyais avoir, sur terre, pour vivre auprès de ceux que j'aimais, dont certains sont partis dramatiquement jeunes... Depuis, j'ai désespérément besoin de créer des liens avec mes proches, avec tout ce qui n'est pas *moi*, avec l'humanité entière. Je me sens proche de l'Humain, de sa souffrance, surtout. J'ai d'abord voulu écrire pour la lui enlever, pour la prendre entièrement sur moi... À présent, je veux écrire pour lui dire que je la partage, pour lui rappeler que nous sommes *ensemble* dans cette grande aventure. J'écris par compassion, pour ma propre souffrance, d'abord, pour celle des autres ensuite, qu'ils me soient proches ou inconnus. Je n'écris pas pour posséder, pour régner en maître sur un monde dont je serais l'instigatrice, je n'écris pas pour laisser une marque après ma mort, non. J'écris comme on quête de l'affection, de l'attention, un long câlin tendre et triste. J'écris comme on

quémante. J'écris dans l'espoir d'une rencontre foncièrement *humaine*, dans l'espoir d'un moment authentique enfin partagé. Cette rencontre fantasmée donne sens à la solitude qui précède et que je dois porter de toute façon, elle la rend supportable ou plutôt, elle la rend féconde et belle.

Je n'écris donc pas pour me survivre, pour passer à la postérité, mais pour mieux vivre, pour me sentir proche de ceux que j'aime et qui m'ont été arrachés ou le seront un jour. Mes livres à venir : un lien entre vous et moi, un lieu de rencontre.

J'écris comme on prie, comme on crie vers le Ciel, dans l'attente désespérée d'une réponse. J'écris comme je prierais si j'y arrivais encore, avec moins de foi que de désarroi, dans le fol espoir d'une *communion*. J'écris comme on va vers l'autre pour faire l'amour.

* * *

Une correspondance se dessine entre l'expérience mystique, le livre et l'acte sexuel... Trois lieux de rencontre destinés à rompre la solitude, trois lieux de communion. Quand je dis *rencontre*, *communion*, je n'entends pas *fusion*. Dans la fusion, les parties qui forment le tout ne sont plus distinctes, elles s'évanouissent. Dans l'union, il y a bien un tout nouveau, mais dans lequel les parties subsistent. Bref, je ne rêve pas de l'abolition des identités, mais d'une rencontre de l'Autre dans laquelle je me transforme sans me dissoudre. Donc prier, écrire, manifester son désir charnel : trois appels semblables, trois soifs de communion. Seigneur, viens me rejoindre ! Je suis trop seule, mais toi peut-être pas ? Lecteur, viens me rejoindre ! Je suis trop seule, peut-être que toi aussi ? Amour, viens me rejoindre ! Je suis trop seule, toi aussi, j'en suis sûre... Derrière ces trois appels, ces trois demandes de rencontre, un même risque de refus. Si l'autre ne m'entend pas ou me

repousse, alors je suis condamnée à « rester en plan avec [mon] amour en suspens⁵⁷ ».

Ne pas appeler Dieu par peur de son silence. Ne pas écrire par peur du refus des éditeurs, de l'indifférence des lecteurs. Ne pas aller vers l'autre pour faire l'amour de peur d'être rejetée. C'est par cette peur panique du rejet que Sylvia Plath explique sa paralysie devant l'écriture : « Je redoute l'échec par-dessus tout, et par conséquent si je n'essaie pas d'écrire, c'est pour que mon écriture n'ait pas à porter le blâme de l'échec.⁵⁸ » Elle craint que la rencontre qu'elle propose n'ait pas lieu. Sans doute.

Mais n'y aurait-il pas aussi autre chose ? Quelque chose comme la peur que la rencontre ait lieu, justement ? « Ce besoin de me punir moi-même pourrait bien aller, ce qui serait horrible, jusqu'à décevoir Ted dans tel ou tel domaine, délibérément et pour me faire du mal. Ce serait ma pire punition. Ça, et le fait de ne pas écrire.⁵⁹ » Ici, ne pas écrire n'est plus une manière de se protéger, mais une manière de se punir, de se faire du mal délibérément, de se refuser à elle-même le bonheur de la rencontre tellement désirée. Pourquoi ?

Sylvia Plath savait depuis longtemps que son bonheur dépendait de l'écriture : « Je ne pouvais être heureuse qu'en étant écrivain, mais j'étais incapable d'en être un. Incapable d'écrire même une phrase, paralysée par la peur, une hystérie mortifère.⁶⁰ » Pour venir à bout de cette paralysie, elle avait entrepris une psychanalyse dont elle rend compte dans son journal. Examinons quelques entrées :

⁵⁷ Sylvia Plath, *op. cit.*, p. 376.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 392.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 377.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 325.

Vendredi 12 décembre [1958]. [...] cela me fait un bien fou d'exprimer mon hostilité envers ma mère, libérant l'oiseau de panique qui étreignait mon cœur et ma machine à écrire aussi (pourquoi ?) [...]

Samedi matin, 13 décembre. [...] Coup de téléphone hystérique de ma mère, entre larmes et gaieté. ... Ça me fait mal de sentir mon cœur insensible, figé [omission]. ... Pourquoi devrais-je être heureuse, moi la vilaine ? Mais je suis heureuse.

Mardi matin, 16 décembre. [...] Plus heureuse cette semaine que depuis six mois. C'est comme si en me disant : « Je vous autorise à haïr votre mère », R. B. m'avait dit aussi : « Je vous autorise à être heureuse ». Quel lien y a-t-il ? Le bonheur est-il dangereux ?⁶¹

Au fil de sa démarche, Sylvia Plath établit l'équation suivante : haïr ma mère me permet d'écrire, écrire me permet d'être heureuse. Elle n'est pourtant pas entièrement libérée, puisqu'elle associe le bonheur au danger. Qu'est-ce qui est menaçant dans ce que permet et promet le bonheur de l'écriture ? Tentons d'y voir plus clair en reprenant les trois types de rencontres évoqués plus tôt.

Dans l'expérience mystique, Dieu *agit* et quelque chose échappe à celui qui l'appelle. Le livre entre les mains, le lecteur participe à l'histoire et quelque chose échappe à l'écrivain. Dans l'expérience sexuelle, le désir de l'autre intervient et quelque chose échappe à l'amant qui a pris l'initiative.

Récapitulons. Convier l'autre à une rencontre, c'est risquer qu'il ne vienne pas, si bien qu'on reste seul, planté là comme un idiot, avec entre les mains, intacts, sa prière, son histoire, son désir. Mais inviter l'autre, c'est aussi risquer qu'il vienne et qu'ainsi sa prière, son histoire, son désir, ne restent pas intacts justement, mais se transforment de manière inattendue. Mais n'est-ce pas là le bonheur espéré ? Une rencontre authentique qui *dépasse* celui qui appelle et celui qui répond, une communion dont résulte une transformation, une métamorphose salvatrice pour l'un et pour l'autre... Où est l'écueil ? Peut-être dans une troisième possibilité : celui qui reçoit, au lieu d'accepter la rencontre et d'agir en son sein,

⁶¹ *Ibid.*, p. 350 ; 361-362 et 362.

décide de se sauver en courant avec la prière, l'histoire, le désir de l'autre, si bien qu'on reste tout seul, planté là comme un idiot, mais cette fois avec plus rien entre les mains... Ici, le danger résiderait dans l'attitude de celui qui répond à l'appel, au désir. Dès lors, bien le choisir – mais peut-on vraiment le *choisir* ? – serait primordial.

Revenons à Sylvia Plath. Qui appelle-t-elle de son désir, de qui souhaite-t-elle par-dessus tout une réponse ? De sa mère, bien entendu, avec laquelle elle a une relation fusionnelle extrêmement complexe, puis de son mari avec lequel elle établit une relation semblable. Elle est prise au piège : elle tient à être acceptée par sa mère comme une écrivaine, mais elle croit que si elle écrit, sa mère s'appropriera ses histoires. Autrement dit, elle veut *et* ne veut pas que sa mère *prenne* ses histoires. Si elle n'écrit pas, sa mère ne peut rien lui voler, mais elle n'est ni heureuse ni écrivaine (elle a les mains vides). Si elle écrit et que sa mère refuse ses histoires (qui restent intactes entre ses mains), elle n'est ni heureuse ni reconnue comme écrivaine. Si elle écrit et que sa mère s'empare de ses histoires, elle est une écrivaine heureuse, mais un instant seulement, car dépossédée, elle se retrouve de nouveau les mains vides.⁶²

Coincée dans cette logique, Plath est confinée à la paralysie, « traversée par un courant glacé qui [l']immobilise, comme une anesthésie⁶³ » jusqu'à la fin de son mariage. À 31 ans, elle se met à écrire frénétiquement pendant une courte période. Au moment où elle arrive à libérer sa propre voix, où elle se reconnaît enfin comme « un écrivain de génie », au moment même où elle sait être en train de réussir, elle s'endort dans le gaz qu'elle respire sans douleur... L'anesthésie qui l'a si longtemps maintenue dans la non-écriture, elle la vainc quelques semaines,

⁶² Lorsqu'on se penche sur le rôle éditorial majeur qu'ont joué Ted Hughes et Aurelia Plath dans la publication de l'œuvre de Sylvia Plath après sa mort, on a un peu l'impression qu'ils se sont effectivement approprié ses écrits...

⁶³ Sylvia Plath, *op. cit.*, p. 431.

puis la rappelle avant même d'avoir été publiée, avant même d'avoir goûté au bonheur d'une communion entre écrivain et lecteurs.⁶⁴ Comme si elle avait finalement conclu que ce bonheur, plus encore que l'écriture, lui était interdit...

Mais quelque chose cloche dans l'histoire de Plath ainsi racontée. Comment admettre que sa vie, son bonheur, dépendaient entièrement de l'attitude de ceux qui répondent à son appel ? Et si c'était son attitude à elle, qui était en cause ? En effet, n'est-ce pas parce qu'elle *donne* ses histoires que quelqu'un peut *s'en emparer* (que ce soit sa mère, son mari, les éditeurs, la société) ? Plath agit comme une femme qui *offre* son corps à un homme et qui souffre ensuite d'*être prise*. Mais où est la communion, la rencontre dans cet univers de possession ?

Moi, je ne te donne pas mes histoires, Lecteur, qui que tu sois, je veux t'accueillir en elles, je te demande de les habiter, je t'invite à les raconter *avec* moi, je veux qu'en devenant nôtres, elles deviennent autres et qu'elles nous transforment au passage. De la même façon, si je ne t'*offre* pas mon corps, Amant, tu ne pourras pas me *prendre*. Moi, je ne veux pas me défaire de mon corps, je veux te demander de l'habiter comme je t'accueille, je veux te demander de le faire vivre avec moi, je veux que nos corps se transforment et nous transforment en s'unissant. Mes livres à venir, comme mon corps : un lieu possible de communion, une invitation à la rencontre humaine, à la métamorphose. Pas un lieu de possession et de dépossession.

Cette rencontre, j'y tiens comme on tient à la vie. J'ai toujours senti que dans mon désir d'écrire, il y avait un désir de bonheur, il y avait un désir de me réconcilier avec moi, avec la mort, avec les autres, qu'il y avait un désir de rassembler les lambeaux du monde qui gisaient à mes pieds. Mais j'avais accepté

⁶⁴ Un premier recueil de poèmes, *The Colossus*, a été publié, il est vrai, en Angleterre en octobre 1960, puis aux États-Unis en mai 1962, mais sans grand retentissement. Elle meurt en février 1963, sans avoir profité de la publication le mois précédent de son unique roman, *The Bell Jar*.

l'idée que l'écriture n'était pas unificatrice, mais séparatrice et je craignais de désirer cela même qui allait me détruire. J'avais accepté l'équation désir-vie, jouissance-mort et je redoutais, en m'accordant la jouissance de l'écriture, de finir comme Plath ou de sacrifier les autres. Mais en n'écrivant pas, j'entrais dans une autre sorte de mort et n'aidais personne à vivre. Je décidai de tenter le coup et de faire confiance à mon intuition qui hurlait sans que je daigne l'écouter que mon bonheur et ma vie m'attendaient dans la création... et que j'avais droit aux deux.

La venue à l'écriture a été terriblement pénible, puis tout à coup, un constat : *j'aime* ma vie d'écriture, j'éprouve du plaisir, du bonheur, une « jouissance ». Je ne me meurs pas, au contraire. Ma flamme se rallume et elle nourrit celle de ceux que j'aime. Tout à coup il me semble que mon écriture n'enlève rien à personne, que mon désir d'écrire n'a rien d'égoïste, que dans l'élan nécessaire à mon envol, je ne piétine les ailes de personne. Et si en me regardant voler, même maladroitement, quelqu'un – la fille que j'aurai peut-être un jour, par exemple – se mettait à rêver d'en faire autant ou de faire mieux ? Tout à coup, il me semble possible qu'en écrivant, je n'accablerai pas l'homme que j'aime, je ne le pousserai pas à l'abnégation que j'aurais horreur de lui demander, inversant les rôles d'hier, mais je le rendrai heureux en lui offrant mon bonheur en partage. Tout à coup, je mesure le fossé qui me sépare de nombre d'écrivains... N'est-il pas naturel pour ceux qui travaillent à leur gloire posthume en écrivant d'avoir l'impression de sacrifier la vie ? Mais si l'écriture m'aide à vivre, si elle est pour moi un mode de présence au monde, comment pourrais-je y voir un retrait de la vie ?

* * *

Peu après avoir rédigé mon essai, je me rappelle être tombée sur celui de Nadine Bismuth intitulé « La vie sexuelle de l'écrivain⁶⁵ ». Cette femme de mon

⁶⁵ Nadine Bismuth, « La vie sexuelle de l'écrivain », *L'Inconvénient. Revue littéraire d'essai et de création*, no 5, mai 2001, p. 61-72.

âge et de mon milieu questionnait elle aussi le rapport qui s'instaure entre vie et écriture, mais la fin de son essai, loin de constituer comme la mienne une note d'espoir, était infiniment déprimante : l'écrivain ne sait ni aimer, ni se laisser aimer, il ne sait pas être présent à l'autre, ni profiter de sa présence. Quand il pénètre la vie, c'est pour aussitôt s'en retirer, avant même d'avoir joui. Il pratique donc ce qu'elle appelle le « coït interrompu ». Est-ce qu'en appelant Isis à la rescousse, je n'avais pas le courage, comme Nadine Bismuth, de reconnaître que l'écriture se dispute sans trêve avec la vie et l'amour ?

Aujourd'hui je suis convaincue d'avoir raison, du moins pour moi-même. L'écriture me tire vers la vie. Chaque fois que j'ai barré la création de mon horizon, je me suis éteinte, je ne me reconnaissais plus dans un miroir, j'étais constamment malade ou épuisée. Bref, sans création, je mourais à moi-même, à petit feu. Au contraire, chaque fois que j'ai avancé jusqu'à la création, chaque fois que j'y ai nagé, je me suis sentie vivante et mouvante.

« L'énergie serait à l'individu ce que la sève est à l'arbre, de sorte que l'écrivain qui entaille son écorce pour que s'écoule la précieuse sève dans le seau de la vie priverait son œuvre de cette même sève.⁶⁶» À l'inverse, la sève qui coule dans le seau de l'œuvre priverait celui de la vie. Sans doute est-ce vrai pour certains... Mais qu'en est-il de moi ? Ce que je donne à mon livre en chantier, je l'enlèverais à ma vie ?

Quand l'arbre que je suis tente de se consacrer entièrement à sa vie sans égard à son « œuvre » (qui n'existe pas encore...), sa sève ne monte plus du tout, les deux seaux restent vides, et je n'y gagne qu'un hiver sans fin, qu'une éternelle anesthésie. Pour sortir de cette torpeur qui est un visage de la mort, je connais un moyen : écrire. L'éveil est d'abord douloureux, car les veines de l'arbre ont perdu l'habitude du flux de la vie. Mais plus j'écris, plus la sève monte en abondance. Stimulée, mobilisée grâce à la présence du seau de l'œuvre, ma sève circule

⁶⁶ *Ibid.*, p. 63.

librement, nourrissant ma vie dans le même mouvement. Oui, quand j'entaille mon écorce pour mon œuvre, je sauve ma vie et mon amour. Mes vaisseaux ne se contractent pas, ils ne se ratatinent pas. Je ne deviens pas gelée et stérile. En un mot, quand coule ma sève de création, je suis vivante et heureuse. Pour moi, pour qui le bonheur est un dur labeur, il importe de le cueillir là où il est. Plus je fréquente ce bonheur d'écrire, plus il rejaillit sur ma vie. Et plus il y a de bonheur dans ma vie, plus il m'est facile d'aller vers l'écriture. À la place de seaux qui se jalourent, je trouve des vases communicants, au lieu d'une logique d'opposition, je trouve un mouvement de prodigalité.

* * *

Au cours des deux années qui ont séparé la rédaction de mon essai de celle de cet épilogue, je me suis dégagé quelques mois exclusivement destinés à l'écriture. En refusant la tentation d'être « remplie » par l'extérieur, j'ai vaincu ma paralysie devant l'écriture, que je conçois maintenant comme une entreprise d'*unification* et non plus de *séparation*. Cette nouvelle conception siérait-elle plus naturellement aux femmes qu'aux hommes ? Y aurait-il un lien entre notre façon de concevoir écriture et sexualité, création et procréation ?

Rappelons-nous Adam et Ève en Éden. Leur péché entraîne, nous l'avons souligné plus tôt, le triple avènement de la sexualité, de la maternité et de la mortalité. Dès lors pour l'homme, un lien direct se tisse entre sexualité et mortalité, entre jouissance et mort, tandis que pour la femme, entre sexualité et mortalité s'intercale la maternité... En effet, l'homme qui répand sa semence et se disperse dans la femme ressent la jouissance comme une fin, comme une « petite mort ». Mais pour la femme, qui accueille la semence de l'homme, la jouissance est au contraire un début possible, une promesse de vie. Les humains créeraient-ils des livres comme ils créent des enfants, l'homme en se séparant d'une partie de lui-même et la femme en « recueillant » une partie de l'autre pour l'unir à elle ?

Annie Leclerc, dans *Parole de femme* rapporte quelques formules tirées d'un texte d'homme, dont celle-ci, qui la sidère : « La jouissance de l'acte sexuel est un moment qui *brise* avec tous les moments.⁶⁷ » Tout au contraire, pour elle, l'acte sexuel « renoue avec tous les moments, retrouve et lie dans la pâte profonde de l'intime confusion tout ce qui était ailleurs fragmentaire, dispersé, limité, bref, quelque part *brisé*.⁶⁸ » Isis qui fait l'amour ! Je relis, ravie, les mots d'Annie Leclerc, en remplaçant « acte sexuel » par « écriture ». L'écriture renoue avec tous les moments, retrouve et lie tout ce qui était ailleurs fragmentaire, dispersé, limité, bref, quelque part *brisé*. Je rejoins, émue, mon intuition d'il y a deux ans : écrire, pour la femme que je suis, ce pourrait être construire des ponts et des passerelles...

* * *

Il est temps à présent de retourner vers mon récit pour l'achever. Encore deux mois devant moi. Je me remets au travail avec confiance, avec joie, mais aussi avec une pointe d'inquiétude. La sérénité, je l'ai trouvée dans l'écriture seulement quand j'ai pu m'y consacrer totalement. Je pense avoir assez de sève pour irriguer ma création et ma vie. Mais s'il fallait d'abord emplir à ras bord un seau supplémentaire, celui d'une occupation rémunérée autre que l'écriture... Enseigner au cégep, dans la mesure où on veut faire plus qu'un travail honnête, est une vocation en soi, qui ne manque d'ailleurs pas de grandeur. Avec une tâche pleine, avec un amour et des proches à protéger, bientôt peut-être avec un enfant qui m'appelle et pleure dans la nuit, trouverai-je le temps d'écrire ? Aurai-je la disponibilité d'esprit nécessaire ? Si non, comment vais-je m'y prendre au jour le

⁶⁷ Annie Leclerc, *Parole de femme*, Paris, Grasset, 1974, p. 155.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 155.

jour pour me réconcilier avec moi-même, avec la vie ? Je ne doute pas que l'enseignement, grâce à l'authentique rencontre qu'il permet parfois, me nourrira – au propre comme au figuré. Toutefois, saura-t-il à lui seul me garder de l'engourdissement qui me guette ? Mais laissons pour l'instant les questions en suspens, et penchons-nous sur ce manuscrit qui s'impatiente.

* * *

Bibliographie

BEAUVOIR, Simone de, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958, 359 p.

BEHAEGHEL, Julien, *Osiris le dieu ressuscité*, Paris, Berg, « Faits et représentations », 1995, 203 p.

BISMUTH, Nadine, « La vie sexuelle de l'écrivain », *L'Inconvénient. Revue littéraire d'essai et de création*, no 5, mai 2001, p. 61-72.

BITTON, Michèle, « Lilith ou la première Ève. Un mythe juif tardif », *Archives des Sciences sociales des Religions*, vol. 35, no 71, juillet-septembre 1990, p. 113-136.

BLANC, Liliane, *Elle sera poète, elle aussi ! Les femmes et la création artistique*, s. l., Le Jour, 1991, 239 p.

CHEIDID, Andrée, « Séance publique du 8 mars 1975. Remerciement de Mme Andrée Chéid », *Bulletin de l'Académie royale de langue et littérature françaises*, no 53, 1975, p. 16-19.

CHEIDID, Andrée, *Le Survivant*, Paris, Flammarion, 1982 [1963], 218 p.

CIXOUS, Hélène, « La venue à l'écriture », dans Hélène Cixous, Madeleine Gagnon et Annie Leclerc, *La Venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'éditions, « 10/18 série Féminin futur », 1977, p. 9-62.

COUTURIER, Guy, « La mort en Mésopotamie et en Israël : phénomène naturel ou salaire du péché », dans Guy Couturier, André Charron et Guy Durand (dir.), *Essais sur la mort*, Montréal, Fides, « Héritage et projet », no 29, 1985, p. 51-97.

DURAS, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, « Folio », 1993, 124 p.

GILBERT, Sandra M. et Susan GUBAR, *The Madwoman in the Attic. The Woman Writer and the Nineteenth-Century Literary Imagination*, London, Yale University Press, 1980 [1979], 719 p.

GUBAR, Susan, « "The Blank Page" and the Issues of Female Creativity », *Critical Inquiry*, hiver 1981, p. 243-263.

HANDKE, Peter, *L'Histoire du crayon*, Paris, Gallimard, 1987, 255 p.

HUSTON, Nancy, *Journal de la création*, Paris, Seuil, « Libre à elles », 1990, 277 p.

JACQUARD, Albert, « Sexualité – Solitude – Séduction », dans Maurice Olender et Jacques Sojcher (dir.), *La Séduction*, Paris, Aubier, « Les Colloques de Bruxelles », 1980, p. 17-23.

LECLERC, Annie, *Parole de femme*, Paris, Grasset, 1974, 196 p.

NIN, Anaïs, *Être une femme*, traduit de l'américain par Béatrice Commengé, Paris, Stock, « Nouveau cabinet cosmopolite », 1977, 259 p.

NIN, Anaïs, *Journal. 2^e volume (1934-1939)*, établi et présenté par Gunther Stuhlmann, traduction de Marie-Claire Van der Elst, relue par l'auteur, Paris, Stock, 1970, 367 p.

PELLETIER, Pol, *La Lumière blanche*, Montréal, Les Herbes rouges, 1989, 133 p.

PLATH, Sylvia, *Ariel*, Londres, Faber and Faber, 1965, 86 p.

PLATH, Sylvia, *Journaux. 1950-1962*, avant-propos de Ted Hughes, traduit de l'anglais et préfacé par Christine Savinel, Paris, Gallimard, 1999, 476 p.

RIOUX, Christian, « Le roman de la mémoire », entrevue avec Nancy Huston, *Le Devoir*, 10-11 mars 2001, p. D-1 et D-2.

RIVARD, Yvon, « Notre-Dame de Paris », *L'Inconvénient. Revue littéraire d'essai et de création*, no 1, mars 2000, p. 107-118.

ROY, Gabrielle, *Rue Deschambault*, Montréal, Boréal, « Boréal compact », 1993, 265 p.

WOOLF, Virginia, *Une chambre à soi*, traduit de l'anglais par Clara Malraux, Paris, Denoël, « 10/18 », 1992 [1977], 171 p.

WOOLF, Virginia, *Women and Writing*, edited and with an introduction by Michèle Barrett, New York and London, Harcourt Brace Jovanovich, 1980, 198 p.

